

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
FRÉDÉRICK DURAND

ROMAN-FEUILLETON ET REPRÉSENTATIONS DU PRIVÉ À LA FIN DU 19^E
SIÈCLE : LE CAS DES *DEUX ORPHELINES* D'ADOLPHE D'ENNERY

OCTOBRE 1997

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

Je désire remercier la directrice de ce mémoire, Manon Brunet, pour son aide inestimable, ses constants encouragements et ses observations judicieuses. Ses nombreux commentaires m'ont permis de nuancer, d'approfondir et d'enrichir ce mémoire.

Je remercie aussi Hélène Marcotte pour m'avoir signalé la présence du poème de Rémi Tremblay cité dans ce mémoire.

Merci à mes parents et amis pour leur soutien et leurs encouragements.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	ii
TABLE DES MATIÈRES.....	iii
INTRODUCTION.....	1

PREMIÈRE PARTIE : CONTRIBUTION À UNE RÉFLEXION THÉORIQUE ET SOCIOLITTÉRAIRE DU ROMAN-FEUILLETON DANS LE CONTEXTE D'UN TRANSFERT CULTUREL

CHAPITRE 1 APPROCHE THÉORIQUE DU ROMAN-FEUILLETON

– Concepts sociocritiques et d’analyse institutionnelle.....	16
– Les représentations.....	25
– Le privé et le public.....	30

CHAPITRE 2 RÉCEPTION, PERCEPTION ET POSITION DU ROMAN- FEUILLETON FRANÇAIS ET QUÉBÉCOIS AU 19^E SIÈCLE

– Réception du roman-feuilleton en France.....	40
– Réception du roman et du roman-feuilleton au Québec.....	47
– Effets chez le lecteur.....	50
– Littérature nationale vs « mauvaise littérature ».....	56
– Discours moral.....	62
– Discours littéraire.....	68
– Réception comparée du genre en France et au Québec.....	71

CHAPITRE 3 PROBLÉMATIQUE DU ROMAN-FEUILLETON FRANÇAIS DIFFUSÉ AU QUÉBEC : IMPLICATIONS DU TRANSFERT CULTUREL D'UN GENRE « DÉVIAANT »

– Une thématique « déviante ».....	76
– Représentations du privé et du public légitimées.....	89
– Critères de légitimation des romans-feuilletons.....	93
– Particularités du transfert culturel France/Québec.....	98

DEUXIÈME PARTIE : ANALYSE COMPARÉE DES REPRÉSENTATIONS DU PRIVÉ ET DU PUBLIC DANS LE ROMAN-FEUILLETON FRANÇAIS PUBLIÉ EN FRANCE ET AU QUÉBEC

CHAPITRE 4 RÉCEPTION DE L'OEUVRE D'ADOLPHE D'ENNERY ET DES *DEUX ORPHELINES*, EN FRANCE ET AU QUÉBEC

– Justification du corpus retenu.....	103
– Réception de l'oeuvre d'Adolphe d'Ennery.....	106
– <i>Les Deux orphelines</i> : réception en France et au Québec.....	111
– Résumé du roman <i>Les Deux orphelines</i>	118
– Méthodologie d'analyse comparée.....	123

CHAPITRE 5 ANALYSE SOCIOLITTÉRAIRE DES *DEUX ORPHELINES* À PARTIR DU MODÈLE DE JAUSS

– Modèle situationnel de base.....	128
– Modèle normatif de base.....	131
– L' « ici-là-bas » et la « situation de vis-à-vis ».....	133
– Vie de l'individu dans son déroulement biographique et aspect symbolique du sens.....	134

CHAPITRE 6 ANALYSE DES REPRÉSENTATIONS DU PRIVÉ ET DU PUBLIC DANS *LES DEUX ORPHELINES* D'ADOLPHE D'ENNERY

– Représentations du privé retranchées.....	138
– Représentations des moeurs condamnées.....	139
– Représentations de la criminalité.....	145
– Représentations du public retranchées : transfert culturel d'un imaginaire collectif à l'autre.....	148
– Représentations des institutions sociales dominantes et de la sphère publique	150
– Synthèse des passages supprimés.....	155
– Passages ajoutés dans <i>La Patrie</i>	157
– Modifications textuelles.....	159
– Synthèse générale.....	163

CONCLUSION.....	168
-----------------	-----

BIBLIOGRAPHIE.....	178
--------------------	-----

INTRODUCTION

L'étude des représentations du privé dans le roman-feuilleton français publié dans les journaux québécois du 19^e siècle s'impose pour plusieurs raisons. En premier lieu, s'il est vrai que le roman-feuilleton comme genre a souvent été étudié en Europe par des chercheurs comme Anne-Marie Thiesse ou Lise Queffélec¹, on ne peut malheureusement pas en dire autant du Québec. Il y existe des réflexions incontournables sur la paralittérature, mais soit qu'on y étudie seulement le feuilleton du vingtième siècle², soit qu'on privilégie l'étude d'un feuilletoniste à celle du genre³, soit que ce genre particulier ne retienne pas l'attention⁴. Les autres études demeurent fragmentaires et encouragent le développement d'une recherche beaucoup plus serrée sur le corpus « indispensabl[e] à l'établissement d'une histoire vraiment culturelle du Québec », comme le suggère Maurice Lemire dans le collectif *Livre et lecture au Québec, 1800-1850*⁵.

1 Anne-Marie Thiesse, *Le roman du quotidien : lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Le Chemin vert, 1984, 270 p ; Lise Queffélec, *Le roman-feuilleton français au XIX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, Que sais-je ?, 1989, 126 p.

2 Marc Angenot, *Le roman populaire*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1975, 145 p.

3 Claude Beauchamp, *Henry-Émile Chevalier et le feuilleton canadien-français, 1853-1860*, mémoire de M.A., Montréal, Université McGill, Département de langue et littérature françaises, 1992, 137 p.

4 Michel Lord, *En quête du roman gothique québécois, 1837-1860 : tradition littéraire et imaginaire romanesque*, Québec, Université Laval, Centre de recherche en littérature québécoise, 1985, 155 p.

5 Maurice Lemire, « Romans-feuilletons et extraits littéraires dans les journaux canadiens de 1830 à 1850 », dans Maurice Lemire et Claude Galarneau, dir., *Livre et lecture au Québec, 1800-1850*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988, p. 191.

Dans son article, Maurice Lemire s'interroge plus précisément en ces termes : « Peut-on encore appeler romans feuilletons [*sic*] ces extraits qui très souvent ne dépassent pas la page d'un journal⁶ » ? Selon l'auteur, dans la première moitié du 19^e siècle, on ne publiait au Québec dans le meilleur des cas qu'un chapitre de roman. On diffusait plutôt « des morceaux choisis » parce que « des lectures prolongées [auraient fatigué] » les lecteurs⁷. Lemire en conclut que seuls des « extraits de littérature française⁸ » étaient publiés dans les journaux canadiens de 1830 à 1850. Ce constat ne doit pas faire oublier la parution de maints romans-feuilletons (au sens strict du terme) dans les journaux de la seconde moitié du 19^e siècle, lorsque la presse à grand tirage commence à se répandre sur tout le territoire québécois.

Signalons d'autre part que l'important ouvrage d'Yves Dostaler consacré aux *Infortunes du roman dans le Québec du 19^e siècle*⁹ ne touche qu'à quelques romans-feuilletons d'auteurs français célèbres (comme Sue ou Dumas), et uniquement à la version publiée en livre. De plus, les journaux, support premier du genre, ne sont pas pris en considération, alors que le roman-feuilleton se caractérise justement par son mode de diffusion et son public-lecteur de masse.

6 *Ibid.*, p. 184.

7 *Ibid.*, p. 185.

8 *Ibid.*, p. 190.

9 Yves Dostaler, *Les infortunes du roman dans le Québec du 19^e siècle*, Montréal, Hurtubise HMH, 1977, 175 p.

En outre, notre étude de l'état présent de la bibliographie littéraire rétrospective nous a démontré que les périodiques québécois du 19^e siècle avaient fait l'objet de peu d'études qualitatives. Par conséquent, aucune bibliographie complète du contenu des journaux du 19^e siècle n'existe et, par extension, aucun relevé systématique des romans-feuilletons publiés dans ces très nombreux périodiques. Nous n'oublions pas que les références des différentes éditions des romans ou récits québécois publiées dans les périodiques québécois du 19^e siècle ont été relevées dans le *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*¹⁰ (*DOLQ*) ; nous retenons aussi les quelques bibliographies établies de la production d'un journal ou d'une période donnée pour une région précise¹¹. Cependant, il ne s'agit pas là d'une bibliographie du genre et ces recherches sont très ciblées ou ne s'intéressent qu'aux écrits qu'elles ont considéré comme strictement littéraires, comme dans le cas du *DOLQ*, selon une définition qui convient mal au genre feuilletonesque populaire. De plus, les bibliographies existantes ne concernent que la production québécoise et laissent de côté la rediffusion importante au Québec de feuilletons français. Or, compte tenu du statut institutionnel encore incertain accordé à ce genre, il reste beaucoup à faire. Nous pouvons donc affirmer qu'un travail à la source s'avère nécessaire pour étudier ce matériau d'analyse, considérant que ce genre a toujours été indissociable de son support, dont il tirait souvent

10 Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, tome premier, Montréal, Fides, 1980, 927 p.

11 Par exemple, Guildo Rousseau, *Index littéraire de L'Opinion publique, 1870-1883*, Trois-Rivières, Publications du Centre de documentation en littérature et théâtre québécois de l'Université du Québec à Trois-Rivières, 1978, 107 p.

une grande partie de son « discours social¹² », puisque l'actualité et les faits divers alimentaient l'imaginaire du roman-feuilleton. Notre travail ne consistera pas à dresser cette importante bibliographie manquante, mais par le dépouillement systématique du contenu feuilletonesque du journal de Montréal *La Patrie* (1879-1900), il se veut une contribution qui sera poursuivie au doctorat.

Finalement, quant à l'étude des représentations du privé dans le roman-feuilleton, elle n'a retenu l'attention ni en Europe, ni au Québec. Ce mémoire de maîtrise cherche à mettre au jour le discours social sur les pratiques et les lieux intimes privilégiés (valeurs familiales, amoureuses, morales ; foyer, couple, cercle restreint) ainsi que sur les acteurs sociaux impliqués dans ces lieux et pratiques : personnages marginaux, insoumis, détracteurs, renégats, perversificateurs de l'ordre social opposés aux modèles sociaux établis. L'imaginaire québécois du roman-feuilleton français de *La Patrie*, à partir du cas des *Deux orphelines* d'Adolphe d'Ennery, publié du 9 mars 1895 au 11 janvier 1896, laisse des traces institutionnelles sur les plans thématique et stylistique. Cependant, nous avons tenu à dépouiller systématiquement tous les feuilletons et les textes critiques publiés dans ce journal, pendant cette période, afin d'avoir une vue d'ensemble du phénomène sociocritique. Nous avons constaté que l'importance de la matière fournie par cette publication et par le roman retenu formait un corpus plus que suffisant à l'objet d'une analyse détaillée. Comme nous le verrons, le roman-feuilleton constitue un bon matériau d'analyse pour une étude du

12 Marc Angenot, *1889 : un état du discours social*, Longueuil, Le Preambule, 1989, 1167 p.

privé en raison de son contenu fortement descriptif du privé. Anne-Marie Thiesse abonde dans ce sens en remarquant que les trois principaux motifs archétypaux du genre sont l'amour, la lutte et la mort¹³.

Afin de bien situer la place qu'occupe le roman-feuilleton dans l'institution littéraire et pour mieux en analyser et interpréter les constituantes, nous nous interrogerons d'abord au sujet des critères à la base de la légitimation négative du roman-feuilleton au Québec, par contraste avec celle de la France. En France, la critique s'attarde au contenu esthétique, au style et aux invraisemblances dénoncées par les critiques, au désengagement social et, à un degré moindre, à l'immoralité que le genre risque de susciter. Les critiques québécoises, depuis le début du siècle (Louis-Wilfrid Marchand, 1859 ; Joseph-Octave Fontaine, 1879 ; Louis Franc, 1891¹⁴), porteraient surtout sur l'aspect moral des textes, leur reprochant les trop nombreuses représentations du privé, quelles qu'elles soient, histoires de meurtres ou histoires d'amour, et la représentation carnavalesque ou contestataire de politiciens, de fonctionnaires et d'institutions dominantes de la sphère publique, susceptible de discréditer ces agents de régulation sociale.

Dans le Québec du 19^e siècle, le genre romanesque lui-même était contesté par les

13 Anne-Marie Thiesse, *op. cit.*, p. 98-99.

14 Louis-Wilfrid Marchand, « Lecture de L. W. Marchand, Ecr., Avocat sur l'heureuse influence des Cabinets de Lecture, et l'influence funeste des mauvais Romans, le 17 Mars 1857 », *L'Écho du cabinet de lecture paroissial de Montréal*, vol. 1, n° 5, 1^{er} mars 1859, p. 73-76 ; J[oseph] O[ctave] Fontaine, « À propos d'un nouveau livre », *Revue canadienne*, vol. 15, n° 6, 1879, p. 415-419 ; Louis Franc, « Mauvais livres et mauvais feuilletons », *Revue canadienne*, vol. 27, n° 4, avril 1891, p. 194-199.

instances critiques, voire par les romanciers eux-mêmes¹⁵. La présence de représentations du privé y compte probablement pour beaucoup. Maurice Lemire relève trois grands reproches adressés au roman au 19^e siècle : le genre « se compla[ît] dans des situations équivoques avec des personnages marginaux qui contestent l'ordre établi¹⁶ », il met trop l'accent sur les passions et il présente un plaidoyer en faveur des sentiments avant tout. Signalons également, dans le pire des cas, l'absence de préoccupations nationales ou religieuses (du moins, au premier plan). Dans le roman français du 19^e siècle, l'action se déroule souvent dans le milieu des bas-fonds, associé au crime, et les personnages ne sont pas toujours des modèles de société, comme dans *À rebours*, de Joris-Karl Huysmans (1884). Par ces caractéristiques, le roman français se distancie du réalisme sélectif du beau, souhaité au Québec par les tenants de la littérature *nationale* légitimée. D'où la méfiance, voire parfois carrément la médisance, exprimée par les critiques québécois à l'endroit du roman français en général, et du réalisme en particulier.

Ces considérations nous font poser l'hypothèse que si, au Québec, le genre romanesque est si vilipendé, c'est probablement parce qu'on y trouve une mise en valeur et une défense des représentations du privé au détriment de celles du public dont relève davantage une littérature dite nationale. La légitimation plus ou moins grande du genre dépendrait alors de l'absence, de la présence ou du traitement spécifique de l'une ou l'autre de ces représentations. Dans ce contexte, le roman-feuilleton apparaît comme le paroxysme

15 Guildo Rousseau, dir., *Préfaces des romans québécois du XIX^e siècle*, Ottawa, Éditions Cosmos, 1970, 111 p.

16 Maurice Lemire, *La littérature québécoise en projet*, Montréal, Fides, 1993, p. 195.

du genre. Pour ces raisons socioesthétiques, les romans-feuilletons français publiés dans les journaux québécois ne seraient pas reproduits dans leur texte intégral. Les passages irrévérencieux envers les institutions publiques seraient modifiés et revus en fonction de représentations privilégiées, allant dans le sens de l'idéologie dominante, chaque fois que sont associées à la révolte sociale la marginalité, la liberté de mœurs et l'expression des idées et des sentiments. Souvenons-nous, par exemple, du mot « amour » remplacé systématiquement par « amitié » dans la relecture qu'Henri Raymond Casgrain fit en 1864 de *L'influence d'un livre* (1837) de Philippe Aubert de Gaspé fils. Elle semble associer le couple marginalité/privé à une négativité, et conformité/public une à positivité. Plusieurs conclusions de ce mémoire pourront servir à faire l'histoire comparée des représentations du privé en France et au Québec durant cette période. Elles contribueront à donner une idée des formes et des fonctions de la littérature nationale légitimée au siècle dernier par le biais d'une approche du contre-discours critique renvoyant aux contre-pratiques d'écriture et de lecture suggérées par l'esthétique feuilletonesque. Ces conclusions nous aideront aussi à expliquer pourquoi l'horizon d'attente était tel dans le contexte québécois, elles éclaireront les critères de légitimation littéraire utilisés par l'institution littéraire en formation à l'époque. Les textes critiques du 19^e siècle québécois, comparés aux romans-feuilletons, devraient mettre au jour les représentations du privé légitimées et rendre possible un rapprochement avec celles que véhiculent les romans-feuilletons vraisemblablement corrigés pour répondre en partie seulement aux premières.

En dernière analyse, ce travail cherchera donc à démontrer l'existence d'états de texte

multiples, la présence de passages ajoutés, modifiés ou supprimés dans les romans-feuilletons français importés dans la culture québécoise, nouvellement destinés à un public québécois, de même que les réécritures faites dans le but d'obtenir, par le biais d'un tel transfert culturel, une reconnaissance du milieu littéraire québécois en fonction des valeurs des institutions publiques dominantes au 19^e siècle. Nous comparerons donc les états de texte (versions livre françaises, publication en journal français et québécois) des *Deux orphelines* d'Adolphe d'Ennery, roman-feuilleton français particulièrement représentatif du genre. Le caractère typiquement feuilletonesque du roman retenu est important pour nous, car nous désirons étudier le roman-feuilleton comme genre et non comme seul mode de diffusion. Or, au 19^e siècle, la plupart des romanciers devaient faire paraître leurs oeuvres sous forme de livraisons. C'est le cas, entre autres, du feuilleton de Georges Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, paru dans *L'Album littéraire et musical de la Minerve* (1849-1851), dans la *Revue canadienne* (1864-1865), dans *Le Protecteur du Saguenay* (1896-1898) et dans *Le Travailleur du Lac Mégantic* (1898 *sqq.*), pour n'énumérer que ses éditions du dernier siècle. Ces romanciers ne se considéraient pas tous feuilletonistes pour autant, surtout pas dans le cas des pratiques québécoises. Il suffit de lire les nombreuses préfaces des romans pour se convaincre du peu de considération que les auteurs québécois accordaient de toute façon au genre romanesque en général.

Les véritables écrivains feuilletonistes, de leur côté, loin de renier le genre romanesque, exploitaient toutes les possibilités du genre : rejoindre un grand public par l'exploitation de « coups de théâtre, suspense, rebondissements, contrastes entre lumière et

ténèbres (de l'âme et de la société) ; [...] mise en scène de la violence, [...] passions excessives, [...] jeu sur les émotions¹⁷ ». Ainsi, la fin ouverte de la plupart des épisodes du roman-feuilleton favorisait le suspense, procédé couramment utilisé de nos jours dans les télé-feuilletons. La combinaison de ces éléments socationarratifs a contribué à établir une esthétique feuilletonesque, dont nos lectures de textes théoriques et d'oeuvres de fiction nous ont permis de dégager plusieurs caractéristiques : paragraphes brefs très dialogués, juxtaposition des épisodes et titres accrocheurs s'apparentant parfois aux nouvelles à sensation.

Le roman-feuilleton *Les Deux orphelines* nous permettra de relever l'absence ou la présence des représentations du privé (passions, crimes, drames familiaux, déviances) et des représentations du public (l'Église, l'État, l'appareil judiciaire) caractéristiques du genre, de même que le traitement sociocritique qui leur est réservé. Pour la partie sociocritique, nous nous inspirerons notamment de l'étude de Jauss¹⁸ afin de distinguer les représentations licites ou illicites françaises de leurs homologues québécoises, à la même époque. Le modèle présenté par Jauss nous permettra de faire ressortir le modèle situationnel de base (rôles, lieux, temps) et le modèle normatif de base (maximes, valeurs, fonctions) qui préfigurerait l'horizon d'attente particulier du roman-feuilleton français au Québec du 19^e siècle, en comparaison avec celui de la France connu entre autres grâce aux travaux de Thiesse.

17 Lise Queffélec, *op. cit.*, p. 27.

18 Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978, 305 p.

Nous nous pencherons aussi sur la fortune d'Adolphe d'Ennery, le feuilletoniste retenu. Nous examinerons, chaque fois que cela est observable dans le discours critique ou dans les lettres des lecteurs, la réception de cet auteur et du sous-genre romanesque qu'il pratiquait. Cette partie relèvera de la sociologie de l'institution littéraire telle que développée par Jacques Dubois¹⁹ et Pierre Bourdieu²⁰, approche encore inappliquée à ce corpus québécois, et *a fortiori* dans le cadre de la problématique choisie.

Les théories sociocritique et institutionnelle sont appropriées pour étudier le roman-feuilleton, car sa large diffusion en fait un genre qui s'adresse délibérément à « la masse ». L'étude des représentations du privé dans le roman-feuilleton suppose à la fois une analyse sociocritique et une analyse institutionnelle de la pratique du genre, afin de mieux saisir quelles sont les représentations tant du privé que du littéraire véhiculées par le roman-feuilleton, par rapport à d'autres genres littéraires pratiqués au Québec au même moment. Ce type d'analyse permet de comprendre à quelles nécessités esthétiques et éthiques répondent ces représentations selon que le texte est diffusé dans un journal, sous forme de livre, en France ou au Québec. L'étude du roman-feuilleton constitue donc une piste privilégiée pour l'analyse comparée des pratiques de reconnaissance sociale des auteurs et de leurs textes. Enfin, pour reprendre une idée de Lise Queffélec, ces théories nous

19 Jacques Dubois, *L'institution de la littérature*, Paris/Bruxelles, Nathan/Labor, 1978, 189 p.

20 Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art*, Paris, Seuil, 1992, 480 p. ; *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, 670 p.

rappellent qu' «il n'est pas moins nécessaire de connaître et d'analyser [...] le centre que les marges²¹». Nous reviendrons plus loin sur l'efficacité de ces théories dans le cadre de nos hypothèses.

Ce mémoire désire alimenter la réflexion sur le privé, sur le statut des littératures marginales et populaires ou paralittéraires, en les faisant remonter à leurs origines dans le cas du Québec, presque totalement oublié jusqu'à maintenant, en comparaison avec les études sur le roman-feuilleton en Europe, même si ce genre a pourtant atteint une masse critique de lecteurs beaucoup plus considérable que la littérature nationale institutionnalisée, si on se réfère au tirage en milliers des périodiques qui le diffusent, comme *La Patrie*, et qui atteignent près de 30 000 lecteurs.

Le roman-feuilleton français a connu au siècle dernier un grand succès tant au Québec qu'en France, bien que ce genre fasse constamment l'objet de censures cléricales, voire juridiques²². Au Québec, nombre d'articles de critique littéraire sont consacrés à dénoncer « L'exploitation du crime²³ », les « Mauvais livres et mauvais feuilletons²⁴ » ou à

21 Lise Queffélec, *op. cit.*, p. 6.

22 Un entrefilet publié dans *La Patrie* signalait que « M. Blain, auteur d'un feuilleton immoral qui a récemment paru dans un petit journal de Paris, a été condamné à un an de prison et à 500 francs d'amende, et le gérant du journal à quatre mois de prison et à 500 francs d'amende ». [Anonyme], « Échos parisiens », *La Patrie*, vol. 2, n° 202, 22 octobre 1880, p. 2.

23 Joseph Desrosiers, « L'exploitation du crime », *Revue canadienne*, vol. 29, n° 10, octobre 1893, p. 585-590.

24 Louis Franc, *op. cit.*

dépeindre le « Terrible résultat de la lecture des mauvais livres²⁵ ». Parmi les auteurs marquants du genre, relevons Alexandre Dumas (sans doute le plus connu), mais aussi Eugène Sue, à qui l'on doit *Les Mystères de Paris* et *Le Juif errant*, oeuvres dont on parla beaucoup à l'époque, des deux côtés de l'Atlantique, Frédéric Soulié dont *Les Mémoires du diable* connurent aussi un grand succès et Ponson du Terrail, qui, à la fin du siècle, avec la série *Rocambole*, cristallisa et amplifia les traits caractéristiques du feuilleton. Toutefois, d'autres auteurs, dont les noms furent moins célèbres plus tard, signèrent des oeuvres qui entrèrent rapidement dans l'imaginaire collectif québécois et français, comme *Les Deux orphelines* d'Adolphe d'Ennery.

Pour terminer, nous tenons à bien préciser les objectifs de ce mémoire : poser des jalons théoriques, méthodologiques, critiques et analytiques pour l'étude de ce genre importé au Québec au 19^e siècle. Ces textes étant encore inexplorés dans le cas du Québec, comme nous l'avons montré plus haut, ces questionnements préliminaires s'avèrent essentiels pour amorcer notre recherche sur des bases solides. Toutes les hypothèses présentées dans ce mémoire ne pourront donc pas être vérifiées, compte tenu de l'accessibilité très réduite au Québec de plusieurs de ces documents (se trouvant en France seulement) et de l'imposant travail à effectuer, mais seront néanmoins posées le plus rigoureusement possible, considérant l'état présent de la recherche. La suite de nos études au doctorat nous permettra de compléter nos recherches et de répondre aux questions nécessairement nombreuses que

25 [Anonyme], « Terrible résultat de la lecture des mauvais livres », *Album des familles*, vol. 5, n° 3, 1^{er} mars 1880, p. 141-142.

nous aurons soulevées ici.

PREMIÈRE PARTIE : CONTRIBUTION À UNE RÉFLEXION THÉORIQUE ET SOCIO-LITTÉRAIRE DU ROMAN-FEUILLETON DANS LE CONTEXTE D'UN TRANSFERT CULTUREL

CHAPITRE 1

APPROCHE THÉORIQUE DU ROMAN-FEUILLETON

Le roman-feuilleton est un roman publié par fragments (nommés « livraisons »), habituellement dans un journal. Certaines exceptions existent, feuilletons diffusés par fascicules, cahiers ou livres plus ou moins volumineux, telle la série *Fantômas* de Pierre Souvestre et Marcel Allain (trente-deux volumes à la parution mensuelle, de février 1911 à septembre 1913).

Avant de devenir un genre à part entière, le feuilleton ne fut qu'un moyen de publier un roman. Toutefois, les conditions particulières de sa publication allaient entraîner peu à peu, à partir de la fin de la décennie 1830, une façon d'écrire, un découpage du texte et une rhétorique propre d'où provient l'esthétique feuilletonesque (par cette expression, nous entendons toutes les caractéristiques par lesquelles le feuilleton est devenu non plus un moyen de diffusion d'une oeuvre littéraire, mais bien un genre littéraire autonome).

Le feuilletoniste devait recourir à différents moyens pour conserver l'attention du

lecteur durant la longue répartition de son récit en de multiples épisodes. Ces procédés étaient également subordonnés à des raisons commerciales, car les éditeurs utilisaient le feuilleton pour vendre leurs journaux sur une base quotidienne.

Marc Angenot constate que le « découpage en feuilletons quotidiens impose sa loi. Il importe chaque jour de finir sur un moment pathétique qui fera acheter le numéro suivant¹ ». Pour maintenir l'intérêt, l'aspect dramatique importe donc, ainsi qu'une recherche constante de l'effet-choc, du suspense, du jeu sur les émotions. L'auteur, pour mieux véhiculer ce type de discours, « tend [...] à la phrase courte, exclamative, haletante² ». Les feuilletonistes ne redoutent pas la surenchère. De toute façon, hyperbole « et répétition sont [...] rendues nécessaires par l'étalement de la publication (et donc de la lecture)³ ».

Ces caractéristiques, nées des contraintes inhérentes au genre, ne forment qu'une part de son esthétique. D'autres méthodes stimulent la curiosité du lecteur : l'utilisation d'un titre intrigant (parfois proche des nouvelles à sensation), un suspense soutenu, maints coups de théâtre, des paragraphes brefs très dialogués.

Le roman-feuilleton se divisa en différents sous-genres, marqués par sa tendance au drame : aventures, épouvante, mélodrame, roman historique, roman de mœurs

1 Marc Angenot, *Le roman populaire*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1975, p. 24.

2 *Ibid.*, p. 24.

3 Lise Queffélec, *Le roman-feuilleton français au XIX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, Que sais-je ?, 1989, p. 30.

contemporaines, roman exotique, roman « scientifique » ou de science-fiction, roman judiciaire, roman sentimental, roman policier. Plusieurs genres populaires encore courants à l'heure actuelle sont issus du feuilleton, comme le signale Lise Queffélec⁴.

Au 19^e siècle québécois, les sous-genres le plus en circulation étaient le mélodrame, le roman historique et le roman d'aventures. Ces trois genres, plus que d'autres, mettaient en avant la description de la vie privée de protagonistes, dévoilaient leurs secrets et leur intimité. Roman de la victime, le mélodrame, tel *La Porteuse de pain* (1884), de Xavier de Montépin, se penchait sur les mésaventures privées d'un protagoniste ; le roman historique, tel *Le Bossu* (1857), de Paul Féval, visitait les coulisses de l'histoire, cherchant à en dévoiler les secrets, fictifs ou non ; enfin, le roman d'aventures, tel *Les Bandits de l'Arizona* (1882) de Gustave Aimard, opposait des intérêts privés divergents, et décrivait souvent la découverte d'une société par un individu.

Concepts sociocritiques et d'analyse institutionnelle

Les multiples facettes du roman-feuilleton le singularisent comme phénomène social. Son contenu, d'abord, met en scène des drames privés, des passions, des secrets, et les rend publics. Le roman-feuilleton français véhicule de nombreuses représentations du privé et du public, au sein d'un circuit de grande circulation. Le feuilleton dépeint les passions, les crimes, les drames et secrets familiaux, les situations où l'individu s'affirme face à la société

⁴ *Ibid.*, p. 121.

et aux institutions, montre maintes figures de la marginalité, de l'alcoolique au mendiant... Son contenu fortement descriptif du privé est amplifié par les trois principaux motifs archétypaux du genre relevés par Anne-Marie Thiesse : l'amour, la lutte et la mort⁵. La sociocritique s'intéresse justement à l'étude de telles représentations de la société dans les oeuvres.

La vaste diffusion du genre par le biais de journaux bénéficiant de tirages importants, permettait au feuilleton d'atteindre une masse critique de lecteurs considérable, beaucoup plus importante, dans le cas du Québec, que celle de la littérature nationale institutionnalisée (*La Patrie*, grand diffuseur de feuilletons, tirait en 1901 à 27 488 exemplaires). Populaire, le genre suscite des discussions dans les journaux, chez le public, comme on le verra en détail dans le chapitre suivant qui aborde la réception critique du genre. Compte tenu de sa vaste inscription sociale, le feuilleton gagne à être étudié à l'aide d'une théorie qui permette de cerner sa spécificité avec pertinence. Le recours à une analyse institutionnelle et sociocritique semble donc incontournable.

En effet, le feuilleton établit le lien entre la sphère publique et la sphère privée, d'abord par son contenu, mais aussi par sa diffusion dans des journaux à grand tirage qui peuvent être lus en public ou en privé. La lecture était pratiquée par des lecteurs qui lisaient ces textes à haute voix à des membres de leur famille, à des amis ou des paroissiens.

⁵ Anne-Marie Thiesse, *Le roman du quotidien : lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Le Chemin vert, 1984, p. 98-99.

Maurice Lemire remarque « l'immense majorité des analphabètes rejoints par la lecture à haute voix⁶ ». Une lecture privée pouvait également donner lieu à une conversation publique portant sur les romans lus.

Les chapitres suivants aborderont en détail les valeurs idéologiques et morales dominantes dans le Québec du 19^e siècle. Toutefois, nous pouvons déjà relever l'importance de la sphère publique dans la production littéraire du Québec, à l'époque : la littérature nationale prônait des écrits fondés sur des faits historiques canadiens, sur la vie publique et les personnages célèbres, modèles publics de l'imaginaire collectif. Les valeurs morales s'inscrivaient dans cette lignée, principalement centrées sur la norme et le consensus, comme nous le verrons plus loin. Les romans-feuilletons se démarquaient de cette idéologie en insistant justement sur des caractéristiques contraires : marginalité, déviance, valeurs individuelles parfois jugées immorales par la majorité. Ces phénomènes sont étroitement liés, car on ne peut comprendre la marginalité ou la déviance sans étudier la norme, et vice versa. Nous posons l'hypothèse que la condamnation plus ou moins grande du genre au Québec est liée à la place et au nombre de représentations du privé présentes dans les feuilletons, ainsi qu'à la façon de transmettre ces représentations. Pour bien comprendre la teneur de ces représentations par rapport au contexte social du Québec du 19^e siècle, la

6 Maurice Lemire, *La littérature québécoise en projet*, Montréal, Fides, 1993, p. 60. Manon Brunet a également évoqué la lecture à haute voix faite par les femmes du 19^e siècle dans son article « Les femmes dans la production de la littérature francophone du début du XIX^e siècle québécois », dans Claude Galarneau et Maurice Lemire, dir., *Livre et lecture au Québec, 1800-1850*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988, p. 167-178.

sociocritique semble particulièrement intéressante puisqu'elle considère « les textes en lien avec le contexte historique dans lequel ils apparaissent et dont ils forment une composante⁷ ».

Parmi les concepts sociologiques choisis, le modèle d'analyse sociocritique présenté par Hans Robert Jauss dans *Pour une esthétique de la réception*⁸ nous aidera à identifier des éléments spécifiques des sphères privée et publique dans le roman retenu pour ce mémoire. Jauss permet une division des textes étudiés en plusieurs paramètres. Parmi ceux-ci, nous retiendrons le modèle situationnel de base (rôles, lieu, temps) et le modèle normatif de base (maximes, valeurs, fonctions) qui permettent de définir l'horizon d'attente particulier du roman-feuilleton français au Québec en comparaison avec celui de la France, connu entre autres par les travaux de Thiesse. Ces notions sont liées aux sphères publique et privée, par exemple, l'examen de « l'ici-là-bas » (relation à l'environnement immédiat et éloigné), de la « situation de vis-à-vis » (relations interpersonnelles), de la vie de l'individu dans son déroulement biographique et, enfin, l'aspect symbolique du sens (religion, art, science).

D'autre part, nous n'oublions pas que la sociocritique appréhende « l'oeuvre comme une *production de la société* et comme une *intervention* génératrice d'effets à prendre en

7 Jacques Pelletier, « Présentation », dans Jacques Pelletier, dir., *Littérature et société*, Montréal, VLB Éditeur, 1994, p. 8.

8 Hans Robert Jauss, « La douceur au foyer : la poésie lyrique en 1857 comme exemple de transmission des normes sociales par la littérature », p. 263-299, dans Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978, 305 p.

compte⁹ ». Cette particularité de la sociocritique nous est nécessaire, car nous nous intéresserons aux effets présumés du roman, de la littérature nationale et du roman-feuilleton sur les lecteurs, décrits dans différents articles québécois du 19^e siècle.

À l'intersection de la sociocritique et de l'analyse institutionnelle se trouve notre lecture comparée des différentes versions du feuilleton étudié. Grâce à cette méthode, nous pourrions répondre (pour un questionnement sur le roman-feuilleton) à quelques questions soulevées par Jacques Michon dans son article « Fondements d'une histoire institutionnelle dans l'histoire littéraire » : « [C]omment peut-on mesurer l'intervention de l'éditeur ? Comment la fonction éditoriale s'inscrit-elle dans le produit fini ? [...] Comment cette action s'insère-t-elle dans l'histoire intellectuelle d'une société et le mouvement des idées¹⁰ » ?

Cette analyse sociocritique sera enrichie par une analyse institutionnelle, car « une sociocritique conséquente ne saurait ignorer ce qui relève conventionnellement de la sociologie du fait littéraire comme s'il y avait d'un côté l'Institution et ses appareils, voire la société elle-même, et de l'autre des textes singuliers, fermés sur eux-mêmes¹¹ ». L'histoire entière du roman-feuilleton est placée sous le signe du social. Les feuilletons étaient en effet conçus pour être accessibles à tous, pour être lus par le plus grand nombre de lecteurs, peu importe leur statut social, leur âge, leur degré de scolarité.

⁹ Jacques Pelletier, *op. cit.*, p. 10. L'auteur souligne.

¹⁰ Jacques Michon, « Fondements d'une histoire institutionnelle de l'histoire littéraire », dans Claude Duchet, Stéphane Vachon, dir., *La recherche littéraire : objets et méthodes*, Montréal, XYZ, 1993, p. 54.

¹¹ Jacques Pelletier, *op. cit.*, p. 10.

Parmi les concepts propres à l'analyse institutionnelle que nous retenons, citons la réception des oeuvres par les lecteurs et les appareils critiques, mais aussi le travail de l'écrivain, souvent conçu pour un champ spécifique. En effet, conditionnés par le public-récepteur à produire des textes conformes à l'expectative du lectorat populaire, les feuilletonistes ne devaient pas déroger à l'horizon d'attente des lecteurs, pour employer la terminologie propre à l'esthétique de la réception. Les écrivains étaient soumis à ces exigences et le nom des feuilletonistes, quand il était connu, était apprécié ou condamné d'après sa réputation. Enfin, les appareils critiques étaient fortement impliqués dans la diffusion du genre au Québec, en dictant les modifications apportées aux textes, en permettant ou en empêchant leur publication. De plus, la diffusion des feuilletons dans les journaux n'est pas sans conséquences, ce que peut démontrer l'analyse institutionnelle. Ces périodiques, voix par excellence au 19^e siècle de l'opinion publique, supports de la critique sociale et politique, constituaient autant de tribunes publiques où la *Publicité* (au sens où l'entend Habermas) avait cours¹². En effet, « [l]e journal d'opinion représente l'archétype du journal du XIX^e siècle¹³ », s'organisant « autour du pôle que constituent les textes politiques¹⁴ ». Il convient en outre de signaler les rapprochements à établir entre roman-feuilleton et faits divers, par lesquels des drames souvent privés et/ou intimes deviennent publics.

12 Jean de Bonville, *La Presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1988, p. 297-298.

13 *Ibid.*, p. 220.

14 *Ibid.*, p. 216.

Un autre concept sociocritique nous intéresse, celui d'une contre-légitimation, grâce à laquelle nombre de feuilletonistes compensaient les critiques négatives de l'institution littéraire. Nous songeons ici aux lettres de lecteurs et lectrices, à la grande diffusion des feuilletons, à la célébrité des auteurs populaires auprès d'un grand public. Nous en donnerons plus loin des exemples fort éloquentes. Ce capital symbolique obtenu de manière détournée nous amène d'ailleurs à réviser l'avis émis par Edmond Cros dans *Théorie et pratique sociocritiques*. Cros distingue le champ de production restreinte du champ de grande production en affirmant que « le dernier est, comme on le conçoit, fortement dépendant des lois économiques [tandis que] le premier tendrait à “ produire lui-même ses normes de production et les critères d'évaluation de ses produits ”¹⁵ ». Or, pour qui s'intéresse à la réception du roman populaire¹⁶, il paraît évident que le champ de grande production (dont fait partie le roman-feuilleton) produit *lui aussi* ses normes de production et les critères d'évaluation de ses produits.

Comme la littérature générale, le roman-feuilleton instaure un horizon d'attente défini par ses sous-genres aisément identifiables (mélodrame, roman judiciaire, d'aventures ou historique), par les titres, l'esthétique, les auteurs et même par les publicités qui en précédaient la publication dans la plupart des journaux. Les feuilletons sont en effet entourés d'un paratexte très systématiquement ordonné,

15 Edmond Cros, *Théorie et pratiques sociocritiques*, Paris, Messidor/Éditions sociales, 1983, p. 26.

16 L'expression est entendue dans le sens de roman largement diffusé, en opposition avec le roman « littéraire » du champ de production restreinte.

annonces publicitaires [lancées] une semaine ou deux à l'avance, déployant chaque jour dans une rhétorique très codifiée, où le rire s'allie aux larmes, l'aventure à l'amour, le réalisme à l'imagination, la louange du roman à venir, toujours l'oeuvre la plus poignante et la plus réussie d'un des maîtres du roman¹⁷.

Certaines de ces publicités évaluaient la qualité et l'intérêt des feuillets à l'abondance de larmes versées par les lectrices en niant implicitement que la qualité d'une oeuvre fût subordonnée à sa teneur stylistique, politique, sociale ou autre. Nous y voyons un processus d'autonomisation de la littérature populaire qui se poursuivra au 20^e siècle par la présence de collections et d'éditeurs spécialisés dans certains genres de littérature populaire. À cet égard, les travaux de Julia Bettinotti sur le roman Harlequin sont éclairants ; l'auteure mentionne que pour les lectrices de cette collection, « [le] récit comme tel ne figure jamais parmi les éléments qui entraînent l'appréciation de la lectrice ou influencent son jugement¹⁸ ». Nicole Robine ira dans le même sens en expliquant que, pour le lecteur populaire, l'expression « "bien écrit" n'induit pas les qualités stylistiques et littéraires exigées par le lecteur lettré¹⁹ » et que, dans cette logique, la stéréotypie, par exemple, est perçue comme une qualité... La distance esthétique n'est donc pas toujours souhaitable.

L'analyse institutionnelle en général permet d'expliquer des horizons d'attente aussi

17 Lise Queffélec, *op. cit.*, p. 78.

18 Julia Bettinotti, « Lecture sérielle et roman sentimental », dans Denis Saint-Jacques, dir., *L'acte de lecture*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, 1994, p. 152.

19 Nicole Robine, « Lecture, lectures et projet de vie ou comment lit le lecteur populaire ? », *op. cit.*, p. 136.

précis, et d'expliquer pourquoi l'horizon d'attente était tel dans le contexte québécois, en mettant en lumière les critères de légitimation littéraire (réception positive ou négative d'une oeuvre) utilisés par l'institution littéraire québécoise en formation à l'époque²⁰, puisqu'encore soumise à d'autres champs (religieux, politique, économique). Ainsi, « au milieu du XIX^e siècle l'Église se constitue en appareil et [...] le livre, le journal [...] sont l'objet d'une réflexion et d'une bataille qui entraînent leur prise en charge²¹ ». Maurice Lemire souligne une autre caractéristique de la littérature québécoise du 19^e siècle : elle s'inscrit dans la lignée des littératures coloniales. Contrairement aux littératures américaine ou mexicaine, elle a été bloquée dans son processus d'autonomisation par « une intervention d'instances non littéraires²² » qui « recommande[nt] la soumission du littéraire à la morale et à religion²³ ». Nous ajouterons que les lieux de légitimation non littéraires visaient une domination du champ littéraire par la sphère politique, en songeant aux visées patriotiques et engagées propres à la littérature nationale. Enfin, relevant de la sphère de grande production, le roman-feuilleton est « fait à la demande²⁴ », souligne Michel Nathan. Il est donc soumis au champ économique et à ses lois de l'offre et de la demande.

20 Voir Manon Brunet, « La constitution d'une tradition littéraire québécoise par l'institution littéraire en formation au 19^e siècle », dans Pierre Lanthier et Guildo Rousseau, dir., *La culture inventée : les stratégies culturelles aux 19^e et 20^e siècles*, Québec, IQRC, 1992, p. 23-44.

21 Lucie Robert, *L'institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, p. 107.

22 Maurice Lemire, *op. cit.*, p. 84.

23 *Ibid.*, p. 85.

24 Michel Nathan, *Splendeurs et misères du roman populaire*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1991, p. 28.

Les représentations

Comme nous avons choisi d'analyser le roman-feuilleton à l'aide de l'analyse institutionnelle et sociocritique, il importe maintenant de réfléchir sur les représentations, nouveau concept-clé en sociologie de la littérature. Prise comme « description du monde²⁵ », la représentation est un concept particulièrement efficace pour analyser des textes littéraires dans une optique sociocritique.

Pour définir la représentation, le sociologue et philosophe Jürgen Habermas cite H. G. Gadamer, selon lequel la « [représentation] [...] signifie [...] suppléance. [...] L'important dans le concept [...] de représentation est que la *persona representate* est simplement “jouée” ou figurée, cependant que le représentant qui en exerce les droits reste dépendant d'elle. [...] [Elle] signifie présence suppléée²⁶ ».

Denise Jodelet, dans l'ouvrage collectif *Les représentations sociales*, cerne de manière plus opératoire le concept de représentation sociale qui remplace de plus en plus celui longtemps utilisé d'idéologie : « *C'est une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité*

25 Sylvia Ostrowetsky, « La représentation et ses doubles », *Communication information*, vol. 6, n° 2/3, 198[3], p. 325.

26 H. G. Gadamer, cité par Jürgen Habermas dans *L'espace public : archéologie de la Publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978, p. 261.

*commune à un ensemble social*²⁷ ».

Un peu plus loin, l’auteure précise : « [La] représentation [...] donne à voir [un] objet, en tient lieu, est à sa place ; elle le rend présent quand il est lointain ou absent. Elle est donc le représentant mental de l’objet qu’elle restitue symboliquement²⁸ ». Cette dernière précision s’avère précieuse pour comprendre le potentiel subversif des représentations. En recréant un objet (ce dernier terme entendu au sens large, pouvant être « aussi bien une personne, une chose, un événement matériel, psychique ou social, un phénomène naturel, une idée, une théorie, etc.²⁹ »), la représentation le met au jour, elle parvient même, en quelque sorte, à « [...] crée[r] la chose représentée³⁰ ». Or, si cet objet représenté, pour des raisons esthétiques, politiques, culturelles, sociales, religieuses ou autres, ne bénéficie d’aucune légitimation ou souffre d’une critique négative prononcée par les agents dominants du champ social ou culturel où cette représentation s’exprime, sa condamnation ne pourra guère être surprenante.

Dans le cas d’une étude du roman-feuilleton, la représentation permet de comprendre les raisons de la condamnation d’un genre littéraire pour les valeurs qu’il véhicule, qu’il crée ou stimule. Elle permet aussi d’isoler dans le texte les éléments qui encouragent ou nuisent

27 Denise Jodelet, « Représentations sociales : un domaine en expansion », dans Denise Jodelet, dir., *Les représentations sociales*, Paris, Presses universitaires de France, 1993, p.

36. L’auteure souligne en italique.

28 *Ibid.*, p. 37.

29 *Idem.*

30 Michael Riffaterre, « Le poème comme représentation », *Poétique*, 4, 1970, p. 404, cité par Hans Robert Jauss, *op. cit.*, p. 265.

à sa légitimation.

De plus, comme la littérature en général est une représentation publique autant que mentale³¹, elle détient une teneur sociale élevée, et peut rejoindre un grand nombre d'« utilisateurs », pour utiliser l'expression de Dan Sperber³². Le roman-feuilleton comme genre relève même des représentations culturelles, « largement distribuées dans un groupe social et l'habit[ant] de façon durable³³ », d'où il tire une puissance multipliée de transmission de l'objet représenté.

Dans cette optique, la représentation « se manifeste comme la présence du monde dans la pensée, le lien donc entre l'extérieur et l'intériorité cérébrale. En ce sens elle est double, *redoublement* mais aussi, *substitution* (par l'image, par l'idée) du monde³⁴ ». Ces remarques s'appliquent au roman-feuilleton, et aident à comprendre que sa lecture ait pu constituer une pratique menaçante pour l'hégémonie des milieux dominants dans le Québec du 19^e siècle, qu'il s'agisse du clergé ou du milieu politique, comme on le verra.

31 Dan Sperber établit la différence entre ces deux formes de représentations dans son article « L'étude anthropologique des représentations : problèmes et perspectives », dans Denise Jodelet, dir., *Les représentations sociales*, *op. cit.*, p. 115. Dans le cas d'une représentation mentale, « [l']utilisateur et le producteur [...] ne font qu'un » tandis que dans le cas d'une représentation publique, Sperber donne l'exemple d'un « texte qui est sous vos yeux », expliquant qu'une « représentation publique est généralement un moyen de communication entre un producteur et un utilisateur distincts l'un de l'autre. [...] Une représentation publique peut [...] avoir plusieurs [utilisateurs] », d'où son pouvoir de subversion plus élevé.

32 *Ibid.*

33 *Ibid.*, p. 116.

34 Sylvia Ostrowetsky, *op. cit.*, p. 326.

Ces considérations de Bernard Schiele et Claire Bélisle mettent en lumière l'importance de ce concept pour notre analyse sociocritique :

La notion de représentation permet de repérer et d'étudier un ensemble de phénomènes symboliques ; elle a une structure comprenant des éléments informatifs, cognitifs, idéologiques, etc. ; elle se constitue au terme d'un processus individuel et social d'élaboration, d'appropriation et d'interprétation de la réalité extérieure, et d'une intériorisation des modèles de conduite ou de pensée inculqués ou transmis par la communication sociale³⁵.

Cette définition nous semble primordiale. Les auteurs soulignent les éléments informatifs, cognitifs et idéologiques de la représentation. Ces aspects sont autant de facettes du roman-feuilleton à retenir. Le côté informatif, en premier lieu, parce que, nous l'avons mentionné plus haut, la littérature nationale visait à édifier les lecteurs, à les divertir en leur inculquant savoirs et modèles pratiques, par opposition au feuilleton français à l'unique vocation divertissante. Ensuite, l'aspect cognitif, parce que la lecture relève d'une telle opération, compétence acquise au terme d'un apprentissage, et parce que les textes lus incitent à une réflexion minimale, et exercent donc une portée sur le lecteur. L'élément idéologique, enfin, indissociable de la représentation, puisque la représentation est porteuse de l'idéologie que la sociocritique cherche à mettre au jour.

Pont entre l'individuel et le social, la représentation permet une appropriation et une

35 Bernard Schiele et Claire Bélisle, « Introduction », *Communication information*, vol. 6, n° 2/3, 198[3], p. 8.

interprétation de la réalité extérieure, guidée par un auteur dans le cas du feuilleton. Les feuilletonistes n'hésitaient pas à diriger les lecteurs dans leur appréciation éthique d'un comportement ou d'une situation – d'où provient une interprétation de la réalité orientée dans le sens voulu par l'écrivain. L'intériorisation des modèles de conduite et de pensée, elle, permet à la représentation de véritablement re-présenter et re-crée un objet.

Intimement liée au privé et au public, la « représentation imaginaire [...] consiste en une mise à jour de l'inconscient social et individuel, une réflexion sur les procès sociaux, de manière à renvoyer ensuite à ce même social, ce même inconscient réfléchi, ce dont il est censé avoir besoin³⁶ ».

Denise Jodelet abonde en ce sens en remarquant « qu'il y a consensus sur les représentations sociales [...] quant à la pertinence sociale et culturelle des phénomènes symboliques que la notion permet de repérer et d'étudier³⁷ ». Étant donné que notre approche s'intéresse justement à la teneur sociale du roman-feuilleton, et que notre problématique s'articule autour du privé, le concept de représentation questionne de manière pertinente le texte et ses conditions de production, de diffusion et de légitimation.

36 Sylvia Ostrowetsky, *op. cit.*, p. 340.

37 Denise Jodelet, « Traitement de la notion de représentation sociale », *Communication information*, vol. 6, n° 2/3, 198[3], p. 17.

Le privé et le public

Notre interrogation nous amène maintenant à définir le privé et le public, au coeur de notre réflexion sur le type de représentations recherchées.

« Où commence et se termine le privé ? le public ?³⁸ », demande à juste titre Manon Brunet dans son introduction à l'ouvrage collectif *Discours et pratiques de l'intime*. Presque vingt ans plus tôt, Gérard Messadié se posait déjà la question dans son livre sur *La fin de la vie privée* : « Mais qu'est-ce donc, après tout, que la vie privée³⁹ » ? L'auteur tentait d'y répondre comme suit : « C'est, dirait M. de la Palisse, celle qui n'est pas publique. Mais où donc finit l'une et où commence l'autre⁴⁰ » ?

D'après Manon Brunet, la « sphère privée est délimitée de manière relativement arbitraire selon les sociétés et les individus⁴¹ » ; c'est pourquoi le « privé de l'un n'est pas celui de l'autre ou, plus précisément, l'espace et le temps privés des uns ne sont pas nécessairement ceux des autres⁴² ».

38 Manon Brunet, « Introduction. Le territoire de l'intime », dans Manon Brunet et Serge Gagnon, dir., *Discours et pratiques de l'intime*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, p. 10.

39 Gérard Messadié, *La fin de la vie privée*, Paris, Calmann-Lévy, 1974, p. 15.

40 *Idem*.

41 Manon Brunet, *op. cit.*, p. 10.

42 *Ibid.*, p. 11.

Peut-on alors affirmer que « [v]ie privée = vie secrète⁴³ » ? Il semble que cette équation simplificatrice soit insuffisante. D'après Habermas, la sphère privée, dans un premier temps (au 18^e siècle), « comprend la société civile en un sens plus restreint, c'est-à-dire le domaine de l'échange des marchandises et du travail social, ainsi que la famille et sa sphère intime⁴⁴ ». Au 19^e siècle, l'échange des marchandises se publicise, ainsi que nombre de fonctions jadis propres à la famille, maintenant prises en charge par les entreprises et l'État. En réaction, l'espace familial renforce sa position au coeur du privé. Dans un même ordre d'idées, Michelle Perrot écrit : « Le XIX^e siècle esquisserait ainsi un âge d'or du privé, où les mots et les choses se précisent et les notions s'affinent⁴⁵ ».

Cette distinction de la sphère privée par rapport à la sphère publique, de Barrington Moore, peut nous aider :

Selon nous, le concept de la vie privée dénote une existence séparée, et, jusqu'à un certain point en opposition avec les intérêt sociaux et politiques, une sphère d'autonomie personnelle dans laquelle la société n'a pas le droit d'intervenir aussi longtemps que l'individu ne commet aucun acte criminel ou illégal⁴⁶.

43 Lynn Hunt, « Révolution française et vie privée », dans Philippe Ariès et Georges Duby, dir., *Histoire de la vie privée, tome 4 : de la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 1987, p. 42.

44 Jürgen Habermas, *op. cit.*, p. 41.

45 Michelle Perrot, « Introduction », dans Philippe Ariès et Georges Duby, dir., *op. cit.*, p. 10.

46 Barrington Moore, Jr., *Privacy : Studies in Social and Cultural History*, Armonk/Londres, M. E. Sharpe, Inc., 1984, p. 117-118. Nous traduisons le texte original anglais : « With us the concept of private life denotes an existence apart from and to some extent in opposition to current political and social concerns, a sphere of personal autonomy into which society has no right to intrude as long as the individual refrains from illegal or criminal acts ».

Les sphères privée et publique, plus que séparées, seraient en quelque sorte concurrentes. Cette particularité permet de comprendre pourquoi, dans une société consensuelle comme le Québec du 19^e siècle, « [l]’espace privé suscite [...] de la méfiance⁴⁷ », de même que les littératures véhiculant des représentations du privé, comme le roman-feuilleton : dans cette rivalité, l’espace privé risque de remporter la lutte et de désorganiser la structure sociale mise en place. Si au « domaine privé fait face le domaine public⁴⁸ », il faut conclure que le privé n’est pas « accessibl[e] à tous⁴⁹ », mais aussi, qu’apolitique par nature, il ne concerne également pas l’État, pouvoir public par excellence.

Lynn Hunt voit dans la famille la « frontière du public et du privé⁵⁰ ». De façon générale, l’*Histoire de la vie privée*⁵¹ va dans le même sens. La maison familiale devient ainsi le décor privilégié de la vie privée, où se déroulent les relations interpersonnelles situées hors du cadre social large et un certain nombre de rites spécifiques. Parmi ceux-ci, notons les repas familiaux, les visites de la parenté, les soirées, fêtes et vacances. Souvent, ces rites combinent public et privé, comme c’est le cas pour les noces, par exemple (le roman-feuilleton exploitera souvent cette dualité privé/public caractéristique des activités familiales). S’il existe des lieux frontières entre public et privé, il existe aussi des drames du privé. Ils ont souvent pour centre la famille, l’argent, l’honneur, la folie, la violence et la vengeance.

47 Maurice Lemire, *op. cit.*, p. 16.

48 Jürgen Habermas, *op. cit.*, p. 14.

49 *Idem.*

50 Lynn Hunt, *op. cit.*, p. 35.

51 Philippe Ariès et Georges Duby, dir., *op. cit.*

Comme la famille, le feuilleton est aussi à la frontière des deux sphères, puisqu'il représente la sphère publique et la sphère privée. Les différents espaces publics québécois se trouvent remis en question : le clergé, la politique, les grandes institutions sociales comme la famille ou le mariage. Les valeurs publiques, liées à ces espaces et ces institutions, sont également questionnées, dans ce processus. Les représentations du privé ou du public suscitent alors des interrogations au sujet de la validité des pratiques propres à ces champs publics, ou transmises comme modèles : importance de la vertu, de la patrie, de la tradition. De même, les acteurs qui mettent en valeur le contrat social sont sujets à une évaluation : hommes politiques, religieux, fonctionnaires-écrivains et autres représentants de la sphère publique. Toutes ces considérations atteignaient des lecteurs individuels (ou collectifs, dans le cas de la lecture à haute voix) qui, une fois regroupés, formaient une masse critique de lecteurs importante.

Faut-il imaginer ces lecteurs individuels sous des traits féminins, répétant l'association opérée par les évangéliques au début du 19^e siècle entre masculinité/sphère publique, et féminité/sphère privée⁵² ? Non, mais il faut sans doute y voir l'une des raisons pour lesquelles on a longtemps associé le roman-feuilleton à un lectorat féminin. La prééminence de la figure du père au 19^e siècle éclaire cette particularité. « Il domine totalement l'espace public [...] [m]ais [s]es pouvoirs [...] sont aussi domestiques⁵³ », remarque Michelle Perrot. Chargé de tous ces rôles, le père ne saurait décemment s'adonner

52 Catherine Hall, « Sweet Home », dans Philippe Ariès et Georges Duby, dir., *op. cit.*, p. 59-60.

53 Michelle Perrot, « Figures et rôles », *ibid.*, p. 124.

à de telles lectures inutiles, comme le laissent entendre nombre de textes critiques du 19^e siècle, dont l'article de Louis Franc « Mauvais livres et mauvais feuilletons » publié en 1891 dans la *Revue canadienne* :

Un médecin de mes amis me disait un jour :
 — Tel journal a un feuilleton ennuyeux de ce temps-ci.
 — Comment, repris-je, surpris, vous amusez-vous à lire les feuilletons ?
 — Non, répondit-il, ce sont les femmes qui me disent cela⁵⁴.

Cette idée, ancrée dans le discours sur le genre au 19^e siècle malgré de nombreux contre-exemples⁵⁵, continuera d'avoir cours.

[B]ien qu'on ait toujours traité le roman-feuilleton de “ lecture pour femmes ” (ce qui était une façon de le dévaloriser), il semble que ce topos ne corresponde à une certaine réalité qu'à partir des dernières années du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle – et encore pour cette partie bien précise de la production feuilletonesque qu'est le roman sentimental⁵⁶.

54 Louis Franc, « Mauvais livres et mauvais feuilletons », *Revue canadienne*, vol. 27, n° 4, avril 1891, p. 197.

55 Ainsi, le journal montréalais *La Patrie* organisa, le 24 décembre 1898 un concours dont l'objectif consistait à deviner la fin du prochain feuilleton publié, *Parise*, du Vicomte Oscar de Poli. Le nom des gagnants fut révélé le 27 mai 1899. Trois gagnants sur six étaient des hommes : l'avocat Oscar Lavallée, de Montréal ; Joseph Trottier, ouvrier, de Manchester ; J. Couillard Dupuis, employé d'un marchand en gros, de Blue-Bonnet. Lavallée remporta le premier prix. Il est intéressant de noter que le grand gagnant est un homme cultivé, contrairement à l'image-type du public-récepteur de romans-feuilletons, que l'imaginaire social se plaît à montrer sous les traits d'une lectrice peu instruite.

56 Lise Queffélec, *op. cit.*, p. 100.

Le quatrième tome de l'*Histoire de la vie privée*⁵⁷, dirigée par Philippe Ariès et Georges Duby, traite de la période qui nous concerne et s'achève sur une exploration de l'intimité où il est question d'individualisme, de la rêverie (dont on accusait souvent les lectrices du roman-feuilleton), du concubinage, de l'adultère, du suicide, de l'alcoolisme. Autant de thèmes exploités dans le feuilleton, ancrés dans la sphère intime, mais débordant souvent dans la sphère publique. Il suffit, pour en avoir un exemple, de songer aux suicidés privés de sépulture chrétienne, aux charivaris ou à la condamnation sévère de l'adultère par le clergé, s'il est « public et tellement notoire qu'on ne puisse le celer⁵⁸ ».

La question de la marginalité et de la solitude s'inscrit donc dans le cadre de l'intimité, qui « autrefois, se situait au centre de la sphère privée » pour se déplacer par la suite « jusqu'à sa périphérie⁵⁹ », selon Habermas. Dans un article sur les « stratégies énonciatives dans le journal intime féminin du XIX^e siècle », Daphni Baudoin signale la définition du *Petit Robert* du mot « intime » : « ce qui est tout à fait privé et généralement tenu caché des autres⁶⁰ ». Manon Brunet va plus loin en écrivant que :

L'*intimité* serait une façon de désigner le désir de rendre plus ou moins *in-accessible* (non publique) une partie de soi qui est nécessairement livrée au public chaque fois que l'individu entre en contact avec l'Autre.

57 Philippe Ariès et Georges Duby, *op. cit.*

58 Serge Gagnon, *Plaisir d'amour et crainte de Dieu : sexualité et confession au Bas-Canada*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, p. 144.

59 Jürgen Habermas, *op. cit.*, p. 159.

60 Daphni Baudoin, « Stratégies énonciatives dans le journal intime féminin du XIX^e siècle », dans Manon Brunet et Serge Gagnon, dir., *Discours et pratiques de l'intime*, *op. cit.*, p. 167.

Bref, créer de l'intimité reviendrait à délimiter son propre territoire public dans le but d'avoir un contrôle sur sa vie privée — c'est-à-dire d'en contrôler l'accès⁶¹.

Cette idée confirme l'avis du sociologue des rapports amoureux Roch Hurtubise selon qui l'intime « c'est ce qu'on en dit et ce qu'on en cache⁶² ». Il en va de même dans le roman-feuilleton dont les ellipses et les sous-entendus choquaient parfois plus que des passages sans ambiguïté. Certains critiques n'hésitaient pas à comparer le feuilleton à une planche pourrie repeinturée, mais toujours dangereuse⁶³. Ce non-dit pouvait aussi troubler les autres lecteurs, comme en témoigne une lettre envoyée à Eugène Sue en 1843 : « Pour pouvoir apprécier les remords de Fleur-de-Marie et surtout pour mettre une unanimité dans nos opinions différentes, veuillez nous dire Monsieur si d'après votre récit il est à présumer que Marie ait perdu dans la cité sa virginité ou pas⁶⁴ ».

L'espace public romanesque occupé par les personnages de la fiction littéraire, parce qu'il est connu des lecteurs et des protagonistes du feuilleton, pose moins de problèmes. Il n'y a rien de secret ou de caché, même s'il est aussi sujet à une lecture biaisée ou influencée.

61 Manon Brunet, *op. cit.*, p. 11-12.

62 Roch Hurtubise, « Les amoureux et l'intime : à propos du discours et du silence amoureux », dans Manon Brunet et Serge Gagnon, dir., *Discours et pratiques de l'intime*, *op. cit.*, p. 149.

63 Zacharie Lacasse, *Une nouvelle mine. Le prêtre et ses détracteurs*, Montréal, Imprimerie de l'Étendard, 1892, p. 226 : « [V]ous avez beau peindre une planche pourrie, elle reste toujours pourrie, et d'autant plus dangereuse qu'elle est peinte, car la croyant saine vous allez vous y appuyer et vous culbutez la tête en bas ».

64 Cité par Jean-Claude Vareille, *Le roman populaire français, 1789-1914*, Québec/Limoges, Nuit Blanche Éditeur/Presses universitaires de Limoges, 1994, p. 292.

Habermas débute son ouvrage *L'espace public* en remarquant l'ambiguïté sémantique du substantif. À l'instar de Gérard Messadié dans ses interrogations sur la nature du privé, il oppose « ce qui est “ public” et [...] ce qui ne l'est pas ([...] ce qui est donc “privé”)⁶⁵ ». Pour lui, « [le] sujet de cette sphère publique est le public [...] en tant que support d'une opinion publique à la fonction critique de laquelle se réfère la *Publicité* [...], c'est-à-dire à peu de choses près la publicité des débats judiciaires⁶⁶ ». La sphère publique sera donc la société civile par laquelle « la sphère publique demeure [...] un principe qui structure notre ordre politique⁶⁷ ». Ainsi, dans le cas du Québec, la régulation politique et idéologique de la majeure partie du 19^e siècle serait assumée par le parti conservateur, par le clergé et la petite bourgeoisie. Étroitement associées, ces trois sphères d'activité interagissent, non sans parfois donner lieu à des tensions, comme lorsque les intérêts des conservateurs devenaient brimés par les exigences et les ingérences cléricales.

Barrington Moore ne ressent pas l'inquiétude d'Habermas en face d'une définition du privé à donner. En effet, selon lui, même dans les formes les plus primaires d'organisation sociale, « la distinction entre les affaires publiques et privées est visible⁶⁸ ». L'auteur différencie la sphère publique de la sphère privée en ces termes : « Une affaire est privée lorsque les actions d'une autre personne n'y tiennent pas d'importance. Le comportement de l'autre personne peut être bon ou mauvais. Mais il ne nous concerne pas.

65 Jürgen Habermas, *op. cit.*, p. 15.

66 *Ibid.*, p. 14.

67 *Ibid.*, p. 16.

68 Barrington Moore, Jr., *op. cit.*, p. 81. Nous traduisons le texte original anglais : « [...] the distinction between public and private affairs is visible ».

Par opposition, dans une affaire publique, le comportement de l'autre personne revêt de l'importance⁶⁹ ».

Un consensus s'établit donc sur le fait que la sphère publique se situe à l'opposé du privé. En se reportant à la réflexion développée ci-haut, on peut donc affirmer que la sphère publique concerne les intérêts sociaux et politiques. Les intérêts personnels n'en constituent plus le centre, comme dans le cas de la sphère privée, et elle vise la régulation sociale par différents moyens où l'aspect collectif prime sur le caractère privé : votes, appel à l'opinion publique, réunions, prise en considération de l'intérêt de la majorité... La société civile intervient ou peut intervenir dans les débats de la sphère publique, et les interactions qui y ont lieu ne se limitent plus à la famille proche.

Pour cette raison, les représentations de la sphère publique dans le feuilleton soulèvent moins d'inquiétude de la part des lieux de légitimation, ne montrant rien de secret, lequel se cache plutôt dans le privé ou l'intime. Là où une critique peut avoir lieu, c'est lorsque des représentants de la sphère publique sont tournés en dérision ou contestés. Une telle contestation pourrait engendrer la sédition et le non-respect de l'ordre établi, formé des règles et lois dictées par les institutions dominantes, des normes sociales, de l'état de société présent, des dirigeants publics. Une lecture comparée du roman d'Emmanuel Gonzalès *Les*

69 *Ibid.*, p. 27. Nous traduisons le texte original anglais : « A private matter is one where another person's actions don't matter. The other person's behavior may be good or bad. But it is no concern of ours. A public affair, by contrast, is one where the other person's behavior matters ».

*Sabotiers de la Forêt-Noire*⁷⁰, paru en volume, en France, et en feuilleton au Québec, nous a ainsi montré qu'une attaque contre l'armée avait été supprimée de la version publiée dans *La Patrie* du 24 mars au 26 mai 1883.

Le cas de ce roman n'est pas un exemple isolé. *Les Deux orphelines* d'Adolphe d'Ennery comporte de telles critiques sociales et de telles représentations du privé, comme nous allons bientôt le voir, après avoir cerné les conditions sociohistoriques générales de réception du genre feuilletonesque.

70 Frédéric Durand, « Les romans-feuilletons français dans les journaux québécois au 19^e siècle », communication présentée à l'Université du Québec à Trois-Rivières dans le cadre de la réunion annuelle de l'Association québécoise pour l'étude de l'imprimé, avril 1996.

CHAPITRE 2

RÉCEPTION, PERCEPTION ET POSITION DU ROMAN-FEUILLETON FRANÇAIS ET QUÉBÉCOIS AU 19^E SIÈCLE

RÉCEPTION DU ROMAN-FEUILLETON EN FRANCE

Les travaux de Lise Queffélec et d'Anne-Marie Thiesse ont permis de mieux connaître la position occupée par le roman-feuilleton dans le champ littéraire français au 19^e siècle. Dans la période qui nous intéresse (1879-1900), « tous les auteurs [de romans] s'en servent, quitte à le critiquer¹ ». Utilisés comme moyen de diffusion par plusieurs romanciers, d'Émile Zola à Ernest Daudet, les feuilletons, comme genre, sont cependant « méprisés et rejetés de ceux qui se veulent l'élite et l'avant-garde culturelles² ». Ce refus amplifie le « mouvement de séparation entre une littérature pour le grand public [...] et une littérature d'avant-garde³ », qui rejette parfois le roman en général, et plus souvent le feuilleton.

Ce rejet du genre maintenait l'accueil critique défavorable instauré depuis la parution

1 Lise Queffélec, *Le roman-feuilleton français au XIX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, Que sais-je ?, 1989, p. 97.

2 *Ibid.*, p. 98.

3 *Idem.*

des premiers romans de ce type. *Les Mystères de Paris* (1842-1843), paru en France dans *Le Journal des Débats*, par exemple, fut accusé d'immoralité tant en France qu'au Québec, par les milieux littéraires ou religieux, et de « débordements d'imaginaire⁴ » par les institutions politiques françaises. Seuls les tenants du fouriérisme voyaient d'un bon oeil la parution de ce roman, parce que l'auteur Eugène Sue prônait cette doctrine d'organisation sociale et en représentait les avantages expérimentés par les personnages de son roman.

La critique négative du genre n'est donc pas nouvelle, et provient parfois même d'auteurs reconnus pour leur activité de feuilletoniste. Ainsi, plus de vingt ans après le scandale des *Mystères de Paris*, soit en 1868, Paul Féval présentait au Ministre de l'Instruction publique un *Rapport sur le progrès des lettres*, à l'occasion de l'Exposition universelle. Il accusait le roman populaire de s'être affaissé « sous le rapport des idées et sous le rapport du style⁵ ».

Dans la période que nous étudions, le discours critique sur le roman-feuilleton se poursuit toujours, marqué par le « principe d'incompatibilité de l'art et de l'argent, qui sous-tend la représentation dominante de l'univers de la création artistique, [et qui] a pour effet d'identifier commerce [...] et production pour le vulgaire⁶ ». Cette littérature populaire « de masse [...] aurait été un *produit industriel*, fabriqué en série, mais pas une création artistique,

4 *Ibid.*, p. 15.

5 Michel Nathan, *Splendeurs et misères du roman populaire*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1991, p. 12.

6 Anne-Marie Thiesse, *Le roman du quotidien : lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Le Chemin vert, 1984, p. 174.

ressortissant des conditions générales de la Beauté⁷ ». Les rares critiques positives qui se font entendre proviennent d’auteurs engagés, souvent feuilletonistes, qui voient dans le genre un moyen de véhiculer leurs théories politiques ou sociales, ou une bonne façon de promouvoir la lecture. Quant à la critique universitaire (Jules Lemaître), elle « consent parfois à y voir un document sociologique⁸ ».

« [L]a production de romans populaires correspond toujours à une position inférieure dans le champ littéraire⁹ », remarque Anne-Marie Thiesse. Pourquoi les feuilletonistes, alors, poursuivaient-ils leur oeuvre ? D’où tiraient-ils la stimulation nécessaire pour persévérer ? Nous avons envisagé plusieurs hypothèses susceptibles de répondre à ces questions. Les auteurs étaient sûrement conscients de l’immense lectorat dont ils disposaient. En effet, grâce aux lois scolaires de la Troisième République, 82 % des conscrits savaient lire en 1871¹⁰. Par ailleurs, les feuilletonistes pouvaient rejoindre toutes les couches de la population, capables de se procurer les journaux diffuseurs de feuilletons en raison de leur prix peu élevé. Leurs oeuvres étaient lues, commentées, bénéficiaient de tirages très importants. Pourvoyeur régulier de feuilletons, *Le Petit Journal*, par exemple, atteignait 1 000 000 exemplaires en 1880¹¹. Les écrivains pouvaient tirer un capital symbolique de cette grande circulation, de savoir que leurs oeuvres, lues par un lectorat très

7 Jean-Claude Vareille, *Le roman populaire français, 1789-1914*, Québec/Limoges, Nuit Blanche Éditeur/Presses universitaires de Limoges, 1994, p. 16. L’auteur souligne.

8 Lise Queffélec, *op. cit.*, p. 99.

9 Anne-Marie Thiesse, *op. cit.*, p. 199.

10 *Ibid.*, p. 15.

11 *Ibid.*, p. 86.

étendu, obtenaient une reconnaissance publique indéniable.

Les lecteurs se faisaient d'ailleurs connaître en écrivant des lettres qui constituaient une contre-légitimation susceptible d'encourager les auteurs. Selon Lise Queffélec, il « est indéniable que, dans le roman-feuilleton, les goûts du lecteur, tels qu'ils sont exprimés dans des lettres à l'auteur ou au directeur du journal, dans l'accueil qu'il fait aux oeuvres, jouent beaucoup¹² ». Ce capital symbolique indiquait une appréciation du travail des auteurs, et ces éloges compensaient la dévalorisation de leur oeuvre prononcée par les agents de différents champs, religieux, politique ou littéraire. D'où le concept de contre-légitimation que nous proposons. L'intérêt du public qui se passionnait pour les oeuvres de fiction populaire au point de suggérer la punition, la récompense d'un personnage ou de poser des questions sur son comportement, témoignait avec certitude des talents de conteur des auteurs. L'exemple des 1 100 lettres envoyées à Eugène Sue pendant la publication des *Mystères de Paris* donne une idée de l'étendue et de la diversité des lecteurs de feuilletons (masculins ou féminins, en provenance de toutes les couches sociales, exerçant autant de professions différentes), de l'envoi de « Mme Marie » rempli de fautes d'orthographe à la lettre d' « Octavie de B. », désireuse de fixer un rendez-vous à l'auteur, sans oublier un ancien soldat qui veut recevoir les romans gratuitement pour les faire lire à une vieille tante aveugle¹³. Le public varié de la première ou de la deuxième moitié du 19^e siècle n'aurait pas pris le temps d'écrire ainsi aux feuilletonistes si leurs romans ne véhiculaient pas des représentations convaincantes.

12 Lise Queffélec, *op. cit.*, p. 30-31.

13 Jean-Louis Bory, *Eugène Sue*, Paris, Hachette, 1979, p. 275-277.

En effet, la représentation était réussie si les feuilletonistes parvenaient à stimuler la sympathie ou l'antipathie des lecteurs envers leurs personnages. On l'a vu dans le chapitre précédent, une représentation maîtrisée parvient à mettre au jour l'objet représenté, en organise une re-recréation suffisante pour donner lieu à un effet de réel convaincant. L'impact des représentations mises au jour par les auteurs populaires leur permettait donc de juger de leur habileté à construire une oeuvre de fiction cohérente, et, par extension, de leur talent d'écrivain souvent dénié par différentes institutions. C'est pourquoi nous parlons de contre-légitimation.

Thiesse suggère d'autres explications : certains écrivains populaires adoptaient « à l'égard de leur production une attitude [...] de mise à distance, soit par la revendication du dilettantisme, soit par une activité de polygraphe¹⁴ ». Ce fut le cas de Gaston Leroux et de Maurice Leblanc, fils de familles bourgeoises. D'autres recouraient à l'intertextualité, par la « référence explicite à d'illustres prédécesseurs¹⁵ ». Pierre Decourcelle, neveu d'Adolphe d'Ennery, s'inspirera ainsi du célèbre roman de son oncle, *Les Deux orphelines* (1887), pour écrire *Les Deux gosses* (1889) et *Les Deux frangines* (1903). D'autres, enfin, vivaient une légitimation par procuration, en côtoyant « les heureux élus qui ont obtenu la gloire et la reconnaissance littéraire¹⁶ ». Songeons ici à l'auteur populaire Gustave Le Rouge, qui

14 Anne-Marie Thiesse, *op. cit.*, p. 223.

15 *Idem.*

16 *Idem.*

fréquenta le réseau de Verlaine, de Mallarmé et des symbolistes. Certains écrivains s'inscrivaient dans des sociétés corporatistes, comme la Société des Gens de Lettres fondée en 1838 à l'instigation de Balzac, ou recherchaient des « honneurs (petits) bourgeois¹⁷ », telles les décorations ou la médaille de la Légion d'honneur. Par exemple, Adolphe d'Ennery, l'auteur du feuilleton analysé dans la deuxième partie de ce mémoire, était, à sa mort en 1899, officier de la Légion d'honneur.

Contrairement à son homologue québécoise du 19^e siècle, l'institution littéraire française de l'époque avait achevé son processus d'autonomisation vers 1850. Jean-Paul Sartre, Roland Barthes et Pierre Bourdieu s'entendent à ce sujet, bien que leurs opinions diffèrent au sujet du moment exact de cette autonomisation¹⁸. Pour cette raison, on peut distinguer en France la critique du feuilletonisme faite par l'institution littéraire de celle émise par d'autres institutions. Une telle séparation ne peut être faite dans le cas du Québec, comme nous le verrons plus loin.

La dénonciation de la lecture populaire « ne s'appuie jamais, ou presque, sur des constatations d'ordre esthétique, mais sur une dénonciation des effets idéologiques présumés de cette lecture. Les lamentations sur le caractère pernicieux sont un *topos* du discours lettré¹⁹ ». On le verra plus loin, la critique québécoise présente aussi cet aspect : « La plupart

¹⁷ *Ibid.*, p. 227.

¹⁸ Jacques Dubois, *L'institution de la littérature*, Paris/Bruxelles, Nathan/Labor, 1978, p. 19-28.

¹⁹ Anne-Marie Thiesse, *op. cit.*, p. 51.

des analyses sur la littérature populaire reposent ainsi sur un simple et rapide examen du contenu idéologique observé dans un corpus plus ou moins restreint de textes²⁰ ».

L'abbé Jean Grange (1877) dénonce les « écrits empoisonnés²¹ » que la classe populaire consomme. Michel Nathan note « la violence des critiques du XIX^e siècle qui brandissent l'accusation d'immoralité à propos de textes généralement moralisateurs et pudibonds²² ». L'Église française, après avoir échoué dans sa condamnation du feuilleton, décida de réviser sa stratégie, et de se défendre « en opposant aux feuilletons du démon des feuilletons plus intéressants et excellents²³ ».

D'autres institutions non littéraires en firent autant. Ainsi, dans les débuts du feuilleton, les hommes politiques dénonçaient les dangers de ces écrits, qui « détournent de la politique, incitent à la passivité, stimulent le désir de voluptés interdites et affaiblissent, corrompent les mœurs aussi bien que le goût, développent l'imagination aux dépens de la raison, suscitent l'émotion aux dépens de la pensée²⁴ ».

Des articles plus soucieux d'ordre social reprochaient au roman populaire d'être

20 *Ibid.*, p. 55.

21 Compte rendu de la prise de parole de l'abbé Jean Grange au Congrès catholique de Lyon (1877) cité par Michel Nathan, *op. cit.*, p. 22.

22 Michel Nathan, *op. cit.*, p. 26.

23 Article paru dans *La croix des comités* du 22 juin 1890, cité par Anne-Marie Thiesse, *op. cit.*, p. 113.

24 Lise Queffélec, *op. cit.*, p. 35.

« responsable du mauvais esprit des masses²⁵ ». D'autres textes redoutaient un désengagement social créé par cette

nourriture malsaine de l'esprit. [...] La jeune fille sent s'émouvoir ses bons sentiments, tandis qu'elle s'initie aux roueries d'un monde de contrebande. L'enfant perd le sentiment du respect et de la famille, l'ouvrier, le goût du travail pour suivre la politique des agitateurs et des faiseurs de barricades. La désagrégation se met dans la société²⁶.

Ces protestations n'empêchaient pas le genre de connaître un grand succès. Aussi vit-on bientôt, aux côtés des feuilletons catholiques, des feuilletons socialistes et militants et d'autres romans engagés²⁷, tel *Floréal* (1886) de Roger des Fourniels, sur lequel nous reviendrons à la fin de ce chapitre. L'institution littéraire québécoise allait proposer une démarche semblable à celle de son homologue française en stimulant la production d'une littérature nationale typiquement canadienne, loin des excès des feuilletons français, mais encore tributaire des représentations dominantes, politiques et religieuses, de l'univers du privé.

RÉCEPTION DU ROMAN ET DU ROMAN-FEUILLETON AU QUÉBEC

Le discours critique de l'institution littéraire québécoise du 19^e siècle s'étudie

25 Anne-Marie Thiesse, *op. cit.*, p. 53.

26 Compte rendu de *L'Accusé* de Raoul de Navery, publié dans *L'Ouvrier* (1878), cité par Michel Nathan, *op. cit.*, p. 23.

27 Anne-Marie Thiesse, *op. cit.*, p. 113-119.

difficilement à l'aide d'une analyse identique à celle que nous avons utilisée pour la France. En effet, comme Lucie Robert le rappelle dans son ouvrage *L'institution du littéraire au Québec*²⁸, l'institution littéraire québécoise, à cette époque, n'avait pas encore achevé son processus d'autonomisation. Elle ne pouvait subsister par elle-même et pour elle-même, se trouvant subordonnée à d'autres institutions, religieuse, politique, économique.

Le discours critique tenu sur le roman-feuilleton en témoigne : il y est peu question de qualités littéraires, mais beaucoup de morale, de religion, de valeur sociale du texte. Le style ne constitue qu'un intérêt secondaire, on se soucie plus des représentations véhiculées que de la façon d'organiser et d'évoquer ces représentations. La séparation établie plus haut entre la critique en provenance des champs littéraire et non littéraires ne s'applique donc pas au Québec pour la période retenue. En conséquence, nous n'étudierons pas la réception critique du roman en distinguant la critique littéraire et la critique extra-littéraire, mais plutôt en examinant quels sont les critères stylistiques et idéologiques qui ponctuent le discours critique dominant.

Dans l'ensemble, comme nous le verrons bientôt à l'aide de maints exemples, le discours sur le roman-feuilleton dans la presse québécoise de l'époque amplifie les reproches adressés au roman en général. Certains ne différencient pas le feuilleton du roman, le jugeant tout aussi nocif, dénonçant « le mal toujours croissant que cherche[nt] à

28 Lucie Robert, *L'institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, 272 p.

faire dans la société les Romans publiés en feuilletons ou en livres²⁹ ». D'autres, comme Pamphile Le May, estiment que « ce qui est vrai des ouvrages sérieux, l'est à plus forte raison de la littérature légère surtout du roman-feuilleton³⁰ ». Le feuilleton est donc parfois égal et souvent pire que le roman – il n'est jamais meilleur.

Au 19^e siècle, le succès du roman en général suscitait une condamnation plus virulente qu'en France. Le processus de légitimation du roman est concomitant à celui de l'institution littéraire au Québec. L'institution littéraire québécoise ne pouvant assurer des pratiques et un discours autonomes sur ses divers genres, cette fonction était alors prise en charge par des représentants oeuvrant d'abord dans d'autres sphères d'activités sociales de l'espace public, le politique et le religieux étant les plus institutionnalisées. Les critiques du genre étaient souvent formulées par des auteurs dont la formation première n'était pas celle d'écrivain. À l'époque « la presque totalité des écrivains occupent [...] un deuxième emploi³¹ ». Ils sont « journalistes (salariés), prêtres-enseignants, notables, traducteurs, bibliothécaires, archivistes. [...] L'écriture devient ainsi le prolongement de la vie professionnelle³² ». Les critiques du roman-feuilleton, rédigées par des membres de diverses professions, témoignent de cette ambivalence. Les textes de la première ou de la seconde

29 [Anonyme], « Les romans honnêtes », *Le Foyer domestique*, vol. 5, n° 1, 1^{er} janvier 1880, p. 41.

30 [Pamphile Le May], « Pourquoi *Le chien d'or* traduit en français », dans William Kirby, *Le chien d'or. Légende canadienne*, vol. 1, Montréal, Imprimerie de l'*Étendard*, 1884, p. VII [Note : le texte est attribué à Pamphile Le May, notamment par Guildo Rousseau, dans son anthologie *Préfaces des romans québécois du XIX^e siècle*, Ottawa, Éditions Cosmos, 1970, p. 75. La notice, dans l'édition citée, est signée « Les éditeurs »].

31 Lucie Robert, *op. cit.*, p. 69.

32 *Ibid.*, p. 71.

moitié du 19^e siècle mettent souvent en oeuvre les préoccupations professionnelles du critique investi dans la sphère publique,. Ainsi, Étienne Parent, sous-secrétaire du Canada-Est, envisage en 1846 la lecture du feuilleton dans le cadre d'une réflexion sur l'« Importance de l'étude de l'économie politique »³³ ; à la fin du siècle, le Père Zacharie Lacasse s'intéresse à la littérature dans une optique catholique. On le constate, ce biais professionnel dans les articles sur la littérature fut présent dans la première comme dans la deuxième moitié du 19^e siècle.

Effets chez le lecteur

La lecture du roman en général (et du feuilleton, par extension) produit divers effets, selon les critiques québécoises de l'époque. L'inquiétude suscitée par les résultats de cette lecture ira selon une progression assez évidente. Dès 1862, un auteur anonyme voyait dans les mauvais romans la source des « habitudes coupables³⁴ ». Trois ans plus tard, on estimait que « la plupart des romans font un mal incalculable. Ils flétrissent, en les amollissant, les coeurs les mieux doués³⁵ ». En 1874, la lecture du roman risque même de « donn[er] une fausse direction au jugement³⁶ ». Enfin, en 1880, un exemple assez frappant témoigne du

33 Étienne Parent, « Importance de l'étude de l'économie politique » (1846), p. 19-42, dans James Huston, dir., *Le répertoire national*, tome 4, Montréal, J. M. Valois & Cie, libraires-éditeurs, 1893, 427 p.

34 [Anonyme], « Étude littéraire », *L'Écho du cabinet de lecture paroissial de Montréal*, vol. 4, n° 4, 15 février 1862, p. 80.

35 [Anonyme], « Chronique », *L'Écho du cabinet de lecture paroissial de Montréal*, vol. 7, n° 4, 15 février 1865, p. 49.

36 Narcisse Henri Édouard Faucher de Saint-Maurice, « L'homme de lettres. Sa mission dans la société moderne », dans Narcisse Henri Édouard Faucher de Saint-Maurice, *Choses*

danger : le cas d'un jeune Canadien devenu « fou furieux³⁷ » après avoir lu un *dime novel*. De plus, cette pratique engendre la perte de l'innocence, endurecit et flétrit le cœur. Elle transmet divers vices. « Le mauvais livre, lit-on, est l'école qui propage tous les principes subversifs de la société [...], un époux [y apprend] à mépriser le lien conjugal. [...] C'est le mauvais livre qui rendra cette jeune épouse infidèle³⁸ ». La lecture entraîne la corruption par les « voluptueuses invitations des tableaux de la débauche³⁹ », « pouvant porter préjudice à [...] la pureté [des] mœurs⁴⁰ ». Les effets des romans produiraient le chaos social, en désorganisant les institutions sociales (comme le mariage) ou en répandant des comportements individualistes proches de l'anarchie.

En plus de stimuler le mal, le roman détruit le bien, par le dégoût de l'étude

et autres, Montréal, Duvernay, Frères & Dansereau, 1874, p. 17.

37 [Anonyme], « Terrible résultat de la lecture des mauvais livres », *Album des familles*, vol. 5, n° 3, 1^{er} mars 1880, p. 142.

38 [Anonyme], « Les mauvais livres », *Le Foyer domestique*, vol. 4, n° 7, 1 juillet 1879, p. 338-339. René Dionne et Pierre Cantin attribuent ce texte au frère Baudevin, dans René Dionne et Pierre Cantin, *Bibliographie de la critique de la littérature québécoise et canadienne-française dans les revues canadiennes, 1760-1899*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1992, p. 36, notice 646. La situation est plus complexe, car l'article présente une double mise en abyme. En effet, l'auteur de l'article du *Foyer domestique* est bel et bien anonyme. Un paragraphe d'introduction à son texte non signé introduit un article tiré du journal *Le Nouveau Monde*. Or, ce texte du *Nouveau Monde* est le résumé d'un sermon de Baudevin. Baudevin n'en est donc pas l'auteur, même si ses propos sont rapportés. Nous sommes probablement en présence de deux anonymes : l'auteur du paragraphe d'introduction au texte du *Foyer Domestique*, et l'auteur du résumé du sermon de Baudevin imprimé dans le *Nouveau Monde*.

39 [Anonyme], « Les romans honnêtes », *op. cit.*, p. 41.

40 [Marie]-H[ercule] Bédard, « La prohibition des livres », *Revue canadienne*, vol. 29, n° 6, juin 1893, p. 348-349.

sérieuse⁴¹, par la perte de « l'honneur [...] la pudeur, la modestie et la candeur⁴² ». La perte de ces qualités semble sans doute regrettable, car elles sont propres à maintenir la cohésion sociale et à inspirer aux citoyens le respect des normes établies. Pas moins de sept auteurs dénoncent la diminution de la piété causée par cette littérature⁴³ : Marie-Hercule Bédard, Narcisse Henri Édouard Faucher de Saint-Maurice, Joseph-Octave Fontaine, Zacharie Lacasse, Adolphe-Basile Routhier, Pamphile Le May et un auteur anonyme. Quatre d'entre eux se situent dans la période étudiée, les trois autres, dans une période assez rapprochée (1871, 1874, 1878). Si l'anonymat d'un article ne permet pas d'établir son statut dans l'institution littéraire, on peut aisément juger de l'importance de plusieurs autres : auteur de quatre romans (dont *Bataille d'âmes*, publié en feuilleton dans *La Patrie*), dramaturge et poète, Pamphile Le May occupe une place importante au sein du milieu littéraire québécois. Quant à Faucher de Saint-Maurice, s'il n'a jamais abordé le roman, il a beaucoup écrit dans différents genres narratifs : contes, essais, légendes. Son abondante activité littéraire donne un poids certain à sa critique. Dans un domaine différent, il convient de signaler Zacharie

41 [Anonyme], « La lecture des romans », *Le Foyer domestique*, vol. 4, n° 2, 1 février 1879, p. 100. Un prêtre discute avec une femme. Celle-ci admet qu'avant de devenir une lectrice de romans, elle aimait « plus qu'aujourd'hui les études sérieuses, les occupations graves et utiles ».

42 Louis Franc, « Mauvais livres et mauvais feuilletons », *Revue canadienne*, vol. 27, n° 4, avril 1891, p. 195.

43 [Anonyme], « La lecture des romans », *op. cit.*, p. 100 ; Marie-Hercule Bédard, *op. cit.*, p. 341 ; Faucher de Saint-Maurice, *op. cit.*, p. 17 ; Joseph-Octave Fontaine, « À propos d'un nouveau livre », *Revue canadienne*, vol. 15, n° 6, juin 1878, p. 418 ; Zacharie Lacasse, *Une cinquième mine. Autour du drapeau*, Montréal, Chs. B. Coutu, Imprimeur, [1895], p. 163-166 ; [Pamphile Le May], « Pourquoi *Le chien d'or* traduit en français », *op. cit.*, Adolphe-Basile Routhier, « Coup d'oeil général sur la littérature française au XIX^e siècle », dans Adolphe-Basile Routhier, *Causeries du dimanche*, Montréal, C.-O. Beauchemin & Valois, libraires-imprimeurs, 1871, p. 150-151.

Lacasse, prédicateur de retraites au Canada et aux États-Unis, dont les écrits ont pu produire un impact dans la sphère religieuse. Ces considérations prouvent que le discours sur les effets pernicioeux du roman provenait d'auteurs en vue dans différents domaines et, pour cette raison, ne demeurait pas sans échos.

Un retour global sur les effets du roman montre que le genre promeut la vie privée au détriment de la vie publique. Les critiques craignent que les représentations véhiculées par les textes de fiction ne finissent par convaincre les lecteurs, qui intégreraient, imiteraient et mettraient en pratique ces modèles de représentations. Le résultat, de nouveau, serait la destruction de la cellule familiale, l'individualisme et le manque de respect envers les institutions sociales dominantes (ici, les champs politique et religieux).

Du côté du roman-feuilleton, les reproches s'amplifient. Au cours du dernier quart du 19^e siècle, les modifications éditoriales opérées sur les romans-feuilletons sont connues de la plupart des critiques (nous reviendrons bientôt sur cet aspect). Toutefois, en dépit de modifications opérées sur les romans-feuilletons importés de France pour « ne pas trop effaroucher les lectrices [...] il en reste encore assez pour faire du mal, et pour alarmer ceux qui ont à cœur la conservation des bonnes moeurs⁴⁴ ».

Zacharie Lacasse partageait cet avis, en comparant les feuilletons modifiés à une

44 Joseph Desrosiers, « L'exploitation du crime », *Revue canadienne*, vol. 29, n° 10, octobre 1893, p. 589.

planche pourrie qu'on aurait repeinturée. Dans cet ordre d'idées, même si les « passages [...] trop risqués » sont éliminés, les feuilletons n'en sont pas moins des « éléments de corruption ». C'est clair : « [C]es aliments ne sont pas propres à entretenir et développer la santé intellectuelle et morale d'un peuple⁴⁵ ». La censure trop peu rigoureuse du feuilleton entraînera la condamnation de l'immoralité du genre⁴⁶ et les regrets de sa « portée dangereuse⁴⁷ ». « Que de mères de familles défendent l'entrée de leur maison à un libertin et reçoivent des livres et des journaux dont les feuilletons sont plus dangereux que ce méchant et laissent leurs filles se repaître de ces lectures abominables⁴⁸ ».

Si les feuilletons immoraux peuvent nuire à l'éducation des enfants, ils blessent également la pudeur et les bonnes moeurs : « C'est surtout dans ces livres et ces feuilletons que [...] nos femmes et nos enfants apprennent à se familiariser avec le mal⁴⁹ ».

De façon plus précise, dès les débuts de la critique du genre, on reprochait au feuilleton de stimuler le désengagement social. Cette littérature détourne les lecteurs de leurs devoirs sociaux : « [C]es productions [...] ne feront que nous enivrer, et nous arrêter sur la route⁵⁰ ». Certains, comme Faucher de Saint-Maurice (1874), accuseront le feuilleton

45 Toutes ces citations sont extraites de Joseph Desrosiers, « Naturalisme et réalisme. Étude sur le roman en France au XIX^e siècle », *Revue canadienne*, vol. 24, 1888, p. 171.

46 Louis Franc, *op. cit.*, p. 196.

47 [Anonyme], « Les romans honnêtes », *op. cit.*, p. 41.

48 Zacharie Lacasse, *Une nouvelle mine. Le prêtre et ses détracteurs*, Montréal, Imprimerie de l'Étendard, 1892, p. 225.

49 Joseph Desrosiers, « L'exploitation du crime », *op. cit.*, p. 590.

50 Étienne Parent, *op. cit.*, p. 23.

d'avoir causé une recrudescence spectaculaire du suicide : « [J]amais le suicide n'est devenu plus en vogue que depuis le jour où le roman à vil prix a été mis par la librairie et par la presse à la portée des masses⁵¹ ». Cette dernière remarque nous conduit à réfléchir aux effets sociaux produits par le feuilleton. On craint que la force d'évocation de l'imaginaire ne supplante celle de « la réalité » : « Les gens de nos villages, comme ceux de nos villes, ne s'émouvront plus si facilement. Accoutumés à pleurer sur des malheurs imaginaires, nous n'aurons plus de larmes à verser sur des maux réels⁵² ». Cette absence de compassion amorcerait un désengagement social et un repli sur soi nocif.

« [N]ous aurons appris à ne nous étonner de rien, à nous intéresser aux plus grands coupables, à excuser, sinon à imiter tous les crimes⁵³ ». Ces conséquences découlent de la lecture du feuilleton qui habitue de jeunes lecteurs « au mépris des croyances et des grandes institutions sociales⁵⁴ ».

La progression du discours sur les effets du roman-feuilleton donne une nouvelle preuve de sa direction générale : les critiques condamnent les représentations du privé et la contestation des institutions sociales véhiculées par le feuilleton. En effet, la lecture du feuilleton conduirait à un individualisme forcené dont le résultat le plus clair est le suicide. L'imitation des criminels, elle, témoigne d'un profond désengagement social, car elle

51 Faucher de Saint-Maurice, *op. cit.*, p. 18.

52 Joseph Desrosiers, « L'exploitation du crime », *op. cit.*, p. 590.

53 *Idem.*

54 [Anonyme], « Les romans honnêtes », *op. cit.*, p. 41.

représente la marginalité poussée à ses dernières extrémités, niant les lois et les barrières sociales. C'est dans ce sens qu'il faut interpréter les craintes formulées très tôt (1846) par Étienne Parent. Trop lire de feuilletons risque à long terme d'entraîner notre ruine nationale.

Littérature nationale vs « mauvaise littérature »

Pour contrer les dangers du roman, et *a fortiori* ceux du roman-feuilleton, les critiques prescrivaient souvent de s'adonner à de saines lectures, et ils stimulaient les écrivains locaux à produire des oeuvres relevant de la littérature nationale. Dans cet ordre d'idées, Henri Raymond Casgrain publiait en 1866 un texte énonçant les objectifs et les caractéristiques de la littérature nationale⁵⁵. Selon lui, en plus d'aborder des sujets historiques⁵⁶, elle sera « essentiellement croyante et religieuse. Telle sera sa forme caractéristique, son expression [...]. C'est sa seule condition d'être ; elle n'a pas d'autre raison d'existence⁵⁷ ».

Casgrain n'est pas le seul à émettre une telle prescription. Faucher de Saint-Maurice

55 Henri Raymond Casgrain, « Le mouvement littéraire en Canada », *Le Foyer canadien*, vol. 4, 1866, p. 1-31.

56 D'autres critiques avaient émis cet avis avant Casgrain. Parmi ceux-ci, citons [Anonyme], « Chronique », *op. cit.*, p. 49 : « Si nous voulons avoir une littérature nationale, chantons les hauts faits des ancêtres, élargissons les pages de notre glorieuse histoire » ; Laurent-Olivier David, « Extrait d'une conférence au cabinet de lecture paroissial », texte datant de 1861 reproduit dans Laurent-Olivier David, *Mélanges historiques et littéraires*, Montréal, Beauchemin, 1917, p. 12-17.

57 Henri Raymond Casgrain, *op. cit.*, p. 26.

veut une littérature qui « parlera de Dieu, d'honneur, de patrie⁵⁸ » ; Pamphile Le May évoque la « marche de l'humanité vers Dieu⁵⁹ » que doit entraîner cette littérature ; Adolphe-Basile Routhier déclare : « Ce qu'il faut à notre pays, c'est une littérature franchement, entièrement catholique⁶⁰ ». Cette littérature moralisera le peuple, enseignera à pratiquer le bien. Elle montre un réalisme sélectif du beau et des personnages vertueux, refuse d'aborder des sujets scabreux, préférant la décence et la morale : « Un roman bien écrit est celui qui, à une morale saine, offre un ensemble de faits et d'incidents plaisants et intéressants⁶¹ ». Cette littérature encourage « à écouter les voix suaves et toujours bonnes conseillères de la famille⁶² », à en révéler « les saintes et nobles vertus⁶³ ».

Socialement engagée, la littérature nationale inspire « l'amour du travail⁶⁴ », enseigne leur devoir aux différentes couches de la société⁶⁵, critique la rébellion contre l'autorité et l'ordre établi en stimulant « le respect des lois⁶⁶ ». Comme son nom l'indique, cette littérature se singularise par son caractère national, se déroulant dans des décors canadiens,

58 Faucher de Saint-Maurice, *op. cit.*, p. 25.

59 Pamphile Le May, « Discours de M. Pamphile Lemay [*sic*], sur la littérature canadienne-française et sa mission », dans Honoré-Julien-Jean-Baptiste Chouinard, *Fête nationale des canadiens-français, célébrée à Québec en 1880*, Québec, A. Côté et cie, éditeurs, 1881, p. 381.

60 Adolphe-Basile Routhier, *op. cit.*, p. 152.

61 Edmond Lareau, *Histoire de la littérature canadienne*, Montréal, Lovell, 1874, p. 326.

62 Faucher de Saint-Maurice, *op. cit.*, p. 24.

63 *Ibid.*, p. 26.

64 Pamphile Le May, « La mission de notre littérature », *op. cit.*, p. 382.

65 Selon Faucher de Saint-Maurice, elle donnera des conseils aux enfants, aux paysans, aux écoliers, aux soldats, aux pères, aux mères, aux femmes, aux hommes d'état. Voir *op. cit.*, p. 23-27.

66 Pamphile Le May, « La mission de notre littérature », *op. cit.*, p. 382.

traitant de préoccupations canadiennes : « Pour être vraiment nationale notre littérature devra [...] s'inspirer des beautés grandioses et pittoresques de notre pays, des vertus et des moeurs de nos ancêtres, de leurs luttes héroïques⁶⁷ ». Enfin, elle « conserve intact le plus précieux de tous les trésors : la langue⁶⁸ » française. Pour y parvenir, les auteurs doivent « l'écrire dans sa pureté, et [...] la transmettre dans son intégrité⁶⁹ ». Les représentations valorisées par les défenseurs de la littérature nationale semblent donc aller à l'encontre de celles propres au roman français : la sphère publique passe avant la sphère privée, et les auteurs puisent le sujet de leurs représentations dans l'histoire des grandes institutions et dans des événements historiques.

Se dissociant trop souvent de la littérature nationale sur le plan du contenu, le roman, véhicule idéologique pour certains⁷⁰, risque plutôt de transmettre des « idées dangereuses⁷¹ ». Parmi celles-ci, relevons la justification du suicide⁷², les attaques « contre la famille⁷³ » et la remise en question de celle-ci, notamment par le plaidoyer en faveur de l'adultère. Les

67 Laurent-Olivier David, *op. cit.*, p. 14.

68 Octave Crémazie, *Oeuvres complètes, tome 2 : prose*, éd. d'Odette Condemine, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1976, p. 90.

69 Pamphile Le May, « La mission de notre littérature », *op. cit.*, p. 382.

70 Dans une lettre adressée à Henri Raymond Casgrain le 29 janvier 1867, Octave Crémazie communique ses impressions à ce sujet : « On s[e] sert du roman] comme du sucre pour couvrir les pilules, lorsqu'on veut faire accepter certaines idées, bonnes ou mauvaises ». Octave Crémazie, *op. cit.*, p. 90.

71 Zacharie Lacasse, *Une nouvelle mine. Le prêtre et ses détracteurs*, *op. cit.*, p. 227.

72 Louis Franc, *op. cit.*, p. 196.

73 Henri Noisieux, « L'action malsaine du roman », *Revue canadienne*, vol. 25, 1889, p. 66. J[ean]-J[oseph] Beauchamp, dans ses « Esquisses historiques sur le roman [deuxième partie] », *Revue canadienne*, vol. 4, n° 7, juillet 1884, p. 408, dénonce le combat du roman pour remplacer « le mariage par le concubinage ».

attaques contre la religion sont également critiquées⁷⁴, la réhabilitation et le pardon des actes des criminels ne sont pas perçus de façon positive. On « excuse les faiblesses [des plus grands criminels, des voleurs, des assassins et des femmes de mauvaise vie], on fait admirer [leur] caractère et [...] l'on prétend ainsi [les] réhabiliter⁷⁵ ». Une réflexion sur ces représentations conduit à la constatation de la dévalorisation de leur caractère privé dans le discours critique québécois du 19^e siècle. On y blâme les théories individualistes et celles qui peuvent porter atteinte à la cohésion sociale par la contestation de cellules productives et efficaces (la famille) ou de structures organisatrices (l'Église).

De même, les théories socialistes⁷⁶ et communistes⁷⁷ qui se trouveraient dans le roman et le feuilleton sont condamnées. Une critique va plus loin en dénonçant toute remise en cause du système social actuel : « [P]roposer un nouvel idéal à l'imagination des peuples en l'accompagnant de force protestations au nom de ses intérêts et de ses droits, voilà en un mot l'oeuvre du roman contre la société, oeuvre socialiste par excellence et démoralisatrice⁷⁸ ».

Pour atteindre ses objectifs, le roman « sédui[t] l'imagination et [...] domin[e] par le

74 Louis-Wilfrid Marchand, « Lecture de L. W. Marchand, Ecr., [sic] Avocat sur l'heureuse influence des Cabinets de Lecture, et l'influence funeste des mauvais Romans, le 17 Mars 1857 », *L'Écho du cabinet de lecture paroissial de Montréal*, vol. 1, n° 5, 1^{er} mars 1859, p. 75 ; Jean-Joseph Beauchamp, *ibid.*, p. 409 ; Alphonse Leclaire, « L'attrait du bon livre », *Revue canadienne*, vol. 15, n° 3, mars 1878, p. 179.

75 [Anonyme], « Les mauvais livres », *op. cit.*, p. 338.

76 Henri Noisieux, *op. cit.*, p. 66.

77 Jean-Joseph Beauchamp, *op. cit.*, p. 409.

78 Henri Noisieux, *op. cit.*, p. 66.

sentiment⁷⁹ ». Les représentations du privé n'y sont pas pour rien : « Il était réservé au roman de déchirer ce voile de l'intimité domestique, et [...] ce fut le signe du dépérissement de la nation⁸⁰ ». Les représentations du privé sont donc associées à la décadence. De même, on reprochera au feuilleton de s'en prendre à la sphère publique en attaquant les représentants de la littérature nationale : « Rome, le prêtre, l'homme de guerre, le magistrat et le fonctionnaire sont l'objet de [ses] calomnies⁸¹ ». Il n'est pas étonnant que plusieurs croient le feuilleton « responsable des désordres qui ont conduit à la Révolution française⁸² ». Le discours critique accuse donc le roman de mettre trop en avant les représentations du privé, et de discréditer la sphère publique (l'État, le type de pouvoir politique en place, l'Église, les grandes institutions comme la famille), ses agents (religieux, hommes politiques et autres dirigeants ou représentants de la sphère publique) et leurs discours dominants axés sur la valorisation de l'histoire et des mœurs rigoureuses.

Du côté du feuilleton, nous pouvons nous demander dans quelle mesure le roman-feuilleton était un genre provocateur par excellence. Une telle littérature de divertissement pouvait-elle (et voulait-elle) atteindre les objectifs de la littérature nationale, ou, au contraire, amplifiait-elle les défauts du roman ? La réponse à ces questions est sans doute

79 Jean-Joseph Beauchamp, « Esquisses historiques sur le roman [première partie] », *Revue canadienne*, vol. 4, n°5, mai 1884, p. 310. Zacharie Lacasse croit aussi que le roman séduit l'imagination : « Celles qui lisent ces livres, sont des têtes légères qui se créent dans leur imagination un monde idéal ». Zacharie Lacasse, *Une nouvelle mine. Le prêtre et ses détracteurs*, *op. cit.*, p. 238.

80 Jean-Joseph Beauchamp, *ibid.*, p. 312-313.

81 Alphonse Leclaire, *op. cit.*, p. 179.

82 Maurice Lemire, *La littérature québécoise en projet*, Montréal, Fides, 1993, p. 9.

partiellement positive. Une analyse comparative indique en effet des divergences, mais aussi certaines convergences entre les deux genres littéraires.

En opposant les objectifs de la littérature nationale avec les critiques formulées envers le roman-feuilleton, nous remarquons que les deux genres se différencient de maintes façons : le feuilleton serait trop immoral, se soucierait peu de religion, préférerait la description des bas-fonds à un réalisme sélectif du beau, ne chercherait pas à moraliser.

À la décharge du feuilleton, genre de grande consommation diffusé au Québec, disons qu'il ne pouvait se permettre, pour rejoindre un grand public, d'afficher sans concessions et sans relâche toutes les idées révolutionnaires qu'on lui attribuait. Il rencontrait ainsi plusieurs objectifs de la littérature nationale. La plupart du temps, il condamnait le vice et faisait triompher la vertu au terme d'épreuves purificatrices. Les « méchants » étaient punis et les « bons », récompensés, comme nous le verrons plus loin à partir de l'analyse détaillée du roman-feuilleton *Les Deux orphelines*. Il abordait régulièrement lui aussi, mais à sa façon, des sujets historiques, et contenait souvent des passages moralisateurs, où l'auteur intervenait pour guider le lecteur dans son appréciation éthique des personnages. Enfin, le travail y était généralement valorisé, associé aux héros et aux adjuvants. De plus, comme nous le supposons, des interventions éditoriales modifiaient le texte pour le rendre conforme aux représentations du privé légitimées et aux caractéristiques de la « bonne littérature ». Vraisemblablement, ces modifications n'altéraient pas la structure même de la diégèse, car il aurait alors fallu réécrire le roman en

entier. D'où le choix, au point de départ, de feuilletons déjà le plus conformes possible aux représentations nationales du Québec. Les modifications pouvaient en revanche récompenser la vertu, punir le vice ou atténuer une scène jugée trop choquante et, comme l'écrit Zacharie Lacasse, « au lieu d'un empoisonnement, [on trouve] une chute au bas d'un escalier où l'héroïne se casse le cou⁸³ ».

La différence entre les deux genres résiderait alors essentiellement dans le dosage des éléments légitimés ou condamnés par les champs religieux et politique : la littérature nationale s'attarde moins sur les aspects privés et secrets, le feuilleton français remet en question les grandes institutions sociales, qui, au Québec, se chargent de sa réception critique. Le conflit d'intérêt est assurément plus grand entre cette littérature non préformée pour ce champ responsable de sa légitimation, par rapport aux textes québécois spécifiquement conçus pour un tel horizon d'attente.

Discours moral

Cet horizon d'attente se soucie beaucoup de moralité. Selon Yves Dostaler, dans le Québec du 19^e siècle, « on cherche à justifier le roman en lui attribuant une fin, ou en sondant les intentions de l'auteur. Le but assigné au roman, voilà le premier critère de tout jugement critique⁸⁴ ». Sans percevoir le but pédagogique du roman comme premier critère

83 Zacharie Lacasse, *Une nouvelle mine. Le prêtre et ses détracteurs*, op. cit., p. 226.

84 Yves Dostaler, *Les infortunes du roman dans le Québec du 19^e siècle*, Montréal, Hurtubise HMH, 1977, p. 45.

de *tout* jugement critique, nous constatons cependant avec Dostaler que plusieurs « critiques [...] exige[nt] du roman des leçons morales⁸⁵ ». Cette préoccupation pour la morale revient en effet sous la plume de la plupart des auteurs de critiques littéraires au Québec, au 19^e siècle, comme nous le constaterons bientôt.

« Édifier, enseigner la vertu, former aux bonnes mœurs, tel est donc, selon l'opinion canadienne-française, l'objectif de tout romancier digne de ce nom⁸⁶ ». C'est pour leur manque de respect envers ce critère moral que les romans (et encore plus les feuilletons) sont à maintes reprises associés aux mauvais livres, perçus par certains comme la « plaie du XIX^e siècle⁸⁷ », à un tel point que même « les meilleurs ne valent pas grand'chose⁸⁸ ». L'accusation d'immoralité revient souvent et ce, depuis longtemps : en 1857, Louis-Wilfrid Marchand dénonçait déjà le « roman immoral » qui montrait « le vice glorifié, la vertu flétrie⁸⁹ ». Dans la période étudiée, Alphonse Leclaire estime qu'un grand nombre de romans

85 *Ibid.*, p. 46.

86 *Ibid.*, p. 49.

87 J[oseph]-O[ctave] Fontaine, *op. cit.*, p. 417. Dès 1857, Louis-Wilfrid Marchand avait émis un avis semblable dans *op. cit.*, p. 75 : « [L]es mauvais livres sont la plaie de notre époque, et je pourrais avancer hardiment, de toutes les époques. [...] [P]armi les mauvais livres qui font la honte de ce siècle, il faut ranger en première ligne, un grand nombre de romans ». Les commentaires de Fontaine ne constituent donc pas une innovation dans le discours critique québécois du 19^e siècle au sujet du roman.

88 Dr [François-Alexandre-] H[ubert] Larue, « Devant les magasins de la rue St-Jean, de Québec », *La Famille*, vol. 1, n° 19, 10 mai 1891, p. [299]. Huit pages de cette livraison de *La Famille* sont mal numérotées, soit de la page 297 (qui porte le nombre 305) à 303. À partir de la (véritable) page 304, la pagination redevient correcte. C'est pourquoi l'édition originale du texte cité se trouve sur la p
de *La Famille*.

89 Louis-Wilfrid Marchand, *op. cit.*, p. 75.

« sont ouvertement anti-catholiques et immoraux⁹⁰ », Henri Noiseux dénonce « [l']action malsaine du roman » : « Profondément immoral il ridiculise les choses saintes et ne recule devant aucune abomination⁹¹ ». On le constate, l'« aspect moral est souvent le seul envisagé dans la critique de la littérature romanesque⁹² ». Les nombreuses représentations romanesques qui ne se conforment pas suffisamment à ce souci de moralité nuisent à la légitimation du genre.

L'analyse de la représentativité chronologique du discours critique sur les feuilletons montre que le discours sur ce sous-genre du roman se construit par strates. De manière générale, une fois qu'un élément nouveau est mis en avant par une critique, cet élément est récupéré ensuite par les critiques postérieures. Les premiers textes concernaient surtout des préoccupations morales. Peu à peu, d'autres considérations plus strictement sociales voient le jour, mettant de côté les préoccupations pour les bonnes moeurs et la vertu. Cette multiplication des champs abordés par la critique se stabilise vers 1880. À la fin de cette décennie, il était plus souvent question du travail éditorial opéré sur les romans-feuilletons. Cette pratique sera même tournée en dérision, en 1888, dans un poème ironique de Rémi Tremblay intitulé « Les feuilletons » :

C'est l'oeuvre magnifique
D'un auteur de renom ;
Sur sa prose on trafique,

90 Alphonse Leclaire, *op. cit.*, p. 179.

91 Henri Noiseux, *op. cit.*, p. 63.

92 Yves Dostaler, *op. cit.*, p. 64.

Mais on cache son nom [...]
 On mutile le titre [...]
 Lisez donc *l'Héritière*,
 Ce récit, triste et long
 Parut l'année dernière
 Avec un autre nom⁹³.

La critique de la décennie 1890 n'évolue guère, bien qu'on y reconnaisse la popularité du genre, et, parfois, certaines qualités littéraires (sur lesquelles nous reviendrons bientôt).

Les articles réfèrent la plupart du temps au roman-feuilleton en général ou au roman-feuilleton français ; très rarement au roman-feuilleton québécois de façon spécifique. Un article de *La Patrie* vient appuyer cette idée :

D'ordinaire, je déteste les romans-feuilletons et ne les lis jamais. J'ai fait, cependant, une exception en faveur de celui que publie actuellement « La Patrie », sous le titre de « Claude Paysan » parce que je connaissais d'avance le mérite littéraire qu'offrent les oeuvres de cet auteur. Puis, à vrai dire, le roman du Dr Choquette ne rentre pas dans le genre abracadabrant du feuilleton proprement dit, et je l'en félicite sincèrement. Point de meurtres, ni d'enlèvements, rien que le vrai récit d'un amour sincère et vivement senti⁹⁴.

Dans cette critique du feuilleton québécois *Claude Paysan*, l'auteure Robertine Barry juge ce roman tellement différent du genre qu'elle n'ose même pas le qualifier de feuilleton.

93 Rémi Tremblay, *Coups d'aile et coups de bec*, Montréal, Imprimerie Gebhardt-Berthiaume, 1888, p. 180-182.

94 Françoise (pseudonyme de Robertine Barry), « Chronique du lundi », *La Patrie*, vol. 21, n° 132, 31 juillet 1899, p. 4.

De plus, les articles critiques du 19^e siècle sur le roman québécois en général n'attaquent que rarement la moralité de celui-ci et, le cas échéant, les reproches sont beaucoup moins nombreux, concernant des problèmes moins profonds et irrémédiables. Même à l'époque des premières tentatives québécoises du genre, Étienne Parent ne reprochait pas l'immoralité des « efforts d'imitation vers le feuilletonisme français », se contentant de voir en eux « de jolis riens quelquefois assez joliment tournés à la française⁹⁵ ». Critiquant le feuilleton français sans le nommer, Edmond Lareau écrivait cependant en 1874 :

On rechercherait en vain dans les récits de nos nouvellistes [canadiens] ces intrigues de boudoirs, cette accumulation de sentiments, tous aussi invraisemblables les uns que les autres, ces trames qui se dénouent pour se renouer de nouveau avec de nouvelles complications, cette superfétation de sentiments, ce luxe de personnages et de types la plupart absents de la société, ces galanteries qui efféminent et ces beaux riens qui ne servent souvent qu'à fausser le jugement chez les hommes et les sentiments chez les femmes⁹⁶.

On peut donc poser l'hypothèse d'un discours critique québécois concernant toujours implicitement le roman-feuilleton français. Les différents reproches que nous allons examiner s'adresseraient donc aux productions européennes. Ils ne concernent pas les écrits locaux, plus soucieux de conformité aux représentations positives du public propres à la littérature nationale.

D'un point de vue moral, on accusait, dès 1862, les feuilletons de toujours s'enhardir

⁹⁵ Étienne Parent, *op. cit.*, p. 24.

⁹⁶ Edmond Lareau, *op. cit.*, p. 274.

au point que « le niveau de la moralité [y] descend toujours⁹⁷ ». En plus de convier à la débauche, comme on l'a vu plus haut, les romans (livres ou feuilletons, pour l'auteur de la citation suivante), « placent des prostituées sur un piédestal⁹⁸ ». Ces romans familiarisent la jeunesse avec « les peintures d'un sensualisme brutal⁹⁹ ». Les personnages représentés et leurs actions risquaient de nuire au lecteur, car « les agissements de tous ces brigands [protagonistes de feuilletons] ne sauraient laisser une impression salubre¹⁰⁰ ». Même à la fin du siècle où la presse de masse est devenue très concurrentielle¹⁰¹, Louis Franc (1891) accuse le feuilleton de glorifier « les attentats contre la morale les suicides et les autres crimes¹⁰² ». Encore une fois, on peut constater une amplification du discours tenu sur le roman. Ce reproche constitue un nouvel exemple de la primauté des intérêts privés sur les intérêts publics identifiée par les critiques du feuilleton, lequel vouerait un culte à l'individualisme. Importante institution sociale promotrice d'une société consensuelle¹⁰³, le clergé perçoit, pour ces raisons, le genre comme une menace.

D'un point de vue religieux, de jeunes lecteurs lisent dans les feuilletons « des

97 [Anonyme], « Étude littéraire », *op. cit.*, p. 80-81.

98 [Anonyme], « Les romans honnêtes », *op. cit.*, p. 41.

99 *Ibid.*, p. 42.

100 Joseph Desrosiers, « Naturalisme et réalisme », *op. cit.*, p. 171.

101 Jean de Bonville évoque les conséquences de « la vive concurrence que se livrent les quotidiens » dans *La Presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1988, p. 283. Voir aussi p. 334-337 sur la concurrence publicitaire.

102 Louis Franc, *op. cit.*, p. 197.

103 Serge Gagnon, *Mourir hier et aujourd'hui*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1987, p. 126.

calomnies qu'une littérature vénale multiplie à l'encontre des vertus chrétiennes¹⁰⁴ ». Pamphile Le May souligne que l'idée chrétienne semble bannie de ce sous-genre du roman¹⁰⁵. Ce commentaire est particulièrement alarmant pour la légitimation du roman-feuilleton, lorsqu'on connaît l'insistance des critiques du 19^e siècle québécois envers la présence nécessaire de préoccupations religieuses dans la littérature.

On reconnaît néanmoins la popularité du feuilleton : « Chaque jour a vu grandir la vogue, la popularité et, il faut le dire, l'importance du roman-feuilleton¹⁰⁶ ». Edmond Rousseau admet même que le genre est plus populaire que les oeuvres catholiques : « Comparez la circulation des journaux qui servent ces romans à leurs lecteurs, sous un titre de contrebande et sans nom d'auteur, avec celle des feuilles qui publient les ouvrages de la bibliothèque catholique¹⁰⁷ ». Le succès de cette littérature risquait-il de nuire à la pureté de la langue française dont se préoccupait la littérature nationale ?

Discours littéraire

Si l'autonomisation incomplète de l'institution littéraire québécoise du 19^e siècle ne permet pas une différenciation aisée entre les différents lieux de légitimation, des commentaires concernant la forme ou les qualités littéraires d'une oeuvre existaient cependant. Les

104 [Anonyme], « Les romans honnêtes », *op. cit.*, p. 41.

105 [Pamphile Le May], « Pourquoi *Le chien d'or* traduit en français », *op. cit.*, p. VII.

106 Joseph Desrosiers, *op. cit.*, p. 170.

107 Edmond Rousseau, « Préface », dans Edmond Rousseau, *Les Exploits d'Iberville*, Québec, Typographie de C. Darveau, Québec, 1888, p. VIII.

défenseurs de la littérature nationale prônaient la diffusion d'un français de bonne qualité, et, ne serait-ce qu'à ce titre, ils étaient amenés à s'arrêter sur le respect de ce critère dans les romans publiés dans les journaux.

Même si les critiques s'occupaient plus de morale que de considérations stylistiques, certains auteurs « plus nuancés [ajoutaient] à des jugements moraux, des considérations d'ordre plus strictement littéraire, mais la façon conventionnelle et rapide avec laquelle on s'acquitt[ait] de cette tâche, f[aisait] ressortir par contraste l'intérêt exagéré pour la moralité¹⁰⁸ ».

Les appréciations positives d'Étienne Parent, formulées aux débuts du roman-feuilleton (1846) peuvent surprendre : l'auteur évoque des « productions prestigieuses, toutes pétillantes d'esprit, écrites dans un style étudié, ornées de tous les charmes de l'imagination¹⁰⁹ ». Il ne faut toutefois pas se méprendre sur cette appréciation positive, car l'auteur la nuance immédiatement en indiquant que ces qualités, « semblables aux sirènes de la fable dont la voix enchanteresse paralysait le voyageur imprudent qui s'approchait de leur retraite¹¹⁰ », détournent les citoyens de leurs devoirs et deviennent alors des défauts. L'auteur n'aura guère d'échos, si ce n'est par Joseph Desrosiers qui reprend une argumentation semblable dans son article « L'exploitation du crime » (1893), où il évoque des « descriptions vivantes, mais parfois plus que hardies, [d]es récits savamment combinés et [d]es pages tremblantes¹¹¹ ». Cet éloge du

108 Yves Dostaler, *op. cit.*, p. 73.

109 Étienne Parent, *op. cit.*, p. 23.

110 *Idem*.

111 Joseph Desrosiers, « L'Exploitation du crime », *op. cit.*, p. 589.

feuilleton servait lui aussi à prouver le danger du genre, malgré ses attraits.

L'idée d'un style pauvre et d'une valeur littéraire médiocre, rapidement établie, était beaucoup plus répandue. Déjà, en 1862, un auteur anonyme reprochait en ces termes la vitesse d'exécution des feuilletonistes : « C'est ainsi que le niveau littéraire descend [...] et que la langue française, défigurée dans ces compositions rapides, perd de plus en plus ces caractères de clarté, de précision, de netteté, d'élévation, de justesse et de convenance qui en faisaient [*sic*] la langue de la raison humaine¹¹² ». Pour la période étudiée, le discours demeure stable à ce sujet (1888) : « Ces romans sont composés trop précipitamment pour qu'on puisse s'attendre à y trouver un grand mérite littéraire¹¹³ ». Les feuilletons initient donc « à l'argot des bagnes [au lieu de] guider [les lecteurs] dans la lecture des bons modèles littéraires¹¹⁴ ».

Les journalistes de *La Patrie* parlent souvent du feuilleton avec une certaine insouciance, voire avec mépris ou ironie. Ainsi, en réponse à une critique de leur feuilleton, formulée par le *Monde*, le rédacteur de *La Patrie* écrit :

Il faut réellement que le *Monde* s'intéresse diablement à nos affaires pour pousser l'amabilité jusqu'à s'occuper de l'intérêt que notre feuilleton présente à nos lecteurs. [...] Si nous étions méchant, nous pourrions répondre qu'il vaut peut-être mieux publier des feuilletons insignifiants que d'en emprunter au *Courrier des États-Unis*¹¹⁵.

112 [Anonyme], « Étude littéraire », *op. cit.*, p. 81.

113 Joseph Desrosiers, « Naturalisme et réalisme », *op. cit.*, p. 171.

114 [Anonyme], « Les Romans Honnêtes », *op. cit.*, p. 41.

115 [Anonyme], « “Le Monde” et notre nouveau feuilleton », *La Patrie*, vol. 4, n° 203, 26 octobre 1882, p. 2.

La Patrie propose aussi un échantillon de plaisanteries concernant le feuilleton. Les lectrices-types sont une concierge¹¹⁶, une portière¹¹⁷, ou une jeune fille, pleine « de candeur, d'ingénuité et de fraîcheur de sentiments persistant là où volontiers on croirait qu'elles [*sic*] n'ont rien à faire¹¹⁸ ». D'autres entrefilets humoristiques relèvent des perles de roman-feuilleton¹¹⁹ ou des coquilles aperçues dans certains feuilletons¹²⁰. Ces courts articles humoristiques associent le genre à un style bâclé, à des auteurs qui ne se relisent pas, à un public sans discernement, à des coquilles nombreuses. Il semble que ce soit là l'opinion générale entretenue au sujet des qualités littéraires du feuilleton, puisque, lorsqu'on le vante sur cet aspect, c'est seulement pour mieux condamner son immoralité ensuite.

RÉCEPTION COMPARÉE DU GENRE EN FRANCE ET AU QUÉBEC

Une analyse comparative de la réception du genre en France et au Québec, recherche jamais effectuée auparavant, fait ressortir plusieurs points communs. Sous l'aspect littéraire, les Québécois et les Français s'entendent généralement pour condamner le style pauvre des

116 [Anonyme], « Varia », *La Patrie*, vol. 7, n° 288, 8 février 1886, p. 2 : « La concierge, finissant de lire son feuilleton : – Que c'est beau ! s'écrie-t-elle, toute palpitante. Pourvu que l'auteur n'aille pas mourir avant que ça soit fini !... ».

117 [Anonyme], [s.t.], *La Patrie*, vol. 15, n° 265, 8 janvier 1894, p. 3 : « Le roman chez la portière. Mme Bouju, achevant de lire son feuilleton : – Mon Dieu ! m'ame Michu, que c'est beau ! Pourvu que l'auteur n'aille pas mourir avant que ça soit fini ! ». On notera que cette plaisanterie est pratiquement identique à celle reproduite dans *La Patrie* du 8 février 1886.

118 André Picard, « Romans-Feuilletons et drames populaires », *La Patrie*, vol. 21, n° 8, 4 mars 1899, p. 2.

119 Voir les numéros de *La Patrie* du 11 août 1880, p. 2 ; 10 janvier 1887, p. 3 ; 27 octobre 1888, p. 2 ; 30 juin 1890, p. 2 ; 6 mars 1891, p. 2.

120 Voir les numéros de *La Patrie* du 9 février 1885, p. 2 ; 18 mai 1889, p. 1.

feuilletons. Toutefois, le principe d'incompatibilité entre l'argent et l'art n'a pas posé de problèmes au Québec, puisque, la plupart du temps, aucune rémunération n'était versée aux auteurs des feuilletons français reproduits, ces auteurs ignorant la publication de leurs oeuvres dans des journaux québécois.

La question de la légitimation des auteurs français se présente différemment au Québec. En effet, peut-on vraiment parler d'une contre-légitimation québécoise de ces auteurs ? Si ces écrivains prenaient connaissance des lettres écrites par les lecteurs européens, ils ignoraient probablement la présence de telles manifestations dans des journaux québécois. Il ne faut toutefois pas croire en l'absence d'un tel discours des lecteurs, au Québec. Un exemple intéressant vient appuyer notre avancée. À la fin de 1883, *Le Temps*, journal d'allégeance libérale, cessa d'être publié. Par sympathie pour la même cause politique, les dirigeants de *La Patrie* distribuèrent gratuitement leur journal, pendant une certaine période, aux anciens abonnés du *Temps*. Le 24 octobre 1883, on pouvait lire cet entrefilet dans *La Patrie* :

Un ancien lecteur du *Temps* nous écrit pour nous demander s'il ne serait possible de continuer la publication du feuilleton : *Les dragons de la lune* [publié dans *Le Temps* et interrompu avant la fin en raison de l'arrêt du journal]. Non ! Les lecteurs de LA PATRIE n'ont jamais lu les premiers chapitres de ce roman¹²¹ ».

Parfois, des articles de *La Patrie* mentionnaient la réception d'un courrier des lecteurs concernant le feuilleton en cours : « Avez-vous commencé la lecture de notre feuilleton *Suzanne*

121 [Anonyme], « Ça et là », *La Patrie*, vol. 5, n° 203, 24 octobre 1883, p. 2.

Normis ? Tous nos lecteurs nous en font des compliments¹²² ». Une légitimation venue du public saluait donc les feuilletonistes français, bien que ceux-ci n'y eussent sans doute pas accès. Les rares feuilletonistes québécois (Joseph Marmette, Pamphile Le May), quant à eux, recevaient habituellement une telle gratification, mais, bien qu'elle fût appréciée, elle ne revêtait pas un caractère de nécessité aussi prononcé. En effet, ces feuilletons québécois, nous l'avons montré plus haut, étaient généralement bien reçus par les critiques locaux. On ne peut donc pas parler ici d'une réception positive compensatoire, comme dans le cas de la France. Les responsables des modifications éditoriales pouvaient en revanche profiter de ce courrier pour mesurer l'efficacité de leurs interventions.

À ce chapitre, des lecteurs pouvaient reprocher aux journaux de publier des textes porteurs de représentations insatisfaisantes sous l'aspect moral. Cela nous amène à comparer la critique française et québécoise en provenance de champs non littéraires. La plupart des griefs dénoncés par la France sont présents dans le discours critique québécois : crainte d'un désengagement social, de l'immoralité, de la corruption de la jeunesse, de la familiarisation avec les bandits. Dans les deux pays, on redoutait la prédominance des intérêts privés sur les intérêts publics, et la désorganisation sociale conséquente.

Le discours québécois est plus alarmiste, il aborde des considérations absentes chez son homologue français. Il dénonce le feuilleton avec plus de virulence, l'accusant d'attaquer

122 [Anonyme], « Montréal au jour le jour – Chronique locale », *La Patrie*, vol. 1, n° 9, 5 mars 1879, p. 3.

l'Église et la religion, de glorifier les crimes, le suicide, l'immoralité. Si le discours français évoquait parfois la présence d'actes immoraux, il ne concluait pas pour autant à un prosélytisme des auteurs visant à convertir au mal et à la criminalité et à éloigner les auteurs et les lecteurs de la sphère publique, c'est-à-dire des préoccupations nationales.

D'autre part, les critiques concernant les modifications opérées sur les feuilletons par les éditeurs québécois sont absentes du discours français, où cette pratique n'était pas aussi répandue qu'au Québec. La tendance, en France, consistait plutôt à réécrire les romans de façon avouée, dans une optique différente : ainsi, Noël Galois publia un feuilleton intitulé *Mousquetaire*, pour contester l'immoralité et l'irrégion des *Trois mousquetaires* de Dumas¹²³. De son côté, Roger des Fourniels rédigea *Floréal* pour faire concurrence au *Germinal* de Zola.

Le roman [...] démarque d'assez près le texte de Zola. Dans les premières pages [...], le héros traverse la fameuse plaine rase. Mais il n'a pas trop froid. Il est suivi de son bon chien et fredonne un air populaire. Lorsqu'il demande s'il y a du travail, on lui répond que l'ouvrage ne manque pas pour un bon ouvrier¹²⁴.

La réécriture, au Québec, était moins avouée, et n'était pas signée. De plus, elle n'allait pas dans un sens unique, comme c'était le cas en France. Si les Français corrigeaient un texte donné dans une optique religieuse ou dans une optique sociale, les Québécois modifiaient les feuilletons en tenant compte de critères multiples, relevant de la correction morale, sociale, religieuse, politique, et concernant plus spécifiquement les représentations du privé. La

123 Michel Nathan, *op. cit.*, p. 193-194.

124 *Ibid.*, p. 194.

problématique, expliquée dans le chapitre suivant, nous permettra de mieux examiner la part de ces représentations dans le roman-feuilleton français publié au Québec, et de réfléchir à sa réception.

CHAPITRE 3

PROBLÉMATIQUE DU ROMAN-FEUILLETON FRANÇAIS DIFFUSÉ AU QUÉBEC : IMPLICATIONS DU TRANSFERT CULTUREL D'UN GENRE « DÉVIANT »

Une thématique « déviante »

Le chapitre précédent l'a indiqué, les critiques québécoises du 19^e siècle visaient surtout à dénoncer le type de représentations du privé et du public dérangeantes dans les feuilletons français. Derrière les accusations d'immoralité ou de manque de respect envers l'Église, on décèle facilement une crainte des nombreuses représentations du privé et de l'effet carnavalesque (que nous examinerons plus loin dans ce chapitre) entretenu envers la sphère publique et ses représentants. La littérature nationale légitimée ne recevait pas de tels reproches, car les représentations véhiculées étaient conformes aux prescriptions des champs dominants (religieux, politique) chargés de la légitimation des textes littéraires. C'est pourquoi nous avons soumis l'hypothèse d'un travail éditorial opéré sur les romans-feuilletons français publiés au Québec par les éditeurs de journaux, désireux de rendre leurs produits culturels importés plus conformes à la culture québécoise. Ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent, cette pratique était répandue et connue, au siècle dernier.

Même si les correcteurs de feuilletons ne signaient pas leur travail (par opposition à la

France où certaines réécritures de romans, faites dans une optique engagée, étaient considérées comme des oeuvres à part entière, tel *Floréal* (1886), de Roger des Fourniels), on se référait parfois, dans la presse, au travail de ces rédacteurs anonymes. En plus des exemples fournis au chapitre précédent, nous pouvons relever une allusion explicite aux interventions éditoriales, contenue dans *La Patrie* : l'auteur anonyme de l'annonce publicitaire du feuilleton *Les Gredins* de Fortuné du Boisgobey, paru du 29 novembre 1884 au 11 juin 1885 dans *La Patrie*, précise qu'un délai aura lieu avant « de publier les *Gredins* et afin de nous permettre certains changements que nous voulons faire¹ ». Selon toute vraisemblance, ces modifications seraient effectuées en vue de conformer les textes à l'idéologie dominante, véhiculée par le clergé et la petite bourgeoisie catholique, comme nous le verrons dans l'analyse détaillée des *Deux orphelines* d'Adolphe d'Ennery.

Un exemple particulièrement éclairant vient appuyer cette hypothèse. Honoré Beaugrand, directeur de *La Patrie*, publiait dans son journal, le 17 février 1894, sa réponse à une lettre d'Alfred Archambault, Chanoine chancelier de l'Archevêché de Montréal. Ce dernier, mandaté par l'Archevêque de Montréal, avait en effet écrit deux jours plus tôt à Beaugrand pour le dissuader de publier dans *La Patrie*, ainsi qu'il l'avait annoncé, *Le Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas. Archambault rappelait à Beaugrand que les oeuvres de Dumas avaient été mises à l'index en juin 1863.

Dans sa réponse, Beaugrand dénonce *Le Monde*, journal conservateur qui publie en

¹ [Anonyme], « Notre feuilleton », *La Patrie*, vol. 6, n° 225, 20 novembre 1884, p. 1 et 4.

feuilleton *Les Trois mousquetaires* de Dumas sans recevoir de reproches cléricaux. Ce journal prétend soumettre son feuilleton à la censure de l'Archevêque de Montréal, mais Beaugrand considère que des enjeux politiques sont dissimulés derrière le laxisme exercé à l'égard des journaux conservateurs. Il s'interroge : « [S]i le *Monde* dit vrai, [...] je serais curieux de connaître le nom du *Monsieur* qui se permet de *corriger* Alexandre Dumas père. Il doit avoir une dose d'outrecuidance et de fatuité² ». Plus loin, Beaugrand propose même une solution ironique à ce qu'il considère comme une injustice envers les journaux libéraux :

S'il m'était permis d'offrir des conseils à l'autorité religieuse [...], je proposerais l'établissement d'une librairie archiépiscopale où tous les journaux du pays [...] seraient forcés d'acheter les romans qu'ils voudraient publier en feuilleton. Un saint prêtre, avec des talents littéraires bien connus, [...] serait chargé de revoir, de corriger, de rogner ou d'amplifier les oeuvres [...] de Dumas père et fils, [...] d'Eugène Sue, en un mot de tous ces écrivains qui font la gloire de la France et le désespoir de ceux qui ayant la tournure d'esprit voulue, [...] [y] trouveraient des obscénités. [...] [L]es religieux [...] de plusieurs Ordres établis à Montréal monopolisent la très grande partie du commerce de librairie et d'imprimerie [...] [et] l'on pourrait employer les bénéfices de l'exploitation pour faire venir [...] quelque nouvel ordre de moines mendiants [...]. Ces humbles serviteurs du Seigneur pourraient propager la littérature corrigée³.

Le libéral Beaugrand utilise à dessein le terme « obscénité » pour signaler la dévaluation profonde des feuilletons entretenue par les critiques. En assimilant ces romans à des représentations très indécentes, choquantes, les agents responsables de la légitimation du genre lui enlèvent toute valeur esthétique, morale ou sociale. Selon Beaugrand, il faut « avoir la tournure d'esprit voulue » pour écrire (ou croire à) de tels articles. Le directeur de *La Patrie*

2 Honoré Beaugrand, « Dans le panneau », *La Patrie*, vol. 15, n° 300, 17 février 1894, p. 1. L'auteur souligne.

3 *Idem*.

semble voir en ces accusations d'obscénité une manière commode utilisée par le clergé pour mieux régir la publication des oeuvres de fiction. Beaugrand dénonce une censure dissimulant ses vrais motifs : promouvoir les valeurs propres à deux champs dominants du 19^e siècle québécois, le clergé et l'idéologie politique conservatrice. Les modifications évoquées ironiquement dans la réponse à la lettre d'Alfred Archambault conformeraient sans doute les feuilletons aux visées de la littérature nationale légitimée, en les adaptant aux idées sociales, morales ou politiques des institutions chargées de cette légitimation.

Cette constatation de la condamnation de certaines représentations du privé nous conduit à nous interroger sur leur nature. Quelles sont, plus précisément, les représentations du privé condamnées dans le discours critique québécois du 19^e siècle ? Le chapitre précédent a permis d'identifier de manière générale les principaux griefs : immoralité, glorification du vice, flétrissement de la vertu, justification du suicide et de l'adultère, désintérêt envers l'étude au profit des plaisirs, absence d'honneur et de modestie, exploitation du crime. En revanche, les représentations du privé éducatrices, dépeignant la vertu triomphante et le tableau des bonnes moeurs, étaient valorisées.

Ces reproches nous amènent à formuler plusieurs hypothèses susceptibles d'expliquer la condamnation des représentations du privé. Hormis la vaste lutte de pouvoir stratégique menée par les institutions sociales dominantes du 19^e siècle afin de s'assurer une domination sociale permanente, on doit considérer les liens entre le pouvoir littéraire au 19^e siècle et les sphères politique et religieuse. Peut-on véritablement parler de pouvoir littéraire, à l'époque,

au Québec ? L'autonomisation incomplète de ce champ supprimait une partie de sa force. Toutefois, ces textes étaient diffusés et lus, d'où un impact certain. Les effets des représentations, dont nous avons parlé dans les chapitres précédents, étaient redoutés par les appareils idéologiques. Ceux-ci pouvaient alors percevoir les textes littéraires comme des véhicules capables de transmettre différentes idéologies parfois en contradiction avec celles des champs dominants du 19^e siècle. Par ailleurs, chargés de la protection des citoyens, ces appareils visent aussi à les protéger contre des dangers qui peuvent menacer leur existence, leurs biens, leur sécurité nationale.

Pourquoi la glorification du vice est-elle si souvent critiquée dans le feuilleton ? Le vice est une conduite déviante par rapport aux normes sociales. Pour le définir sans recourir à un jugement de valeur, la sociologie utilise plutôt le terme déviance : « Un comportement déviant est essentiellement une infraction à certains types de normes communes à un groupe ; un acte déviant est un comportement proscrit d'une certaine façon⁴ ». Les normes sont les « règles implicites, inconscientes, qui agissent sur nous par simple mimétisme ou conformisme, sans avoir besoin de se légitimer parce qu'elles régissent le comportement majoritaire dans une institution. Leur poids est énorme⁵ ». La déviance est donc contestation et subversion des normes sociales.

4 Marshall B. Clenard, *Sociology of Deviant Behavior*, New York, Holt, Rinehard & Winston, 1968, p. 28, cité dans Allen E. Liska, *Perspectives on Deviance*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, inc., 1987, p. 1. Nous traduisons le texte original anglais : « Deviant behavior is essentially a violation of certain types of groups norms ; a deviant act is behavior which is proscribed in a certain way ».

5 Maryvonne David-Jougneau, *Le dissident et l'institution ou Alice au pays des normes*, Paris, L'Harmattan, 1989, p. 50.

Le comportement humain est déviant lorsqu'il atteint le point où il implique un écart personnel [socialement] déconsidéré par rapport aux attentes normatives d'un groupe, et lorsqu'il provoque une réaction collective ou interpersonnelle qui sert à isoler, traiter, corriger ou punir les individus engagés dans un tel type de comportement⁶.

En plus de déroger aux normes, le déviant risque aussi de porter atteinte aux lois, la plupart du temps codifiées à partir des normes sociales. Ceux que le discours critique du 19^e siècle considère comme des vicieux et des pervers sont donc des marginaux qui, par définition, dévient des normes définies par la tradition ou par les lois. Leur conduite marque aussi un dérèglement par rapport au consensus social entretenu par les appareils idéologiques dominants, déterminant ce qui est communément admis comme normal et sain. Les institutions dominantes du champ social dictent ces lois, établies pour la perpétuation d'un état de société donné, mais aussi afin de protéger la vie publique et privée des citoyens contre des comportements minoritaires qui pourraient nuire ou déplaire au plus grand nombre. Les critiques du 19^e siècle entretiennent le déclassé social du feuilleton en l'accusant de glorifier le vice. On peut donc supposer que les détracteurs du feuilleton impliquent par là que le genre déstabilise l'ordre instauré, en proposant d'autres modèles qui risqueraient de séduire les lecteurs, surtout s'ils sont présentés de façon positive. Au contraire, les institutions dominantes souhaiteraient qu'on punisse le vice, à titre d'exemple : les marginaux qui s'engagent dans une voie déviante, hors de la normalité, devraient connaître l'échec et un destin

6 Edwin Schur, *Labelling Deviant Behavior : Its Sociological Implications*, New York, Harper & Row, 1971, p. 24, cité dans Allen E. Liska, *op. cit.*, p. 1. Nous traduisons le texte original anglais : « Human behavior is deviant to the extent that it comes to be viewed as involving a personal discreditable departure from a group's normative expectations and it elicits interpersonal or collective reaction that serve to isolate, treat, correct, or punish individuals engaged in such behavior ».

malheureux. Cette représentation du privé serait alors acceptable car elle dissuaderait le lecteur de s'aventurer hors des sentiers battus.

La condamnation du suicide s'inscrirait-elle dans cet ordre d'idées ? Le suicidaire nie son moi social, il se livre à un acte d'individualisme pur, dangereux pour l'ordre social : « La première dimension du suicide est certainement la *liberté*. [...] [T]out suicide est, implicitement, le plus souvent, ouvertement à l'occasion, manifestation de la liberté de l'individu⁷ ». Cette liberté personnelle profonde nie donc la présence et la nécessité des grandes institutions sociales, comme la famille productrice, fondement de la vie sociale. Cette cellule productrice crée et préforme de nouveaux membres appelés à tenir un rôle dans la société en place, laquelle se perpétuera grâce à eux, dans le meilleur des cas. Le suicidaire propose le contraire. Au lieu de produire, il détruit ; il nie l'engagement social et l'intérêt pour la société, posant un acte d'individualisme poussé à sa dernière extrémité :

Les arguments des moralistes qui condamnent le suicide sont toujours les mêmes : la vie n'est pas un bien dont l'individu peut disposer, elle appartient à Dieu ou à la société. Pour les moralistes, il semble ne pas faire de doute que l'individu ne s'appartient pas : les suicidés sont de mauvais drôles qui oublient ou ignorent leurs devoirs⁸.

Dans cet ordre d'idées, Serge Gagnon rappelle que le Québec du 19^e siècle était une « société [...] consensuelle. Le sens commun suggérait, légitimait la sanction aux yeux du

7 Jean Baechler, *Les suicides*, Paris, Calmann-Lévy, 1975, p. 114-115.

8 *Ibid.*, p. 115.

prévenu, comme dans l'esprit de la communauté⁹ ». Dans une telle société, la teneur du suicide était encore plus subversive, car elle invalidait en bloc le consensus respecté : « C'est certainement une des raisons du discrédit qui frappe partout et toujours le suicide : ces gens ne jouent pas les règles du jeu et se prennent pour ce qu'ils ne sont pas¹⁰ ». Ce refus du pacte social se trouve au coeur du privé, comme l'est du reste toute la question du suicide dans le Québec du 19^e siècle. « Se donner la mort [était] une faute aussi grave que de commettre un meurtre¹¹ », conséquemment les familles tenaient à dissimuler ces drames, à les maquiller en accidents ou en actes causés par la folie. À l'époque, la représentation sensationnaliste ou romancée du suicide pouvait donc facilement choquer différents milieux dominants, politiques (de diverses tendances) ou religieux. Voilà sans doute pourquoi on peut trouver dans la presse québécoise du 19^e siècle des propos comme ceux-ci : «Voilà donc le suicide non seulement excusé, mais justifié et comparé à l'acte de la plus héroïque charité. Est-ce assez d'aberration ?¹² » ; ou encore : « [L]e feuilleton d[']un] journal faisait se tuer un imbécile dont le rival avait été un instant plus heureux que lui. Et que d'expressions n'imaginait-on pas pour louer le soi-disant héroïsme de cet imbécile ! Vous avez là un échantillon bien pâle de la moralité du feuilleton¹³ ».

9 Serge Gagnon, *Mourir, hier et aujourd'hui*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1987, p. 126.

10 Jean Baechler, *op. cit.*, p. 116.

11 Serge Gagnon, *op. cit.*, p. 110.

12 Joseph Desrosiers, « L'exploitation du crime », *Revue canadienne*, vol. 29, n° 10, octobre 1893, p. 589.

13 Louis Franc, « Mauvais livres et mauvais feuilletons », *Revue canadienne*, vol. 27, n° 4, avril 1891, p. 196.

Par ailleurs, selon Émile Durkheim (1897), c'est « la constitution morale de la société qui fixe à chaque instant le contingent des morts volontaires. Il existe donc pour chaque peuple une force collective, d'une énergie déterminée, qui pousse les hommes à se tuer¹⁴ ». Le sociologue Jean Baechler, dans son analyse de ce passage de l'oeuvre de Durkheim (1897), fait reposer la construction de son célèbre prédécesseur sur ce postulat : « *ce ne sont pas les individus qui se suicident, mais la société qui se suicide à travers certains sociétaires*¹⁵ ». Les institutions dominantes condamnaient-elles alors les représentations du privé parce qu'elles percevaient le suicide comme le constat d'un échec social, et comme une inquiétante allégorie (fictive ou non) de la désagrégation de leur idéologie ? Il ne faut pas ignorer cette éventualité.

L'adultère serait un autre ennemi du développement de la famille et de l'État. Cette déviance, surtout lorsqu'elle est rendue publique, constituerait une dangereuse incitation, puisqu'elle fait partie des douze « fautes jugées suffisamment graves pour être, en principe, remises exclusivement par l'évêque¹⁶ ». À l'époque et aujourd'hui encore, l'idée circule selon laquelle l'« adultère constitue une menace pour le couple¹⁷ » et « met la lignée en danger¹⁸ ». Dans une optique sociale, ce point de vue se défend aisément. L'adultère s'éloigne de la norme

14 Émile Durkheim, *Le suicide*, Paris, Quadrige/Presses universitaires de France, 1981, p. 336.

15 Jean Baechler, *op. cit.*, p. 22. L'auteur souligne.

16 Serge Gagnon, *Plaisir d'amour et crainte de Dieu*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1990, p. 142.

17 Annette Lawson, *Adultery, an Analysis of Love and Betrayal*, New York, Basic Books, Inc., Publishers, 1988, p. 37. Nous traduisons le texte original anglais : « adultery offers a threat to the couple ».

18 *Ibid.*, p. 45. Nous traduisons ici le titre d'une sous-division de chapitre, « Adultery Threatens the Lineage ».

du 19^e siècle. Il serait donc mal perçu. En effet, comment imaginer une relation adultère productive, qui transmette l'ordre social aux éventuels enfants nés de cette relation interdite ? Cette nouvelle déviance tentatrice, par son existence même, conteste la cellule familiale productrice et reproductrice du social, société microcosmique où se perpétue à petite échelle l'idéologie dominante. Dans l'optique des agents légitimateurs de l'époque, la représentation de l'adultère dans les feuilletons risquait de livrer cette pratique étrangère au consensus social. La débauche, déviance encore plus prononcée, ne pourrait en aucun cas constituer un modèle de régulation sociale viable, entièrement soumise aux intérêts privés. Les débauchés n'entretenaient pas d'idées de mariage, de famille, ignorerait cette finalité du couple décrétée par l'Église. En s'éloignant de la norme, les représentations de scènes lestes et de personnages libertins sont vouées à la condamnation. L'analyse comparée d'un passage des *Deux orphelines* mettant en scène une soirée orgiaque nous permettra de vérifier plus loin cette hypothèse.

Le dégoût de l'étude sérieuse suscité par les feuilletons s'inscrit-il aussi dans cette logique ? Sans doute, si l'on considère la nécessité de l'étude pour le citoyen en devenir qui reçoit la formation indispensable pour lui permettre de bien remplir son rôle social. De même, la perte de l'honneur et de la modestie entraînent des effets secondaires. L'honneur est obtenu par la considération générale, en fonction de l'adhésion au plan moral et aux valeurs sociales dominantes. L'être immodeste se forge lui-même son propre code d'honneur en ne se souciant pas du respect social. Individualiste, il s'estime capable de juger par lui-même de ses propres qualités et ne désire pas recevoir des autres la confirmation de ses qualités. Par là, il rejoint le

suicidaire épris de liberté, ne se souciant pas de la norme.

Enfin, le discours québécois sur les représentations du privé s'attaquait souvent à la présence du crime dans les feuilletons. Contestation des lois et de la norme, le crime met l'ordre individuel et social en danger. Pour cette raison, nous supposons que toutes les institutions (milieu politique libéral ou conservateur, Église) s'entendaient pour en condamner la représentation positive, afin de ne pas susciter d'émulation, comme nous allons le voir avec l'examen des représentations de la sphère publique non légitimées.

Nous posons l'hypothèse nouvelle que, si les représentations du privé dérangeaient par leur place trop importante et leur contestation implicite de la sphère opposée, les représentations du public perturbaient également quand elles discréditaient la sphère publique et ses agents. Un examen des représentations du public dénoncées dans le feuilleton appuie notre proposition.

Quand les critiques dénonçaient les aspects anti-catholiques du feuilleton, ils soulevaient un danger pour l'Église et sa puissance. L'Église « agit [...] comme un parti politique sans en avoir les structures¹⁹ », elle « cherche alors à étendre sa domination sur le plan politique²⁰ ». Pour y parvenir, elle ne doit pas se voir contestée et ridiculisée. Un exemple semblable en est donné par l'appui fourni par le clergé aux conservateurs. L'Église et les

¹⁹ *Ibid.*, p. 212.

²⁰ *Ibid.*, p. 213.

conservateurs ont collaboré tant et aussi longtemps que les enjeux de l'un et de l'autre y gagnaient. Mais quand les ultramontains menacent de retirer leur appui à ce parti politique s'ils n'adhèrent pas aux mêmes doctrines, les conservateurs « s'insurgent contre ce chantage²¹ ». La conception « organique et patriarcale de la société²² » entretenue par l'Église du Québec ne suppose pas de contestation.

La réhabilitation des assassins et autres marginaux pose sans doute problème parce que les rebelles constituaient un danger pour la cohésion sociale. Ils doivent être punis, condamnés, car ils proposent un contre-exemple. Pour ne pas susciter l'envie d'imitation, on devait montrer que la déviance produisait de mauvais résultats. Les autres doctrines d'organisation sociale (communisme, socialisme) se rangent dans la même catégorie car, en contestant les idéologies en place (cette fois autant religieuses que politiques), elles exposaient la société à une déstabilisation dont le pire des cas de figure était la révolution.

Pour bien comprendre l'impact de ce dernier point, il faut savoir que la Révolution française fut bien perçue dans le Québec du 18^e siècle jusqu'à la décapitation royale en 1793²³. À ce moment, l'opinion publique changea radicalement d'avis, considérant « détestable dans son régicide et sa « persécution » de l'Église catholique et de son clergé, la France

21 Fernande Roy, *Histoire des idéologies au Québec aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Boréal, 1993, p. 52.

22 Denis Monière, *Le développement des idéologies au Québec, des origines à nos jours*, Montréal, Québec/Amérique, 1980, p. 211.

23 Claude Galarneau, *La France devant l'opinion canadienne, 1760-1815*, Québec/Paris, Presses de l'Université Laval/Armand Colin, 1970, 401 p.

révolutionnaire, républicaine et laïque²⁴ ». À partir de cette période, le peuple appuya la noblesse et le clergé québécois qui, de leur côté, avaient condamné la Révolution française dès l'origine. À la fin du 19^e siècle, cet événement historique connaissait donc peu de défenseurs au Québec, d'où le déclasserement probable des textes littéraires où se décelaient des tendances révolutionnaires²⁵. De plus, un tel aboutissement aurait risqué d'inverser les positions en place, ce que les dominants redoutaient. Nous supposons alors, qu'étant aussi mal considérée par l'ensemble de la population en raison de sa profonde divergence envers le consensus social ayant cours au Québec, l'idée révolutionnaire se marginalisait et devenait, en quelque sorte, une déviance massive que le feuilleton ne devait pas approuver. Comme *Les Deux orphelines* d'Adolphe d'Ennery contiennent des allusions à la Révolution française, il nous semble loisible de vérifier cette hypothèse à l'aide de ce roman.

Un retour sur le type de représentations du privé et du public non légitimées semble indiquer que les représentations du privé dévalorisées sont celles qui se réfèrent à des déviances sociales, à des comportements non souhaitables alors pour l'ordre établi par la collectivité telle que représentée par ses institutions, soit : le crime, l'adultère, le suicide. Du côté des représentations du public, ce sont plutôt les attaques contre certaines institutions valorisées qu'on condamne : la famille, l'Église, l'État (par l'idée révolutionnaire). Les représentations du public non légitimées relèveraient-elles donc d'une critique sociale explicite, tandis que les

24 Yvan Lamonde, « La France puis l'Angleterre, les États-Unis et le Vatican devant l'opinion québécoise », dans Yvan Lamonde et Gilles Gallichan, dir., *L'histoire de la culture et de l'imprimé*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 49.

25 À ce sujet, consulter notamment Claude Galarneau, *op. cit.*

représentations du privé, d'une critique implicite, évaluable par les comportements des personnages de feuilleton et leur destin ? Ces représentations du privé non légitimées seraient peut-être plus nombreuses que celles du public parce que l'implicite agirait, selon l'opinion générale, de manière plus subtile, laissant place à l'interprétation du lecteur ou transmettrait à celui-ci certaines idées à son insu. Nous reviendrons un peu plus loin dans ce chapitre sur les modalités de la lecture populaire, afin de réfléchir sur l'efficacité relative des représentations du privé sur ce lectorat.

Représentations du privé et du public légitimées

En sens inverse, les représentations du privé valorisées, absentes du roman-feuilleton, mais présentes dans la littérature nationale, selon le discours critique québécois du 19^e siècle, indiquent les mêmes préoccupations et appuient nos hypothèses. La visée édicatrice de cette littérature tendrait à instaurer cet idéal de la norme auquel tous devaient aspirer. En incitant à la pratique de la vertu, la littérature nationale inviterait le lecteur à viser ce modèle, pour acquérir une vision du monde spécifique, un mode de vie acceptable. La vertu, contraire du vice, et la conformité, opposée à la norme, constitueraient un idéal de la norme, un état de société optimal vers lequel les citoyens devraient tendre. Profitable à la majorité, ses représentations positives seraient encouragées pour diffuser cette idéologie par le biais d'une oeuvre de fiction. Nous reviendrons bientôt sur la façon dont les institutions dominantes envisageaient le pouvoir idéologique de la littérature, au 19^e siècle.

La littérature nationale voudrait donc promouvoir les « bonnes moeurs ». Comme la norme définit les bonnes et les mauvaises moeurs, il s'agit alors de perpétuer les comportements jugés bons pour la régulation sociale, le fonctionnement et la continuité de la société établie. En favorisant le développement de la famille traditionnelle étroitement subordonnée au contrôle clérical, susceptible de reproduire et de dicter des attitudes, le clergé maintient en place une unité sur laquelle il s'assurait une emprise permanente, mais aussi un modèle social efficace, profitable à la majorité. Or, toutes les représentations du privé condamnées (suicide, adultère, immodestie, perversion, marginalité) proposent une déviance, donc un changement de la norme. Ce changement, le clergé le refuse, souhaitant « sauvegarder son contrôle social fondé sur une conception hiérarchique et statique de la société²⁶ ». La famille diffuse et inculque efficacement cette notion d'hiérarchie (par le pouvoir du père sur les enfants, la préséance de l'aîné, le respect dû aux personnes âgées) reproduite dans la société. L'idéologie conservatrice, populaire au 19^e siècle au Québec, est également réfractaire à des changements de la norme, préoccupée, comme son nom l'indique, de maintenir et de conserver l'état de société qui prévalait alors. Les institutions en place devaient y demeurer, il ne fallait donc pas attaquer la famille ni la société en assurant la primauté des intérêts privés individuels sur les intérêts publics. Cette caractéristique prévaudrait aussi dans l'optique des lois créées pour assurer le respect des intérêts du plus grand nombre, et par là, de la norme. La littérature, outil de transmission de cette norme, devait utiliser ses pouvoirs (avérés ou supposés) dans ce sens normatif.

26 Denis Monière, *op. cit.*, p. 205.

Du côté des représentations du public valorisées dans la littérature nationale, on trouve la religion et Dieu, pour les raisons énoncées plus haut. L'admiration envers la patrie était également un sujet primordial car elle décréait la primauté des intérêts publics sur les intérêts privés – donc de l'être social avant l'individu. Un feuilleton comme *Claude Paysan* d'Ernest Choquette, publié dans *La Patrie* du premier juillet au 4 août 1899, correspond à ces visées, tout comme les romans-feuilletons historiques de Marmette²⁷. Le texte publicitaire du journal montréalais met d'ailleurs ces éléments en avant, notamment dans le sous-titre suivant : «Une Idylle de la Vie Rurale sur les Bords du Richelieu – Une discrète page d'amour – Tableaux de campagne – Les semailles, les labours, le mois de Marie, le viatique, le bal, l'angélus, etc.²⁸». Le reste du texte publicitaire insiste sur ces éléments :

Ceux qui iront chercher dans le “ Claude Paysan ” du Dr Choquette des coups de poignard, des scènes d'empoisonnement ou des drames terribles seront peut-être quelque peu désabusés. Nous n'ignorons pas qu'une bonne partie de nos lecteurs s'intéressent [*sic*] à ces choses, mais nous avons cru [...] tenter de donner une oeuvre [...] de nature à plaire plus particulièrement à ceux qui aiment et connaissent la belle vie rurale, dans la province de Québec. Suivant son idée, l'auteur a simplement voulu idéaliser, poétiser et dramatiser à la fois une humble vie de paysan, [...] puis mettre en scène une mère, une vieille mère, la vraie mère telle qu'on la trouve à la campagne [...]. Ceux qui ont suivi le mois de Marie en campagne, [...] ceux qui ont assisté aux Viatiques, qui se sont agenouillés sur le bord des routes ou des trottoirs pour laisser passer le prêtre se rendant auprès d'un agonisant, retrouveront dans le livre du Dr Choquette les bonnes et naïves émotions d'autrefois. Ceux qui ont fait les semailles et les labours, ceux qui les ont vu faire, se plairont à certains chapitres de notre nouveau feuilleton. [...] Des romans comme CLAUDE PAYSAN font du bien ; ils tirent leurs effets de la belle et grande nature [...] et d'incidents connus ; *pas de sang, pas de*

27 Notamment : *Charles et Éva. Roman Historique*, publié en feuilleton dans la *Revue canadienne*, du vol. 3, n° 12 (décembre 1866) au vol 4, n° 5 (mai 1867) et *Le Chevalier de Mornac. Chronique de la Nouvelle-France 1664*, publié en feuilleton dans *L'Opinion Publique* du 18 juin au 6 novembre 1873.

28 [Anonyme], « “Claude Paysan” », *La Patrie*, 29 avril 1899, vol. 21, n° 55, p. 1.

*déshonneur, pas d'adultère, pas de grivoiseries. Les jeunes filles de 15 ans, tout aussi bien que les vieilles mères de familles pourront lire notre prochain feuilleton*²⁹.

Ce texte, on le constate, oppose à maintes reprises les représentations du privé légitimées à celles qui sont non légitimées, pour insister sur le caractère conforme à l'idéologie dominante du feuilleton *Claude Paysan*. La publicité insiste sur le travail, outil de sociabilité par excellence, qui s'inscrit aussi dans la lignée des représentations légitimées, de même que le souci du devoir et le respect des lois, ce code normatif écrit. La représentation de faits héroïques et historiques, à l'inverse de la condamnation des assassins et des marginaux, donnait des exemples de personnages ayant suivi le code social, récompensés de cette attitude par la gloire, le passage à la postérité, l'épanouissement personnel...

Le discours critique sur la littérature au 19^e siècle supposerait un classement du type et de la fréquence des représentations véhiculées. Le feuilleton était-il plus propice à diffuser des représentations du privé individualistes parce qu'il visait avant tout la subjectivité des lecteurs (en s'adressant directement à lui et par ses passages très sentimentaux, notamment), était attentif au pathétique individuel, proposait une littérature du sentiment plutôt que de la raison ? L'hypothèse de modifications des feuilletons français dans les journaux québécois du 19^e siècle indiquerait une réponse positive à cette question. Pour diffuser ces textes sans déranger les institutions dominantes du champ social, il conviendrait de diluer ces représentations, en corrigeant, en enlevant les passages qui risquaient de surcharger la teneur subversive de ces

²⁹ *Idem*. Nous soulignons.

textes. Par cette démarche, on tenterait sans doute de rapprocher les feuilletons de la littérature nationale, en gommant les aspects indésirables, et, au besoin, en ajoutant des éléments indispensables absents du roman initial.

Les représentations du privé et du public légitimées font preuve d'une opposition moins marquée que celles qui sont non légitimées. La vertu et les bonnes moeurs du privé font écho à la famille du public. Toutefois, on peut néanmoins encore noter que les représentations du privé concernent un comportement (la vertu, les bonnes moeurs) tandis que les représentations du public se réfèrent aux institutions sociales et à leur respect.

Critères de légitimation des romans-feuilletons

Le chapitre précédent a démontré que les critiques littéraires québécoises du 19^e siècle se souciaient plus d'éléments extérieurs à la littérarité des textes. Rappelons-le, les observations concernant les qualités littéraires se trouvaient subordonnées à d'autres champs d'intérêt. Les passages concernant les aspects stylistiques ou esthétiques servaient souvent de transition pour introduire des considérations différentes. En fait, nous en avons formulé l'hypothèse plus haut, le contrôle des représentations présentes dans les romans intéressait surtout les critiques. La réception critique du genre serait basée sur le degré de conformité à l'idéologie dominante. Le roman-feuilleton était-il particulièrement déclassé parce qu'on le percevait comme le sous-genre véhiculant le plus d'éléments subversifs ? Cette perception préfigurerait un horizon d'attente propre à stimuler la production d'un discours critique négatif.

Le roman en général était sans doute moins attaqué pour cette raison. De même, la littérature nationale serait légitimée pour son respect des critères posés par les institutions dominantes. La légitimation d'un texte de fiction dépendrait alors du dosage et du type de représentations véhiculées.

Par ailleurs, la façon de représenter le privé et le public pourrait également déranger les critiques. Nous avons évoqué plus haut la contestation de représentations positives de la déviance, susceptibles, dans l'esprit des agents des champs dominants, à l'époque, de créer un effet d'entraînement. La manière de représenter le privé implique aussi les moyens utilisés par l'auteur pour donner du poids à sa représentation, et sa façon de problématiser le réel véhiculé par ces romans. Anne-Marie Thiesse observe que

[s]i l'on introduit la distinction récit indiciel/récit fonctionnel (récit riche en notations dans l'ordre de l'être/du faire) comme critère de classement, on remarque que les contes populaires sont fortement fonctionnels et les romans psychologiques fortement indiciels. Le roman populaire, lui, est *à la fois* indiciel et fonctionnel³⁰.

L'auteure remarque ensuite qu'il s'agit là d'une sorte de leurre, puisque indice et fonction sont souvent interdépendants en littérature populaire, où les personnages sont souvent des unités fonctionnelles dont les actions sont motivées par leur type. Toutefois, en dépit de ces observations, ce mélange d'indiciel et de fonctionnel pouvait très certainement être perçu comme subversif par les institutions chargées de la légitimation littéraire au Québec, à

30 Anne-Marie Thiesse, *Le roman du quotidien : lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Le Chemin vert, 1984, p. 140.

l'époque. Les contes populaires, par leur appartenance au patrimoine culturel et leur légitimation s'inscrivent dans les objectifs de la littérature nationale³¹. Ce n'est pas là un lieu de contestation. La littérature générale, comme nous l'avons montré, est perçue de façon moins négative que le feuilleton. Le mélange d'indiciel et de fonctionnel semble constituer un autre élément susceptible d'engendrer une condamnation du feuilleton. Non seulement le genre présente-t-il des personnages à la psychologie plus élaborée que les actants des contes, mais il les met également dans des situations et des lieux qui favorisent nettement les représentations du privé et une critique du public. Par exemple, le héros des *Mystères de Paris* est un justicier solitaire, qui conteste par ses actes la justice officielle, et se pose en marginal par rapport aux forces policières. Le héros des *Deux orphelines*, épris d'une jeune fille du peuple, refuse la décision de Louis XVI et de son père, lieutenant général de la police de Paris, qui désirent lui imposer un mariage de raison.

Par ailleurs, la grande diffusion des romans-feuilletons (rendue encore plus élevée par la lecture à haute voix) lui permettait d'atteindre un public plus large que celui, restreint, de la littérature générale, vendue en volumes aux prix plus élevés, conçue pour une élite intellectuelle, et par conséquent moins accessible à un vaste lectorat.

L'emplacement du roman-feuilleton dans un journal entraîne d'autres effets. La plupart des journaux québécois du 19^e siècle sont politiquement engagés. Les lecteurs en feraient-ils une lecture orientée dans un certain sens (ultramontain, libéral, conservateur) ? Le roman-

31 Maurice Lemire, *La littérature québécoise en projet*, Montréal, Fides, 1993, 276 p.

feuilleton pourrait alors être un moyen subtil de diffuser et de consolider ces idées, sous le couvert de la fiction. Selon les institutions chargées de la légitimation du genre, les femmes et les lecteurs « naïfs » (enfants, adolescents) qui lisent ces textes de fiction risquent d'être atteints par ces idées et, de l'état de neutralité où ils se trouvaient, risquent de passer dans un camp politique donné. Pour les conservateurs, qui « accaparent à peu près tout l'espace médiatique³² » pendant une bonne partie du 19^e siècle, le feuilleton revêtirait alors l'apparence d'un véhicule idéologique puissant.

Les critiques ne prenaient pas en compte la finalité ludique propre à la lecture populaire³³. Anne-Marie Thiesse souligne que, même si le lecteur populaire ne pratique pas consciemment une lecture distanciée du texte, les conditions de son approche donnent un résultat semblable :

[L]es conditions mêmes de la lecture populaire, peu intégrée [...] dans le mode de vie, font que le lecteur [populaire] traverse lui aussi “ légèrement ” le roman où il ne s'investit jamais véritablement. [...] Considérant la lecture comme distraction, et la pratiquant de manière distraite, les membres des classes populaires ne sont point des victimes passives de leurs lectures, vouées par leur innocence à toutes les manipulations ourdies par qui veut les asservir³⁴.

Cette lecture oblique est une forme de distanciation plus ou moins lucide, à mettre en

32 *Ibid.*, p. 15.

33 Nicole Robine, « Lecture, lectures et projet de vie ou comment lit le lecteur populaire ? », dans Denis Saint-Jacques, dir., *L'acte de lecture*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, 1994, p. 143.

34 Anne-Marie Thiesse, *op. cit.*, p. 56-57.

parallèle, de nos jours, avec la « lecture relaxante » des lectrices de romans Harlequin étudiées par Julia Bettinotti³⁵. Cette modalité propre à la lecture populaire n'était pas envisagée dans le discours critique québécois du 19^e siècle. Dans cet ordre d'idées, les propos d'Honoré Beaugrand cités au début du présent chapitre recèlent une part de vérité. Comme l'Église surveillait attentivement les libéraux, plus susceptibles de contester ses vues que les conservateurs, elle prêtait sans doute une attention accrue aux feuilletons publiés dans leurs journaux (comme *La Patrie*, *Le Soir* ou *Le Temps*), vu leur possible teneur idéologique.

La tolérance des autorités envers les romans-feuilletons donne un indice de leur conformité à l'idéologie dominante. Les champs politique et religieux auraient interdit la publication de ces textes s'ils avaient vraiment eu les effets redoutés. La sélection opérée parmi ces textes et les modifications apportées aux feuilletons pour les neutraliser apaisaient les craintes. Toutefois, pour les raisons exposées tout au long de ce chapitre, la lecture et l'écriture de ce genre littéraire ne constituaient pas des activités socialement bien vues. Mains articles condamnaient donc le genre, pour ne pas donner bonne conscience aux lecteurs et pour entretenir cette dévalorisation sociale qui empêchait une expansion du genre, et une plus grande largesse envers ses représentations du privé et du public.

Toutes ces réflexions soulèvent plusieurs autres questions, que nous ne pouvons malheureusement pas approfondir ici, dont celle des différentes versions de romans-feuilletons

35 Voir notamment Julia Bettinotti, « Lecture sérielle et roman sentimental », dans Denis Saint-Jacques, dir., *L'acte de lecture*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, 1994, p. 153.

québécois parus en journaux et en livres. Ces textes étaient-ils modifiés, ou étaient-ils identiques dans leur reproduction sous différents supports ? Un journal libéral disposait-il d'une marge de manoeuvre moins grande qu'un journal conservateur ? La même question se pose au sujet des romans-feuilletons français publiés au Québec dans différents journaux. Si les feuilletons québécois étaient partout publiés sans modification, on peut conclure à une préformation efficace pour le champ visé. On peut aussi supposer que le discours critique québécois protège ses propres oeuvres. La critique négative française des *Mystères de Paris*, depuis sa parution en 1842-1843, influença-t-elle la réception critique de cette oeuvre au Québec ? Le scandale entourant ce roman pouvait instaurer un horizon d'attente propice à une condamnation plus prompte du livre d'Eugène Sue.

Ces questions nous ramènent à l'importation au Québec de représentations du privé et du public françaises. Ces représentations témoignaient d'un système social différent. Les institutions sociales dominantes n'étant pas les mêmes dans les deux pays (nous reviendrons bientôt sur cet aspect), le clergé et les conservateurs ne souhaitaient pas voir ce modèle social prendre place au Québec. Dans le dernier quart du 19^e siècle, les troubles qui agitérent la Troisième République (boulangisme, scandales de Panamá, Affaire Dreyfus) contribuaient à les maintenir dans le désir d'une situation sociale stable, différente de celle qui prévalait en France.

Particularités du transfert culturel France/Québec

On peut donc poser l'hypothèse importante que les représentations du privé non légitimées étaient celles qui montraient des actes ou des pensées fondamentalement individualistes. Cela expliquerait pourquoi la passion était contestée, mais pas l'amour (distinguable par une volonté de mariage et le désir de former une famille avec l'être aimé) ; pourquoi le meurtre pour des motifs personnels était mal perçu, mais non le même acte commis à la guerre pour défendre la patrie... Les représentations du public, pour être acceptées, devaient montrer de dignes agents de la sphère publique, remplissant leur devoir avec soin et efficacité.

Le roman-feuilleton recourt parfois au carnavalesque dans ses représentations de la sphère publique. Les éléments du carnavalesque sont, selon Bakhtine, l'exigence vitale et universelle de participation, la suppression joyeuse des distances entre les hommes, l'expression concrète des sentiments refoulés, les rapprochement de ce que la vie quotidienne séparait et l'inconvenance parodique et profanatrice³⁶. Les représentants de la sphère publique sont alors montrés comme égaux avec les criminels (suppression des distances, rapprochement des extrêmes), n'hésitant pas à faire passer leurs intérêts privés avant les intérêts publics qu'ils devraient privilégier (expression du refoulement), d'où une inconvenance profanatrice envers leurs fonctions. Cette parodie n'est pas innocente, car elle implique une critique : « Le carnavalesque [...] décrit des comportements ou des rituels propres à la société observée [...]. Le jeu, le burlesque, le comique [...] la folie qui surgit de l'interaction des langages déstabilise

36 André Belleau, « Carnavalisation et roman québécois : mise au point de l'usage d'un concept de Bakhtine », *Études littéraires*, vol. 19, n° 3, hiver 1983-1984, p. 54-56.

les positions sociales respectives³⁷ ». Alors, « le monde sérieux, officiel, intimidant, se voit [...] rabaissé dans ses aspects proprement institutionnels³⁸ ». L'effet carnavalesque suscité par la représentation, dans les feuilletons, de soldats corrompus, de magistrats ridicules, de prêtres pervers, tournait en dérision la sphère publique. Par là, le feuilleton suggérait une remise en question et risquait de discréditer la sphère publique aux yeux des lecteurs. Craignait-on alors un désengagement social, inspiré par cette vision ironique et individualiste, dangereuse pour la cohésion sociale ?

Le discours social [québécois de l'époque] ne laisse pas de place à l'espace privé. Chaque fois que quelqu'un prend la parole, il le fait toujours au nom de tous. [...] Seules des voix autorisées expriment les volontés et les sentiments de la majorité. Dans ces conditions, comment pourrait-on favoriser l'émergence d'une littérature qui permettrait à des citoyens de prendre des positions personnelles et de faire part de leurs rêves et de leurs sentiments ? Ne fournirait-elle pas une tribune à la dissidence, à la marginalité et à la contestation³⁹ ?

La plupart de ces représentations censurées indiquent les difficultés d'un transfert culturel intégral dans la mesure où, en France, à la même époque, les mêmes représentations ne véhiculaient pas le pouvoir subversif redouté au Québec. L'idée d'une révolution, par exemple, était perçue de façon positive en France, comme la juste libération d'une domination trop contraignante. L'autonomisation de la littérature française avait contribué à la diffusion d'une littérature individualiste (romantisme, symbolisme), subordonnée à aucun autre champ.

37 Anne Éline Cliche, « Un romancier de carnaval ? », *Études littéraires*, vol. 23, n°3, hiver 1988, p. 47.

38 André Belleau, « Carnavalesque pas mort ? », *Études littéraires*, vol. 20, n° 1, printemps 1984, p. 40.

39 Maurice Lemire, *op. cit.*, p. 16.

Les attaques contre l'Église étaient beaucoup moins mal perçues généralement, parce que l'Église n'exerçait plus en France le même pouvoir qu'au Québec. D'autre part, un acte considéré comme un vice ou une perversion au Québec pouvait être, en France, à la même époque, jugé inoffensif ou quasi normal. Ainsi, le concubinage, au Québec, à la campagne « représent[e] presque toujours [une] situatio[n] transitoir[e]⁴⁰ ». Et si cette pratique était plus répandue dans les villes, l'Église ne la condamnait pas moins. En France urbaine, on voit souvent de telles unions et on « admet d'autant plus aisément qu'une fille “ profite de sa jeunesse ” que concubinage et mariage ont, ici, presque le même contenu⁴¹ ». Plusieurs autres actes considérés comme déviants au Québec étaient tolérés ou acceptés en France à la même époque. Le divorce, par exemple, aboli en France en 1816, fut rétabli dès 1884. Au Québec, la Cour suprême n'entendra les causes de divorce qu'à partir de 1930⁴².

D'autre part les doctrines sociales comme le communisme ou le socialisme étaient acceptées en France, où plusieurs théoriciens se relèguèrent pour proposer différents modèles d'organisation sociale semblables, de Charles Fourier à Claire Demar. Cette multiplication des théories sociales permettait aussi de relativiser les attaques adressées aux représentants du public. La Révolution de 1789 avait permis à l'opinion publique de se fortifier et de pouvoir prendre la parole pour formuler des dénonciations et des critiques des représentants du public

40 Serge Gagnon, *Plaisir d'amour et crainte de Dieu*, op. cit., p. 153.

41 Alain Corbin, « La relation intime ou les plaisirs de l'échange », dans Philippe Ariès et Georges Duby, dir., *Histoire de la vie privée, tome 4 : de la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 1987, p. 535.

42 Serge Gagnon, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, p. 270-274.

dans les oeuvres de fiction. Au Québec, si une telle pratique était officiellement permise, on n'en condamnerait pas moins les représentations du public où étaient attaquées les grandes institutions sociales : « Le discours de l'opinion publique apparaît particulièrement dangereux aux conservateurs parce qu'il définit un espace privé à l'intérieur duquel les citoyens ont droit à une sorte de sanctuaire des droits individuels. Il menace ainsi d'effriter l'homogénéité d'un peuple⁴³ ».

Par ailleurs, nous l'avons montré au chapitre précédent, le roman-feuilleton n'était pas aussi subversif et révolutionnaire que le discours critique québécois du 19^e siècle voulait le laisser entendre. Genre de grande consommation, il présentait des aspects moralisateurs, des incitations aux bonnes mœurs, des aspects réactionnaires et ce, en France comme au Québec. Quoi qu'il en soit, la deuxième partie de ce mémoire, par l'étude de différentes versions françaises et québécoises du roman *Les Deux orphelines* de l'écrivain français Adolphe d'Ennery, nous permettra de vérifier nos hypothèses. Nous pourrions ainsi savoir s'il y avait des modifications opérées dans les romans-feuilletons français publiés dans les journaux québécois du 19^e siècle, et voir si ces changements concernaient des représentations du privé plutôt que du public.

⁴³ Maurice Lemire, *op. cit.*, p. 15.

DEUXIÈME PARTIE : ANALYSE COMPARÉE DES REPRÉSENTATIONS DU PRIVÉ ET DU PUBLIC DANS LE ROMAN-FEUILLETON FRANÇAIS PUBLIÉ EN FRANCE ET AU QUÉBEC

CHAPITRE 4

RÉCEPTION DE L'OEUVRE D'ADOLPHE D'ENNERY ET DES *DEUX ORPHELINES*, EN FRANCE ET AU QUÉBEC

Justification du corpus retenu

Dans le cadre du présent mémoire de maîtrise, nous avons dû restreindre notre analyse textuelle à un seul roman, en raison de l'ampleur et de la nouveauté du sujet à traiter qui nécessitaient une mise en place théorique et une contextualisation sociohistorique importantes. Après avoir lu plusieurs feuilletons français publiés dans différents journaux québécois, nous avons décidé d'arrêter notre choix sur *Les Deux orphelines* d'Adolphe d'Ennery. Plusieurs raisons nous ont conduit à choisir ce roman.

Ce texte est représentatif des feuilletons français publiés au Québec. Notre dépouillement de tous les romans-feuilletons publiés dans de nombreux journaux québécois¹

1 Notamment *Le Trifluvien* pour la période 1888-1900 ; *Le Canadien*, 1874-1893 ; *La Presse*, 1884-1900 ; *Le Sorelois*, 1882-1900 ; *Le Courrier du Canada*, 1874-1900 ; *L'Événement*, 1874-1900 ; *L'Union des Cantons de l'Est*, 1874-1900 ; *La Minerve*, 1874-

et notre lecture de plus de trente feuilletons publiés dans *La Patrie* entre 1879 et 1900 nous a permis de constater la conformité de ce feuilleton aux autres textes, par la présence d'intrigues amoureuses, des passages moralisateurs, la mise en scène d'activités criminelles et un caractère mélodramatique. Le texte comporte également plusieurs caractéristiques l'inscrivant dans l'esthétique feuilletonesque en général, soit :

[U]n *mystère* et un *secret* [...] qui ont trait aux Origines, à la naissance d'un personnage, et qui ne seront résolus que le plus tard possible, conformément à une démarche progressive-régressive [...] [mais aussi] la figure [...] romantique du *bandit-au-grand-cœur*, ou la thématique du *péché*, de *l'expiation* et du *rachat*².

D'autres aspects propres au genre se retrouvent dans *Les Deux orphelines* : beaucoup de dialogues (le roman reproduit presque intégralement les répliques de la pièce de théâtre dont il est tiré), recherche d'effets-choc et de suspense, appel aux sentiments des lecteurs. De plus, *Les Deux orphelines* offre une autre particularité intéressante : « Ce roman apparaît, étant donné sa date de parution, comme une *Somme* de thèmes et de structures, à la fois du roman populaire héroïque et romantique d'avant 1870 et du roman de la victime d'après, qui verra s'atténuer la tonalité épique³ ». Nous irions même jusqu'à identifier dans ce feuilleton des échantillons de la plupart des sous-genres du feuilleton. On y trouve ainsi des parties relevant du roman policier et judiciaire (l'histoire du criminel Antoine Frochard), du roman d'aventures (une évasion de la Bastille), exotique (aventures en Louisiane et en Amérique), historique (Guerre

1880.

2 Jean-Claude Vareille, *Le roman populaire français, 1789-1914*, Québec/Limoges, Nuit Blanche Éditeur/Presses universitaires de Limoges, 1994, p. 66. L'auteur souligne.

3 *Ibid.*, p. 65. L'auteur souligne.

d'Indépendance américaine) et maritime (aventures en bateau). Plus loin dans ce chapitre, un résumé du roman permettra de constater la pluralité des genres abordés au sein d'un même texte.

La longueur de ce roman, publié dans le quotidien montréalais *La Patrie*, du 9 mars 1895 au 11 janvier 1896, fut aussi un facteur de sélection important, puisqu'elle rend possible une analyse comparative consistante, et fournit une bonne matière à étudier. Les nombreuses représentations du privé qu'on y retrouve ont stimulé notre curiosité et donnaient le moyen de vérifier nos hypothèses. Le succès du roman, sur lequel nous reviendrons bientôt, constitua également un critère très important, puisqu'il nous offrait la chance de travailler sur un texte célèbre au 19^e siècle, représentant majeur du genre dans la mesure où sa diffusion était grande et qu'il faisait partie de l'imaginaire collectif de l'époque, en France et au Québec. Sa grande circulation l'inscrit comme une oeuvre importante, « un classique du genre⁴ », au niveau historique, dans la chronologie du roman-feuilleton⁵.

Nous avons relevé plusieurs représentations du privé non légitimées dont il était

4 *Ibid.*, p. 68.

5 Les chercheurs ayant travaillé sur le roman-feuilleton français s'entendent sur ce point. Marc Angenot le fait figurer dans sa liste des « Principaux succès populaires du Second Empire à l'après-guerre, dans Marc Angenot, *Le roman populaire*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1975, p. 138 ; Jean-Claude Vareille le cite parmi les repères importants de la littérature populaire 19^e siècle, dans Jean-Claude Vareille, *op. cit.*, p. 34. Il lui consacre aussi une fiche descriptive commentée dans le même ouvrage, p. 63-69 ; Anne-Marie Thiesse le fait figurer dans son guide d'entretien sur la littérature populaire, dans Anne-Marie Thiesse, *Le roman du quotidien : lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Le Chemin vert, 1984, p. 76.

question au chapitre précédent, présentes dans le roman par le biais de personnages aux idées suicidaires, de libertins, d'alcooliques, de voleurs, de criminels, de traîtres et autres marginaux. Le roman, en plus de ses représentations du privé, contient plusieurs éléments qui nous permettront de juger de questions sur la sphère publique sur lesquelles nous nous interrogeons, notamment la présence d'un discours favorable à la Révolution française, et celle d'un mariage réussi entre différentes classes sociales, en dépit de la tradition et de l'opposition parentale et royale. La sphère publique se trouve également remise en question par le discours révolutionnaire, mais aussi par la représentation carnavalesque de représentants du public, par le héros et sa contestation valorisée de la volonté commune de Louis XVI et du lieutenant général de la police de Paris. Enfin, la sphère publique étant indissociable de l'espace privé, il convenait de choisir un texte représentatif de ces deux aspects pour mener une analyse sociocritique rigoureuse.

Réception de l'oeuvre d'Adolphe d'Ennery

L'auteur des *Deux orphelines*, Adolphe Philippe, dit d'Ennery, naquit en 1811, dans une famille modeste. Il fut petit clerc de notaire, tenta sa chance en peinture, en journalisme et se spécialisa dans le théâtre dès 1831.

Il n'avait qu'une culture rudimentaire, peu d'esprit, mais un sens très aigu de l'art scénique, beaucoup de faculté d'expression [...]. Il a écrit presque toujours en collaboration et semble s'être réservé la tâche de charpenter les drames, en laissant à

ceux qui signaient avec lui le soin de polir le style et d'agrémenter le dialogue⁶.

D'Ennery fut décoré de la Légion d'honneur en 1847, et devint directeur du Théâtre-Historique en 1850, mais quitta rapidement cette fonction, en tentant de fonder sans succès son propre théâtre. L'auteur fut nommé Officier de la Légion d'honneur en 1859. « Il fut sollicité de s'intéresser à la station balnéaire de Cabourg-Dives, devint secrétaire, secrétaire-général puis directeur de la société qui le gérât, la transforma, la mit à la mode et en fut, en quelque sorte, le créateur⁷ ». D'Ennery mourut d'ailleurs maire de Cabourg le 26 janvier 1899.

La critique littéraire française de d'Ennery, qu'elle date du 19^e ou du 20^e siècle, témoigne de son succès, de sa nature prolifique, mais ne lui confère pas de qualités littéraires : « Il écrivit un grand nombre d'oeuvres témoignant plus de sa fécondité que de sa valeur littéraire : vaudevilles, drames, mélodrames, féeries, etc., destinées à des théâtres populaires⁸ » ; « Son habileté à bâtir des intrigues ingénieuses, autant que sa fécondité, en ont fait l'un des maîtres du mélodrame⁹ » ; ailleurs on lit : « Ses pièces, charpentées avec une habileté supérieure qui le dispense d'avoir du style, sont aujourd'hui encore maîtresses de la scène¹⁰ ». Quelques

6 Notice biographique d'Adolphe d'Ennery, dans Roman d'Amat et R. Limouzin-Lamothe, dir., *Dictionnaire de biographie française*, tome 10, Paris, Librairie Letouzey et Ané, 1965, p. 1062.

7 *Idem*.

8 Notice biographique d'Adolphe D'Ennery, dans Raoul Mortier, dir., *Dictionnaire encyclopédique Quillet*, Librairie Aristide Quillet, Paris, 1955, p. 1460.

9 Notice biographique d'Adolphe d'Ennery, dans Paul Robert, dir., *Le Petit Robert 2*, Paris, S.E.P.R.E.T., 1974, p. 524.

10 Notice biographique d'Adolphe d'Ennery, dans Paul Guérin, dir., *Dictionnaire des dictionnaires*, tome 3, Paris, Librairies-Imprimeries réunies, s.d., p. 576.

années après la mort de d'Ennery, l'Abbé Louis Bethléem formule un jugement semblable : « [T]outes ces pièces sont habilement charpentées et très émouvantes, ont fait verser des flots de larmes et rapporté des millions à leur auteur¹¹ ». Sa pratique du mélodrame lui vaudra parfois le mépris de certains critiques. Ainsi, dans un article sur Charles Dickens datant de 1889, Ferdinand Brunetière, s'intéressant à l'influence de la race dans les oeuvres de Dickens, se demande : « Est-ce peut-être le goût fâcheux qu'il [Dickens] a pour les combinaisons du mélodrame que l'on prétendra rapporter à son origine anglaise ? Comme si c'était en Angleterre que fussent nés les Pixérécourt, les Bouchardy, les Ponson du Terrail, les d'Ennery¹² ».

Anne-Marie Thiesse a effectué une intéressante série d'entretiens auprès de personnes d'origine populaire nées avant 1900 afin de mieux connaître leurs pratiques de lecture. Cette enquête nous permet de connaître la légitimation de d'Ennery à un autre niveau : « [A]ucun enquêté n'[a] pu citer les noms des auteurs de¹³ » *La Porteuse de pain* et des *Deux orphelines*. Cependant, si le nom de l'auteur ne resta pas dans la mémoire populaire, son oeuvre n'en fut pas moins appréciée et *Les Deux orphelines*, comme nous allons bientôt le voir, était un feuilleton très connu dans tous les milieux. Cette constatation vient appuyer notre idée de contre-légitimation

11 Louis Bethléem, *Romans à lire et romans à proscrire*, Paris, Éditions de la revue des lectures, 1932, p. 281. Nous donnons la référence de la version consultée, soit la onzième édition de cet ouvrage. Toutefois, la première édition de ce livre date de 1905 et fut donc publiée six ans après le décès de d'Ennery. Bethléem classe les oeuvres de d'Ennery parmi les romans mondains (acceptables).

12 F[erdinand] Brunetière, « Revue littéraire », *La Revue des deux mondes*, LIX^e année – troisième période, tome 92, 1^{er} avril 1889, p. 697.

13 Anne-Marie Thiesse, *op. cit.*, p. 39.

Au Québec, d'Ennery semble aussi apprécié. Peu après sa mort, un article d'André Picard présente, par le biais d'une discussion entre trois personnes, différents points de vue sur l'auteur, plutôt positifs. Une jeune fille apprécie d'Ennery de façon purement émotionnelle.

Un jeune homme affirme que :

M. d'Ennery avait donné à l'industrie des romans-feuilletons et drames populaires un incomparable essor et une prodigieuse extension. Il n'avait pas employé, au cours de sa vie, moins de trois cent [*sic*] collaborateurs. Des familles nombreuses prononcent son nom avec gratitude et lui doivent du bien-être. [...] Il mit la littérature et sa littérature à la portée de toutes les bourses, de tous les cerveaux et de tous les coeurs. Il fit rire et surtout pleurer avec abondance¹⁴.

Le troisième personnage de l'article de Picard, un homme plus âgé, représentant le Parisien type, considère que le feuilleton est « un genre qui a sa valeur et son charme » et trouve beaucoup de « mérite et [de] talent¹⁵ » à d'Ennery. Le jeune homme « adore les romans-feuilletons et les drames populaires » bien qu'il doive « à leur fréquentation incessante divers cauchemars terribles, des notions extraordinaires sur la vie et le monde et aussi quelques échecs au baccalauréat¹⁶ »...

L'une des pièces de d'Ennery, *Une cause célèbre*, fut souvent représentée à Montréal, entre 1879 et 1900. Ce drame, qui « recueill[ait] partout les éloges de la presse¹⁷ » amenait « un

14 André Picard, « Romans-Feuilletons et drames populaires », *La Patrie*, vol. 21, n° 8, 4 mars 1899, p. 2.

15 *Idem*.

16 *Idem*.

17 [Anonyme], « Montréal au jour le jour », *La Patrie*, vol. 1, n° 56, 1 mai 1879, p. 3.

bel auditoire à chaque représentation¹⁸ ». Selon *La Patrie*, il « remport[ait] un succès immense partout où il [était] représenté¹⁹ ». En 1879, il remporta un succès « réellement phénoména²⁰ » à Montréal ; en 1893, il attirait encore « une foule considérable au théâtre Empire » à un point tel qu' « au lever du rideau, il n'y avait presque plus de place²¹ ». La pièce connut un tel succès que, dans *La Patrie*, on n'hésita pas à publier des articles judiciaires intitulés *Une cause célèbre*²², sans doute en référence à ce titre en vogue et pour attirer l'attention des lecteurs. La constatation, dans la presse québécoise, de la popularité de cette pièce, n'empêche pas pour autant quelques remarques critiques : elle « eut un grand succès que nous n'entreprendrons pas de discuter, malgré les nombreuses invraisemblances qui en déparent le développement²³ ».

En résumé, les oeuvres d'Adolphe d'Ennery ont bénéficié d'une réelle fortune populaire en France et au Québec. L'institution littéraire française ignorait ou critiquait l'auteur, mais ses oeuvres étaient très appréciées du grand public. Au Québec, d'Ennery remporta un bon succès au théâtre, auprès des journalistes responsables de sa critique institutionnelle et auprès du public populaire. Il semble toutefois que la réputation du dramaturge eut finalement raison de celle du romancier et d'Ennery fut plus considéré comme un homme de théâtre que comme un romancier. La célébrité de l'adaptation romanesque des *Deux orphelines* est d'ailleurs probablement attribuable en grande partie à la popularité de la pièce de théâtre, comme nous

18 [Anonyme], « Théâtre des variétés », *La Patrie*, vol. 22, n° 4, 28 février 1900, p. 3.

19 [Anonyme], « Montréal au jour le jour », *La Patrie*, vol. 1, n° 58, 3 mai 1879, p. 3.

20 [Anonyme], « Montréal au jour le jour », *La Patrie*, vol. 1, n° 61, 7 mai 1879, p. 3.

21 [Anonyme], « Une cause célèbre », *La Patrie*, vol. 15, n° 98, 20 juin 1893, p. 3.

22 Notamment dans le vol. 4, n° 192, 13 octobre 1882, p. 3.

23 [Anonyme], « Théâtre Royal », *La Patrie*, vol. 1, n° 62, 8 mai 1879, p. 3.

allons le voir.

***Les Deux orphelines* : réception en France et au Québec**

D'Ennery connut donc le sort de nombreux écrivains populaires d'hier et d'aujourd'hui : il jouissait d'une grande popularité, mais les critiques littéraires ne lui accordaient guère de statut littéraire. Malgré ce déclassement du mélodrame au sein de l'institution littéraire, les différentes sources consultées s'entendent pour considérer que sa pièce la plus célèbre fut le mélodrame *Les Deux orphelines*. La pièce constitua « le succès le plus prolongé et très certainement le chef-d'oeuvre de l'auteur²⁴ ». Avant d'être un roman-feuilleton, *Les Deux orphelines* fut en effet une pièce de théâtre co-écrite par Adolphe d'Ennery et Eugène Cormon²⁵, dont la première édition vit le jour en 1875, chez l'éditeur parisien Tresse. Le succès de la pièce en France et au Québec éclipsa partiellement celui du roman et on peut imaginer que le roman n'aurait peut-être pas connu tant de succès sans le support de la pièce. Au 19^e siècle, les lieux de légitimation de la littérature, en France et au Québec, ne s'entendirent guère sur la valeur de ce drame en cinq actes et huit tableaux.

Les articles publiés dans *La Revue des deux mondes*, à l'instar de celui de Brunetière, ne se montrèrent pas cléments envers la pièce. Louis Ganderax, en 1885, dans une critique de la pièce *Denise* d'Alexandre Dumas, fils, réfute en ces termes la critique négative qu'on

24 Notice biographique d'Adolphe d'Ennery, dans Hartwig Derenbourg *et alii*, dir., *La grande encyclopédie*, tome 14, Paris, H. Lemirault & Cie, p. 114.

25 Pseudonyme de Pierre-Étienne Piestre.

pourrait faire de l'oeuvre de Dumas en la rangeant au sein des mélodrames :

Soit ! reprennent quelques-uns, mais *Denise* est un mélodrame parce qu'on y pleure comme aux *Deux Orphelines*. [Cette histoire] émeut nos nerfs d'une manière indigne : cet appel à notre sensiblerie ne s'excuserait qu'à l'Ambigu [...]. J'imagine que la quantité de pleurs versés ne prouve rien contre le poète [...] c'est la qualité de ces pleurs qu'il faut voir : est-il vrai que nos nerfs seulement sont intéressés par le récit de Denise, et que ce récit n'est qu'un artifice pour les ébranler ? Nullement²⁶.

Pour Ganderax comme pour Brunetière, le caractère mélodramatique d'une pièce constitue un défaut. Un article anonyme publié en 1889, au sujet de la pièce *La Lutte pour la vie*, d'Alphonse Daudet ira dans le même sens :

Si M. Alphonse Daudet avait intitulé son mélodrame : *un Scandale dans le grand monde*, ou : *le Divorce de la duchesse*, ou encore, et tout simplement *Paul Astier*, nous en eussions parlé, négligeamment [*sic*] et obligeamment, comme du *Maître de Forges*, par exemple, ou comme des *Deux Orphelines*²⁷.

D'autres journaux furent plus cléments envers la pièce de d'Ennery. En 1883, *La Presse* (Paris) parle de l'oeuvre en ces termes : « Plus rien à dire de ce drame, le chef-d'oeuvre du genre, où le spectateur le plus ingénu comme le plus raffiné trouvent également à se plaisir. [...] Tous les artistes sont bons dans cette pièce si bien faite²⁸ ». De son côté, *La Nation*, dans

26 Louis Ganderax, « Revue dramatique », *La revue des deux mondes*, LV^e année – troisième période, tome 67, 1 février 1885, p. 699.

27 [Anonyme], « Revue dramatique », *La revue des deux mondes*, LIX^e année – troisième période, tome 96, 15 novembre 1889, p. 461.

28 Émile Blavet, « La semaine dramatique », *La Presse* (Paris), vol. 48, n° 280, 8 octobre 1883, p. 3.

son texte publicitaire sur le roman (1892), précise que ce drame

a fait courir tout Paris. Il a été représenté sur toutes les scènes de France et de l'étranger, la Porte-Saint-Martin l'a repris récemment. Nos lecteurs retrouveront dans le roman les émotions poignantes ressenties au théâtre et y découvriront en outre des effets inconnus et saisissants qui feront verser bien des larmes. Le roman LES DEUX ORPHELINES est une oeuvre forte, vibrante, empoignante, admirablement écrite et d'une puissance de conception merveilleuse. LES DEUX ORPHELINES captivera sûrement au plus haut degré nos lecteurs et nos lectrices²⁹.

La nature publicitaire de cet article nécessite et amplifie l'appréciation positive de l'oeuvre. Néanmoins, ce texte n'en constituait pas moins une légitimation de la pièce susceptible de rejoindre plusieurs lecteurs parce qu'il fut reproduit pendant sept jours dans *La Nation*, occupant un emplacement voyant en première page du journal et en gros caractères. La critique semble toutefois confirmer le point de vue de Ganderax (*Revue des deux mondes*) : la pièce visait avant tout à provoquer des effets-choc et une grande quantité de larmes.

Auprès des lecteurs populaires interrogés par Anne-Marie Thiesse, *Les Deux orphelines* « rencontraient un grand écho. [...] Plusieurs enquêtés les connaissaient sous [...] trois formes [roman, versions théâtrale et cinématographique], et même parfois par une dramatique télévisée³⁰ ». Les propos des lecteurs rapportés par Thiesse vont effectivement dans ce sens :

29 [Anonyme], [Publicité pour le feuilleton *Les Deux orphelines*], *La Nation*, vol. 9, n°2828, 27 janvier 1892, p. 1. Texte également reproduit, avec de légères différences, toujours en page 1, dans les n° 2829 (28 janvier), 2830 (29 janvier), 2831 (30 janvier), 2832 (31 janvier), 2833 (1^{er} février) et 2834 (2 février) de *La Nation*.

30 Anne-Marie Thiesse, *op. cit.*, p. 39.

« *Les Deux Orphelines* ? Ah, ça ! Je me les rappelle par coeur³¹ » ; « *La porteuse de pain, les Deux Orphelines* ? Mais qui est-ce qui n'a pas lu ça ?³² » ; « On a vu [...] *les Deux Orphelines* [...]... Oh ben voyons ! On se serait cru déshonorés de ne pas connaître ça³³ ». Cette dernière remarque démontre bien l'importance de cette oeuvre dans l'imaginaire collectif, où elle s'imposait comme référence culturelle, d'où une véritable contre-légitimation.

La presse québécoise donnera une légitimation positive des *Deux orphelines*, en soulignant son succès et en lui attribuant de nombreuses qualités. Les chroniques théâtrales et les encarts publicitaires publiés dans *La Patrie* nous apprennent que la pièce fut représentée à maintes reprises à Montréal, en septembre 1880, juin 1881, décembre 1881, décembre 1882, décembre 1887, mai 1893, juin 1894, mai 1895, mars 1896. Des troupes composées de professionnels ou d'amateurs la représentèrent en français et en anglais.

Les critiques de *La Patrie* ou de *La Presse* (Montréal) évoquent la « magnifique pièce de d'Ennery [...] qui a toujours eu tant de succès à Montréal³⁴ », « ce beau drame de d'Ennery » et « les belles qualités de l'oeuvre de d'Ennery³⁵ », « [c]e magnifique drame³⁶ », « le drame si

31 Femme, née en 1895 à Paris ; père ouvrier, citée dans *ibid.*, p. 42.

32 Femme, née à Paris en 1895, père ouvrier, citée dans *ibid.*, p. 45.

33 Femme née en 1883, père employé de bureau, citée dans *ibid.*, p. 71.

34 [Anonyme], Chronique-Montréal », *La Patrie*, vol. 3, n° 246, 17 décembre 1881, p. 3.

35 [Anonyme], [Publicité sans titre pour la pièce de théâtre *Les Deux orphelines*], *La Patrie*, vol. 4, n° 76, 26 mai 1882, p. 3.

36 [Anonyme], « Les Deux orphelines », *La Patrie*, vol. 15, n° 70, 18 mai 1893, p. 3.

populaire d'Ennery [*sic*]³⁷ », ce « drame émouvant³⁸ », ce « fameux mélodrame³⁹ » ou « ce grand drame romantique, l'un des plus puissants de la scène⁴⁰ ».

Maints articles témoignent du grand succès remporté par la pièce. Un critique de la pièce souligne que « [l]e public qui connaissait la pièce s'attendait à beaucoup plus⁴¹ ». Un autre compte rendu est éloquent quant à la popularité de ce mélodrame :

Ce magnifique drame a attiré une foule énorme au Théâtre Empire à la représentation d'hier soir. L'élite de la société canadienne était présente et on a même été obligé de refuser l'entrée à plusieurs personnes. C'est un succès sans pareil. [...] Tous les facteurs ont soulevé les applaudissements de la foule, inutile de mentionner leur nom, car tous sont avantageusement connus du public, et leur éloge n'est plus à faire⁴².

Un article de *La Patrie* précise qu'au « Théâtre Royal, les “Deux Orphelines” sont à l'affiche et seront l'événement de la semaine⁴³ ». *La Presse* fait écho à cet entrefilet en annonçant que « [l]a reprise des “ Deux orphelines ” au Théâtre Royal [...] sera tout un événement⁴⁴ ». Ces prédictions s'avèrent justes car, quelques jours plus tard, on apprend que « [l]a salle du théâtre Royal était comble à la représentation d'hier soir, [...] le grand drame de

37 [Anonyme], « Les Deux orphelines », *La Patrie*, vol. 16, n° 88, 8 juin 1894, p. 4.

38 [Anonyme], « Courrier des spectacles », *La Patrie*, vol. 16, n° 89, 9 juin 1894, p. 7 ; [Anonyme], « Les Deux orphelines », *La Patrie*, vol. 17, n° 68, 15 mai 1895, p. 4.

39 [Anonyme], « Chronique théâtrale », *La Patrie*, vol. 18, n° 30, 28 mars 1896, p. 6.

40 [Anonyme], « Les théâtres », *La Presse*, vol. 10, n° 183, 9 juin 1894, p. 10.

41 [Anonyme], « Chronique-Montréal », *La Patrie*, vol. 3, n° 248, 20 décembre 1881, p. 3.

42 [Anonyme], « Les Deux orphelines », *La Patrie*, vol. 15, n° 70, 18 mai 1893, p. 3.

43 [Anonyme], « Les Deux orphelines », *La Patrie*, 9 juin 1894, *op. cit.*, p. 7.

44 [Anonyme], « Les théâtres », *op. cit.*, p. 10.

d'Ennery tenait l'affiche⁴⁵ ».

La pièce remporte un tel succès que même les représentations données par des amateurs suscitent l'enthousiasme : « C'est ce soir qu'a lieu la soirée des commis-épiciers à la salle du Monument National. À cette occasion, nos meilleurs amateurs jouent le drame émouvant " Les Deux orphelines " [...]. Tout fait présager un succès complet⁴⁶ ». On peut d'ailleurs supposer que l'oeuvre aurait connu un succès encore plus éclatant si le théâtre n'avait pas été sévèrement critiqué par le clergé québécois du 19^e siècle⁴⁷.

La légitimation du roman s'inscrit dans le prolongement de celle de la pièce. *La Patrie*, en annonçant la publication de ce feuilleton dans ses pages, n'hésitait pas à proclamer :

Nous avons décidé de publier d'abord le grand roman à sensation de ADOLPHE D'ENNERY qui a émotionné toute une génération et soulevé des larmes de tendresse et de sympathie parmi des milliers de lecteurs. LES DEUX ORPHELINES sont un monument du style dramatique ; c'est aussi un chef-d'oeuvre de pureté et de sentiment. Bien des personnes ont entendu au théâtre, en français ou en anglais, les aventures de HENRIETTE et de LOUISE [...]. Mais le roman n'est pas moins beau ni moins captivant que le drame. C'est une lecture à laquelle on ne peut pas s'arracher et que l'on est à même de laisser à la portée de tous. Nous sommes convaincus que les lecteurs de LA PATRIE seront heureux de pouvoir lire et conserver ce chef-d'oeuvre de d'Ennery⁴⁸.

45 [Anonyme], « Les théâtres », *La Presse*, vol. 10, n° 185, 12 juin 1894, p. 3

46 [Anonyme], « Les Deux orphelines », *La Patrie*, vol. 17, n° 68, 15 mai 1895, p. 4.

47 Rémi Tourangeau et Jean Laflamme, *L'Église et le théâtre au Québec*, Montréal, Fides, 1979, 356 p.

48 [Anonyme], « Un deuxième feuilleton – Les Deux Orphelines », *La Patrie*, vol 17, n° 7, 4 mars 1895, p. 4. Texte également reproduit dans *La Patrie* le 5 mars, p. 5 et 6 ; les 6 et 7 mars, p. 4 et le 8 mars, p. 3.

Accompagnant la première livraison des *Deux orphelines* dans *La Patrie*, un autre article évoquait « l'oeuvre à sensations, l'émouvant roman d'Adolphe d'Ennery, dont tout le monde voudra lire les pages pénétrantes de chauds sentiments, de passion émue et qui peuvent captiver une âme de marbre⁴⁹ ».

Le public semblait apprécier autant la version théâtrale que l'adaptation romanesque des *Deux orphelines*, même si le succès du feuilleton fut un peu éclipsé par la popularité de la pièce, en raison du retard de l'adaptation romanesque, publiée pour la première fois en 1887, postérieure de douze ans à la pièce. *Les Deux orphelines* fut connu longtemps uniquement comme pièce de théâtre, il eut donc le temps de s'installer comme tel dans l'opinion publique, et non comme roman-feuilleton. Le discours critique a conséquemment été plus abondant au sujet de la pièce car elle était représentée souvent, et rejoignait un public nombreux, par sa brièveté et sa présentation au théâtre, lui permettant de rejoindre simultanément plusieurs spectateurs. Pour cette raison, il semblait normal pour le public, quand il se référait aux *Deux orphelines*, de songer d'abord à la pièce de théâtre.

L'un des attraits du roman résidait dans la part de nouveauté qu'il apportait par rapport à la pièce de théâtre. Notre analyse comparative de la pièce et du roman souligne que le roman comporte presque 70 % d'éléments nouveaux, pour la plupart des récits secondaires, comme la longue partie consacrée à Marianne, la biographie de la vie criminelle de l'époux d'Euphémie Frochard, et la narration détaillée des exploits de Roger de Vaudrey en Amérique.

49 [Anonyme], « Notre nouveau feuilleton », *La Patrie*, vol 17, n° 12, 9 mars 1895, p. 8.

Résumé du roman *Les Deux orphelines*

Au Québec, le roman fut publié, comme nous l'avons indiqué, dans le journal montréalais *La Patrie*. Fondé en 1879 par Honoré Beaugrand, ce journal se singularisera jusqu'en 1897⁵⁰ en exprimant « les tendances radicales du parti libéral⁵¹ ». Malgré cette particularité qui entraîna souvent le journal dans « de vives polémiques avec les conservateurs et le clergé, [...] [*La Patrie* [était] une grande réussite commerciale⁵² » car son directeur cherchait à rejoindre « le plus vaste public possible ». Son public lecteur était donc très varié.

Nous allons maintenant résumer les grandes lignes du roman d'Adolphe d'Ennery. Cette synthèse s'impose afin que le lecteur puisse mieux suivre l'analyse comparative des chapitres suivants et identifier les rôles des différents personnages qui seront cités dans cette partie de notre étude.

En raison d'une situation économique difficile, le père de la très jeune Henriette s'apprête à abandonner sa fille sous le porche d'une église en espérant qu'un passant prendra le bébé abandonné pour s'en occuper. Contre toute attente, il trouve plutôt un deuxième enfant,

50 Joseph et Eugène Tarte achetèrent *La Patrie* en 1897. La ligne rédactionnelle du journal devint aussitôt plus modérée.

51 André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours, tome 2 : 1860-1870*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1975, p. 288.

52 Cette citation et la suivante : François Ricard, « Honoré Beaugrand », dans Ramsay Cook, dir., *Dictionnaire biographique du Canada*, tome 13, Québec/Toronto, Presses de l'Université Laval/University of Toronto Press, 1994, p. 57.

Louise, exposé au froid et au danger, et décide de le ramener chez lui. Dans les langes de Louise, il trouve une bonne somme d'argent, lui permettant de s'occuper de sa propre fille et de l'enfant adopté. Louise est la fille de Diane de Vaudrey, fruit d'amours coupables qu'elle doit dissimuler si elle ne veut pas risquer la vie de son enfant, car le père de Diane lui impose un mariage avec le Comte de Linières. Sa servante Marion s'est chargée d'aller porter l'enfant sous le porche de l'église. Elle perd toutefois rapidement la trace de Louise. Les demi-soeurs grandissent, leurs parents meurent, et elles doivent se rendre à Paris où un couple, les Martin, parents avec une amie de la famille, doit les recueillir. Pendant le voyage, la berline du libertin Marquis de Presles dépasse le coche qui transporte Henriette et sa soeur devenue aveugle depuis quelques mois. Apercevant Henriette, il profite d'une halte pour la courtiser sans grand succès. S'arrangeant pour lui soutirer le maximum de renseignements, il confie ensuite à son valet Lafleur le soin d'organiser l'enlèvement de la jeune fille, au Pont-Neuf, où doit les rejoindre M. Martin, qu'elles n'ont jamais vu. Lafleur se déguise en bourgeois, repère M. Martin, l'invite dans un cabaret où il le drogue. Il va s'approcher des deux soeurs, arrivées au Pont-Neuf, lorsque Marianne se rend auprès d'elles. Cette jeune couturière, entraînée dans le vol par son amoureux Jacques Frochard, a dérobé l'argent d'une caisse constituée pour subvenir aux besoins d'un orphelin, dont la mère est morte et le père, inconnu. Marianne songe au suicide, mais décide, sur les conseils des jeunes filles, de se livrer à la police pour expier et échapper à l'influence néfaste de Jacques.

La place du Pont-Neuf redevenue déserte, Lafleur parvient à entraîner Henriette dans un carrosse qui la conduit au pavillon du Bel-Air. Là, le Marquis de Presles l'attend, en pleine

soirée de débauche. Le Marquis espère causer sensation par l'arrivée de cette inconnue. La détresse d'Henriette, inquiète du sort de sa soeur, émeut Roger de Vaudrey, neveu de Diane, invité à la soirée du Marquis. Il se bat en duel avec de Presles, tue son adversaire, et quitte les lieux avec Henriette, espérant sauver sa soeur.

Celle-ci, entre-temps, a été prise en charge par la mendiante Euphémie Frochard (mère de Jacques) qui souhaite abuser de sa cécité pour la faire mendier. Louise ne peut guère se défendre contre cette femme qui la blesse et lui inflige de mauvais traitements qui vont s'aggravant lorsqu'elle tente de se révolter. Seul son fils Pierre sympathise avec Louise, mais sa constitution chétive et sa claudication l'empêchent de défendre l'orpheline contre sa mère et son frère Jacques.

Au cours de ses journées de mendicité, Louise rencontrera sa mère Diane sans que celle-ci ne la reconnaisse, et le docteur Hébert, qui s'intéresse à son cas. Le Comte de Linières, époux de Diane, devenu lieutenant général de la police de Paris, apprend à Roger que Louis XVI veut lui imposer un mariage. Roger, devenu amoureux d'Henriette, refuse. De Linières, désirant connaître les raisons du tourment de Diane, qui souffre en secret depuis l'abandon de sa fille, voilà plus de quinze ans, s'apprête à fouiller dans les archives de la police pour connaître la vérité. Roger arrache la page révélatrice. Son oncle furieux l'enferme à la Bastille et, se rendant à l'appartement d'Henriette, fait conduire celle-ci à la Salpêtrière, d'où elle doit être déportée quelques jours plus tard pour la Louisiane. Juste avant son arrestation, la jeune fille aura eu le temps de parler de sa demi-soeur à Diane, qui aura reconnu en Louise sa fille

perdue.

Cependant, Henriette rencontre Marianne à la Salpêtrière. La voleuse s'apprête à quitter cette prison, graciée en raison de sa bonne conduite. Marianne, désirant expier son crime jusqu'au bout, se substitue à Henriette et se retrouve déportée en Louisiane à sa place. Henriette, de nouveau libre, se rend chez Euphémie Frochard dont elle a obtenu l'adresse. Elle y découvre sa sœur et veut l'emmener avec elle lorsque Jacques Frochard s'interpose. Pierre, dans un sursaut de révolte, se dresse contre son frère, et le tue. Les deux orphelines se rendent chez le Docteur Hébert qui connaît leur histoire.

Le valet Picard, très dévoué à Roger de Vaudrey, parvient à faire évader celui-ci de la Bastille. Le Docteur Hébert, qui soigne Diane, convainc Roger de se rendre chez sa tante, rongée par une tristesse qui risque d'entraîner sa mort. Le Docteur Hébert organise toute une mise en scène pour obtenir le mariage de Roger. De Linières finit par céder, voyant qu'il risque d'entraîner le décès de son épouse s'il ne se montre pas conciliant. Le Docteur Hébert introduit Louise et Henriette dans la pièce, à la demande de Diane qui, songeant à sa fille mendiante, souhaite réconforter les pauvres. Diane éprouve une vive joie à la vue de sa fille. De Linières convoque Roger dans son bureau pour mettre une condition à son mariage : son neveu, afin de pouvoir défier les convenances sociales qui interdisent les mariages entre différentes classes sociales, doit faire la preuve de son courage et de sa vaillance. De Linières lui suggère d'aller se joindre à Lafayette, qui combat en Amérique pour l'Indépendance américaine. Roger accepte, et remet à son oncle la page compromettante des archives de la police. De Linières

choisit de pardonner à Diane sa faute passée, et d'adopter Louise. La guérison de Diane, ravie, est certaine.

Chez lui, Pierre continue de pourvoir aux besoins de sa mère alcoolique devenue folle. Bientôt, Euphémie Frochard incendie sa maison par accident et meurt dans les flammes. Le Docteur Hébert, prévenu par Pierre, fait croire au décès du fils de la mendiante. Il l'adopte, le soigne de son infirmité, l'éduque.

Roger connaît maintes péripéties en Amérique, avant d'y rencontrer Marianne. Celle-ci est mariée au lieutenant d'Ouvelles, qui a su apprécier sa valeur à la suite de plusieurs aventures vécues ensemble. D'Ouvelles avoue être le père de l'enfant orphelin dont Marianne avait dérobé l'argent. Le couple retourne en France pour veiller sur ce fils retrouvé. Roger regagne la France où Louis XVI accepte sa décision d'épouser Henriette. Pierre Frochard, devenu le fils adoptif du Docteur Hébert, épouse Louise qui l'aimait depuis leurs malheurs partagés dans la maison d'Euphémie Frochard.

Ce résumé forcément incomplet d'un roman aux multiples récits parallèles devrait donner au lecteur une idée de la structure générale de l'ouvrage et lui permettre de lire aisément le résultat de notre étude comparative. Le chapitre suivant amorcera cette partie de notre mémoire par l'analyse sociocritique des représentations du privé dans différentes versions françaises et d'une version québécoise des *Deux orphelines*.

Méthodologie d'analyse comparée

Pour notre analyse comparative des *Deux orphelines* d'Adolphe d'Ennery, nous avons utilisé deux versions journal et une version livre. La version livre est la première édition, publiée à Paris en 1887 par l'éditeur Jules Rouff. À l'origine, Rouff publia 201 livraisons totalisant 1604 pages, réunies ensuite en deux volumes (pages 1 à 760 pour le premier tome et pages 761 à 1604, pour le second). Chaque livraison comptait huit pages (sauf la dernière, comportant quatre pages) et contenait une illustration occupant 75 % d'une des pages. Nous souhaitions à l'origine utiliser également la deuxième édition livre des *Deux orphelines*, soit l'édition publiée en 1895, toujours à Paris par l'éditeur Rouff en deux volumes de 468 et 419 pages respectivement. Toutefois, nous avons dû renoncer à cette version, très condensée et coupée. Ce travail éditorial a probablement été effectué pour éviter les répétitions inévitables dans le cas d'une publication en feuilleton ou en fascicules, et pour former un livre à la lecture plus rapide, en évitant certains passages secondaires. Ainsi, les exploits de Roger de Vaudrey aux États-Unis et les aventures de Marianne en Louisiane et en Amérique ont été complètement supprimés de cette version. Les passages coupés de cette deuxième édition livre n'étaient pas les mêmes que ceux de la version journal, et rendaient impossibles toute analyse comparative. Cette deuxième édition livre n'a donc pas pu servir d'édition de référence au responsable de la publication des *Deux orphelines*, dans *La Patrie*, puisque la version de *La Patrie* contient de nombreux passages absents de cette version livre, mais bien présents dans les deux autres versions retenues.

Du côté des éditions publiées en journal, nous avons utilisé le feuillet publié en 229 livraisons dans le quotidien montréalais *La Patrie*, du 9 mars 1895 au 11 janvier 1896, totalisant environ 140 pages de journal complètes, seule version à ce jour, à notre connaissance, des *Deux orphelines* publiée dans un journal québécois du 19^e siècle. L'édition journal française retenue fut publiée en 457 livraisons dans le journal parisien *La Nation*, du 3 février 1892 au 2 août 1893, totalisant environ 150 pages de journal entières. Ce périodique étant introuvable au Québec, nous avons dû nous adresser à l'Association pour la Conservation et la Reproduction Photographique de la Presse (Paris) afin d'en obtenir un exemplaire.

Dans un premier temps, nous avons comparé les deux versions journal retenues. Nous avons identifié un certain nombre de différences (passages figurant dans *La Nation*, mais absents dans *La Patrie*, autres passages apparemment ajoutés ou modifiés). Dans un second temps, nous avons comparé les passages divergents à l'édition livre française retenue. À l'instar de *La Nation*, cette version livre étant devenue extrêmement rare, nous avons dû nous livrer à plusieurs démarches auprès de la Bibliothèque Nationale de France pour nous la procurer. Nous avons ainsi pu constater que nous considérions à tort certaines modifications comme étant des ajouts propres à la version québécoise. Ces passages, absents de *La Nation*, se trouvaient à la fois dans la version livre de 1887 et dans *La Patrie*. Il fallait donc les éliminer de la liste des interventions éditoriales québécoises. En outre, nous avons remarqué certains paragraphes disposés au mauvais endroit, dans *La Patrie* : l'ordre chronologique n'était pas respecté, et, en lisant la version publiée dans *La Nation*, nous voyions bien qu'il s'agissait d'une erreur que nous attribuions alors à la version québécoise. La comparaison avec la version

livre française nous a permis de constater que cette disposition de paragraphes était identique dans la version livre et dans *La Patrie*. Il semble donc que *La Patrie* ait utilisé l'édition livre française comme référence, puisqu'elle en reproduit les erreurs. Grâce à cette deuxième lecture comparative, nous avons pu clarifier nos observations et identifier les passages divergents vraiment propres à *La Patrie*.

Nous avons réparti les modifications pratiquées en trois sections : coupes, modifications et ajouts. Une fois ce travail fait, nous avons essayé d'identifier les modifications pertinentes dans le cadre de notre analyse. Ainsi, certaines coupes ne relevaient de toute évidence ni des représentations du privé, ni de celles du public. Vraisemblablement, il s'agissait de passages supprimés en raison de leur caractère répétitif (tel événement résumé pour la quatrième fois), de récits secondaires enlevés car ils ne modifiaient en rien la diégèse (la biographie d'une religieuse, par exemple), de descriptions (la forêt, les bâtiments de la Salpêtrière), de paroles de chansons (qui ne sont pas censurées, vu leur caractère anodin). Ce travail éditorial semble avoir eu pour but de resserrer le texte, de lui donner un caractère plus dynamique. La majorité des coupes relevait de cet ordre.

Nous avons donc tenté de repérer les indices du transfert culturel proprement dit. Par l'expression « transfert culturel », nous entendons le processus qui permet de changer les conditions de manifestation des représentations originales d'un texte. Les modifications, les ajouts et les coupes sont faites pour conformer certaines représentations importées de France à d'autres représentations plus légitimées au Québec. Le transfert culturel peut également servir

à simplifier un écrit français, pour faciliter l'intelligibilité de certaines représentations plus connues dans l'imaginaire français (noms d'hommes politiques, d'objets ou d'expressions propres à la France et peu répandus au Québec) que dans l'imaginaire québécois.

Dans le chapitre suivant, nous présenterons les différentes sections regroupant les représentations du privé ou du public. Le caractère systématique de certaines coupes nous permettait d'établir un lien de cause à effet. Par exemple : certaines parties des descriptions physiques des héroïnes étaient toujours supprimées lorsqu'elles devenaient trop allusives ; les passages représentant des attitudes hostiles envers la religion étaient régulièrement enlevés ; certaines expressions, revenant à maintes reprises dans le texte français, ne figuraient jamais dans le texte québécois, chaque fois remplacées par un terme moins offensant. Dans d'autres cas, moins évidents, nous avons tenté de donner une explication plausible, tout en étant conscient de la difficulté de prouver ces avancées avec certitude. Voyons maintenant le résultat de notre analyse.

CHAPITRE 5

ANALYSE SOCIOLITTÉRAIRE DES *DEUX ORPHELINES*

À PARTIR DU MODÈLE DE JAUSS

Dans son article « La douceur du foyer. La poésie lyrique en 1857 comme exemple de la transmission de normes sociales par la littérature ¹ », Hans Robert Jauss présente différents paramètres d'analyse sociocritique d'un genre, la poésie lyrique, où les représentations du privé sont nombreuses. Ces éléments nous aideront à identifier des aspects spécifiques des sphères privée et publique dans *Les Deux orphelines* d'Adolphe d'Ennery. Jauss suggère de se pencher sur le modèle situationnel de base (rôles, lieu, temps), le modèle normatif de base (maximes, valeurs, sanctions), « l'ici-là-bas » (relation à l'environnement immédiat et éloigné), la « situation de vis-à-vis » (relations interpersonnelles), la vie de l'individu dans son déroulement biographique et, enfin, sur l'aspect symbolique du sens (religion, art, science). Nous ne retenons pas le concept de « l'univers particulier et sa clôture ² », car nous traiterons de l'aspect spatial du roman lors du recours au modèle situationnel de base et par l'examen de « l'ici-là-bas ». Nous ne prendrons pas non plus en considération la légitimation et la fonction

¹ Hans Robert Jauss, « La douceur au foyer : la poésie lyrique en 1857 comme exemple de transmission des normes sociales par la littérature », p. 263-299, dans Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978, 305 p.

² *Ibid.*, p. 278.

idéologique du texte, comme le suggère Jauss³, car ces critères seront étudiés au chapitre suivant, mis en parallèle avec le travail éditorial québécois opéré sur le roman de d'Ennery. Nous analyserons ici la version du roman publiée dans *La Patrie*, afin de traiter des représentations du privé et du public encore présentes dans la version québécoise, après les modifications apportées au texte français.

Modèle situationnel de base

Commençons par l'analyse des rôles, première composante du modèle situationnel de base de Jauss. Les différents protagonistes du roman peuvent aisément être classés en trois catégories de rôles identiques à celles des contes : héros, adjuvants et opposants. Les rôles des héros du roman relèvent de la sphère privée, puisque ces personnages cherchent à concrétiser leurs désirs personnels plutôt que d'accomplir des actions socialement valorisées. Henriette veut épouser Roger et retrouver sa soeur ; Louise espère échapper à la mendiante Frochard et épouser Pierre ; Pierre rêve d'épouser Louise ; le comte de Linières cherche à découvrir le secret de sa femme et utilise ses pouvoirs de chef de police pour se venger de son neveu désobéissant ; Marianne se livre aux autorités pour se soustraire à l'influence de Jacques Frochard et expier ses fautes ; Diane tente de retrouver sa fille perdue... Si le contraire semble parfois se produire, il s'agit d'un moyen emprunté par les protagonistes pour favoriser l'aboutissement de leurs démarches. Par exemple, Roger de Vaudrey va combattre aux États-Unis, aux côtés de Lafayette, parce que le comte de Linières a posé cette condition au mariage

3 *Ibid.*, p. 282.

de son neveu avec Henriette.

Les opposants se soucient eux aussi de voir aboutir leurs projets privés : le libertin Marquis de Presles organise l'enlèvement d'Henriette pour la séduire ; la mendiante Frochard se sert de Louise pour obtenir l'argent nécessaire à ses libations et aux débauches de son fils Jacques ; ce dernier passe ses journées au cabaret ; le lieutenant Rabusson veut se battre en duel avec l'époux de Marianne pour gagner celle-ci. Toutefois, les adversaires, lorsqu'ils sont considérés comme collectivité, agissent en fonction des intérêts publics de leur groupe : les Indiens ennemis défendent leur tribu en combattant les héros, les Anglais essaient d'empêcher l'indépendance des États-Unis. Il en va de même pour les adjuvants collectifs : d'autres Indiens se montrent favorables aux actions des héros parce que leur peuple a conclu une entente avec les Français ; les Américains se rangent parmi les alliés en vertu de leur alliance avec les Français, contre les Anglais.

Les adjuvants individuels, eux, se soucient d'intérêts publics, agissant pour le bien de tous. Cette caractéristique a peut-être pour but de renforcer la crédibilité de leur rôle. Car, sans cette condition, quel motif entraînerait des alliés désintéressés à aider les deux orphelines ? En n'ayant aucun but privé à réaliser, ces adjuvants disposent du temps, de la disponibilité et du caractère philanthrope nécessaire à l'accomplissement de leur rôle. Ainsi, le Docteur Hébert guérit Louise et Pierre, en favorisant la réussite des projets de ses protégés ; Soeur Geneviève, toujours à l'écoute des détenues de la Salpêtrière, ferme les yeux sur la substitution de Marianne à Henriette au sein des déportées ; Louis XVI, constatant la réussite publique de

Roger en Amérique, renonce au mariage qu'il voulait lui imposer.

Les buts à atteindre par les héros relèvent donc du privé. Quand la sphère publique entre en jeu, elle justifie les actes des adjuvants ou l'attitude d'un groupe social soucieux de préserver sa cohésion. Les héros agissent de façon individuelle et recourent à des moyens privés pour y parvenir : Roger profite de son lien de parenté avec le chef de police pour convaincre Louis XVI ; Henriette se rend elle-même chez la mendiante Frochard pour délivrer sa soeur, sans l'aide de la police ; Pierre Frochard tue son frère Jacques pour l'empêcher de séquestrer Louise plus longtemps ; le valet Picard aide son maître à s'évader de la Bastille pour empêcher la déportation d'Henriette...

Considérons maintenant l'aspect spatial. Beaucoup de lieux dépeints dans *Les Deux orphelines* relèvent de la sphère privée : la maison retirée du Marquis de Presles, la chambre d'Henriette où Roger vient visiter la jeune fille, le taudis de la mendiante Frochard, où Louise est cachée dans un grenier pour rendre sa captivité plus secrète, la chambre de Diane où celle-ci pleure sa fille disparue. Plusieurs lieux publics sont considérés comme contraignants, et les protagonistes essaient de s'en échapper : Roger s'évade de la Bastille, Henriette quitte la Salpêtrière sous une fausse identité. Par là, on constate la suprématie de l'espace privé sur l'espace public, celui-là valorisé, celui-ci perçu négativement par plusieurs protagonistes. Dans le même ordre d'idées, d'autres lieux publics dissimulent des drames privés, qui détournent ces endroits de leurs fonctions premières. Citons ici l'enlèvement d'Henriette au Pont-Neuf ; la convocation de Roger au palais de Louis XVI où le refus du jeune homme de se plier à un

mariage imposé suscite la tension ; le bureau du comte de Linières, théâtre de la confrontation entre le chef de police et son neveu ; le cabinet du Docteur Hébert, où ce dernier conçoit des plans pour la réussite des intérêts privés de ses protégés.

Le temps constitue aussi un facteur important dans l'accomplissement des intérêts privés. Il s'organise en fonction de la réussite des objectifs privés. Élément primordial dans le roman, il est sans cesse pris en considération par les personnages : Diane craint de ne jamais retrouver sa fille perdue, au fil des années ; séparées depuis des mois, Louise et Henriette redoutent de ne plus se revoir ; la décision de Louis XVI d'imposer un mariage à Roger risque d'être irrévocable si le jeune homme ne convainc pas rapidement le roi de revenir sur sa décision ; l'absence de Roger en Amérique s'avère de plus en plus inquiétante pour ses proches, qui demeurent sans nouvelles de lui pendant plusieurs mois... Souvent considéré comme un opposant, le temps s'impose alors comme un adversaire supplémentaire à vaincre afin de faire triompher les désirs privés. Sa subordination à la sphère privée marque de nouveau la suprématie du privé sur le public, dans *Les Deux orphelines*.

Modèle normatif de base

L'étude du modèle normatif de base (maximes, valeurs, sanctions), identifiable dans le discours de d'Ennery, semble s'inscrire dans la même logique. Les maximes, peu nombreuses et très générales, revêtent une portée idéologique plutôt neutre. La phrase suivante en donne une idée : « L'espace et le temps sont sans limites ; on pourrait, parfois, en dire autant

du malheur⁴ ». C'est pourquoi nous nous intéresserons plutôt aux valeurs. En effet, l'auteur commente et juge les actions des personnages, comme nous le verrons au chapitre suivant. Nous reviendrons aussi sur l'appréciation claire de d'Ennery envers ses personnages. Si les héros sont souvent beaux, décrits à l'aide de qualificatifs élogieux, les opposants sont dépeints en termes négatifs qui ne laissent subsister aucune ambiguïté. Pour comprendre les valeurs véhiculées par d'Ennery, considérons les qualités des héros. Ceux-ci sont honnêtes, vertueux, capables d'actes héroïques, font preuve de dévouement. Au contraire, les opposants sont malhonnêtes, mènent souvent une vie de débauche, se livrent à des actes criminels, font preuve d'égoïsme. Cet examen des traits positifs des héros peut laisser supposer un renversement de situation : les héros respecteraient-ils la sphère publique avant tout, malgré leur apparente quête du privé (l'honnêteté, la vertu, le dévouement constituent autant de valeurs propres à la littérature nationale) ? Un examen des agissements des adversaires, contraires aux prescriptions de la littérature nationale, nous éclaire. On peut alors avancer que, même dans la version française originale de son roman, D'Ennery a doté ses héros d'un respect manifeste envers la sphère publique pour rendre acceptable leur démarche privée. Cette hypothèse nous semble plausible, puisqu'elle permet à d'Ennery de légitimer des actions privées, exercées par des personnages toujours soucieux de ne pas troubler l'ordre public. En effet, si certains héros des *Deux orphelines*, comme Roger de Vaudrey, semblent parfois défier les représentants de la sphère publique (comme son oncle, chef de police), ils finissent toujours par se soumettre à l'autorité de la sphère publique.

4 Adolphe d'Ennery, « Les deux orphelines », *La Nation*, 4 février 1892.

Les sanctions renforcent cette supposition, le sort des personnages représentant une autre forme de jugement posé par l'auteur sur les actions et les comportements. Les héros, porteurs de valeurs publiques positives, sont récompensés, et leurs buts privés aboutissent car ils ont respecté la sphère publique et ce, au sein de leur démarche privée. Les adversaires, au contraire, se retrouvent au contraire punis pour avoir outrepassé les lois et troublé l'ordre public dans leur quête du privé, comme nous le verrons au chapitre suivant. De nouveau, les valeurs publiques seraient alors subordonnées à la sphère privée, puisqu'elles servent de faire-valoir, de justification morale et sociale aptes à rendre acceptable le triomphe des héros dans leur quête privée.

« L'ici-là-bas » et la « situation de vis-à-vis »

Considérons maintenant « l'ici-là-bas ». Jauss définit cet axe comme « le rapport du moi au monde environnant⁵ ». Dans *Les Deux orphelines*, ce rapport se fonde dans la plupart des cas sur les lieux privés et la sphère privée. L'examen des endroits où se déroule l'action des *Deux orphelines* a permis de le démontrer, plus haut, et de montrer que les espaces publics perdaient à plusieurs reprises leur caractère officiel pour servir de cadre à des drames privés.

La « situation de vis-à-vis » considère les relations interpersonnelles, s'articulant en « une pluralité de relations, depuis l'expérience de l'autre faite dans le face-à-face jusqu'au

⁵ Hans Robert Jauss, *op. cit.*, p. 292.

sujet collectif de l'histoire de l'humanité⁶ ». En examinant les rôles des personnages du roman, nous avons montré que la vie privée y primait sur la vie publique. Les relations avec autrui adoptent alors un caractère privé, même lorsqu'elles confrontent deux personnages publics dans l'exercice de leurs fonctions. La rivalité entre le valet Picard et le policier Marest permet de le constater. Ces deux employés du comte de Linières ressentent une antipathie mutuelle et cherchent sans cesse à se venger, à discréditer ou à diminuer l'autre dans l'estime générale, en se servant de renseignements appris grâce à leur travail, ou en utilisant des ressources propres à leur profession. Même les événements à caractère historique, (supposément collectifs et publics, par leur appartenance à l'imaginaire collectif et à l'Histoire) sont subordonnés aux passions privées des personnages. Rappelons ici les exploits de Roger aux côtés de Lafayette, aux États-Unis, uniquement effectués pour permettre au jeune homme d'épouser Henriette. Suivant cette logique, le rôle de Louis XVI se bornera à accepter que Roger choisisse lui-même son épouse, et Marie-Antoinette, en engageant Henriette comme dame d'honneur auprès d'elle, lui permet en définitive de régulariser sa situation auprès de Roger. Grâce à cette nouvelle position sociale, Henriette remédiera aux inévitables commentaires suscités par son appartenance à une classe sociale populaire, inférieure à celle de son futur époux.

Vie de l'individu dans son déroulement biographique et aspect symbolique du sens

La vie de l'individu dans son déroulement biographique se place également sous le signe du privé. En effet, à la fin du roman, les héros voient s'accomplir leurs désirs privés :

⁶ *Idem*.

épouser l'être cher, retrouver sa mère, son fils ou sa fille, découvrir un secret troublant... La plupart des opposants périront dans des circonstances privées : l'alcoolique Euphémie Frochard meurt dans un incendie qu'elle cause par accident, en pleine ivresse ; Jacques Frochard est tué au cours d'un duel avec son frère, déclenché par sa tentative de séquestrer la jeune Louise ; épris de Marianne, le sergent Rabusson, après avoir voulu provoquer le mari de la jeune femme en duel, reporte sa haine envers l'adversaire anglais. Il mourra peu après au combat.

L'aspect symbolique du sens révèle encore l'importance du privé. Selon Jauss, il « peut se manifester sous les formes de la religion, de l'art ou de la science⁷ ». S'il n'est pas question d'art, dans *Les Deux orphelines*, la religion est toutefois abordée. Elle se trouve cependant subordonnée aux intérêts privés des personnages. Ceux-ci prient ou songent à Dieu dans l'espérance que celui-ci intercède et favorise l'accomplissement de leurs désirs personnels. Ainsi, un médecin dit à Louise que « Dieu [...] aidera sans doute⁸ » ses proches à guérir sa cécité ; Diane s'en remet à Dieu au sujet de sa fille perdue, en songeant à cette phrase : « Bienheureux sont ceux qui pleurent, car ils seront consolés⁹ ». Marianne conclut à l'existence de Dieu quand elle obtient une preuve de sa présence matérielle et de son utilité pratique. Louise et Henriette lui offrant de l'argent, la jeune femme s'écrie : «— Ah ! [...] il faut bien qu'il y ait un Dieu, puisque voilà deux de ses anges qui viennent me secourir¹⁰ ».

⁷ *Ibid.*, p. 293.

⁸ Adolphe d'Ennery, « Les Deux orphelines », *La Nation*, 15 février 1892.

⁹ *Ibid.*, 17 février 1892.

¹⁰ *Ibid.*, 11 mars 1892.

La science occupe une position similaire, représentée par le Docteur Hébert. Le médecin philanthrope utilise en effet ses connaissances pour favoriser l'aboutissement des projets privés de tous. Il guérit l'infirmité de Pierre Frochard, son protégé peut alors se présenter dans la famille de Louise en faisant bonne figure, sous une apparence physique séduisante. Hébert s'occupe également de l'instruction de Pierre. La connaissance de diverses sciences autorise le jeune homme à se poser en gendre enviable aux yeux de la famille de Louise. Le Docteur Hébert donne un nouvel exemple des bienfaits de la science en guérissant Louise de sa cécité, lui permettant de devenir l'épouse autonome et heureuse de Pierre. Le Docteur Hébert utilisera enfin son savoir en psychologie pour organiser une sorte de thérapie de groupe avant la lettre, au cours de laquelle il confrontera les principaux protagonistes du roman. Cette séance se terminera de façon positive et les participants auront satisfait leurs désirs privés. Par la figure du Docteur Hébert, la science, comme les autres éléments des *Deux orphelines*, sert donc à la réalisation des buts privés visés par les protagonistes du roman.

L'application des éléments analytiques de Jauss aux *Deux orphelines* fait ressortir la primauté de la sphère privée sur la sphère publique : les buts visés, les moyens pour y parvenir relèvent du privé et se déroulent souvent dans des espaces privés. Les différents éléments présents dans le roman sont situés par rapport à l'accomplissement de ces désirs privés : l'aspect temporel, la religion, la science et le déroulement de la vie des personnages. Si, parfois, la sphère publique semble dominer le privé, une analyse plus en profondeur démontre qu'elle sert plutôt de justification à des actes privés, ou renforce la crédibilité psychologique des comportements d'autres personnages nécessaires au déroulement de la diégèse. Le chapitre

suivant permettra de constater si les modifications pratiquées dans le texte français relèvent également de la sphère privée, et de donner une vue d'ensemble sur les différentes versions du roman de d'Ennery.

CHAPITRE 6

ANALYSE DES REPRÉSENTATIONS DU PRIVÉ ET DU PUBLIC

DANS *LES DEUX ORPHELINES* D'ADOLPHE D'ENNERY

Représentations du privé retranchées

Nous verrons dans un premier temps les passages supprimés de *La Patrie*, relevant de la sphère privée. Les coupes comptent parmi les plus nombreuses des modifications apportées au texte français. Nous les avons regroupées en trois catégories : représentations générales du privé, représentations des mœurs condamnées et représentations de la criminalité.

Dans *La Patrie*, la majeure partie d'une conversation tenue à la Salpêtrière est coupée. Il s'agit d'un dialogue entre Marianne, la voleuse repentie, et Julie et Florette, deux jeunes filles arrêtées à la suite de la fête orgiaque organisée par le Marquis de Presles. Les deux courtisanes acceptent mal leur situation et, loin de se repentir comme Marianne, persistent dans le vice. Elles se plaisent même à en démontrer et s'en remémorer tous les plaisirs : « Elles se rappelaient combien elles avaient été heureuses¹ » au temps où elles possédaient « des robes de soie [...], des laquais toujours à [leurs] ordres » et qu'elles

¹ Cette citation et les suivantes sont tirées de *La Nation*, 31 août 1892.

sortaient « toujours en équipage ». Les deux jeunes filles perçoivent l'opprobre qui les entoure, mais envisagent vite une façon de supporter leur éventuelle déportation en Louisiane : « On assure [...] qu'on trouve à se marier là-bas », mentionne Florette. Julie adopte aussitôt « le ton léger et enjoué qu'elle prenait autrefois avec ses adorateurs », et Florette conclut : « Tant mieux [...], ça sera du moi[n]s quelqu'un sur qui l'on pourra se venger ». Marianne constate que l'unique regret de « ces filles, arrachées à leur vie de débauche et de luxe [...] était de ne pouvoir plus, comme autrefois, s'y adonner entièrement ». Elle tente alors un dernier effort pour convertir les courtisanes, mais la conversation est interrompue par l'arrivée du Docteur Hébert. Ce passage a vraisemblablement été coupé parce qu'il témoignait de l'impossibilité de convertir les déviants à la pratique de la norme valorisée. Représentantes de la débauche, Florette et Julie persistent dans leur attitude marginale, la seule qui leur ait procuré le bonheur. D'Ennery l'indique clairement, elles « se rappelaient combien elles avaient été heureuses » à cette époque. Les deux jeunes filles ont donc connu la satisfaction dans une vie dissolue. Il n'en faut guère plus pour qu'un critique zélé puisse conclure à la glorification du vice dénoncée par le discours québécois du 19^e siècle, d'où la nécessité de retrancher ce dialogue. Le passage où Florette pleure sur un banc n'a cependant pas été modifié, probablement parce qu'il montrait le châtement du vice, et s'inscrivait alors dans l'optique moralisatrice de la littérature nationale.

Représentations des mœurs condamnées

Les coupes les plus importantes, dans cette section, concernent la fête organisée par le Marquis de Presles, lors de l'enlèvement d'Henriette. D'Ennery commence ce chapitre par une description des maisons retirées où les nobles dépravés donnaient libre cours à leurs débauches. Le passage soulignant le décor luxueux de ces endroits est demeuré intact dans *La Patrie*, mais l'indication selon laquelle ce goût est aussi « le plus lascif² » a été supprimée. De même, le sort réservé aux jeunes filles enlevées est retranché de *La Patrie* : « Séduites, corrompues et bientôt abandonnées pour laisser la place à d'autres, ces malheureuses créatures n'avaient plus qu'à choisir entre la misère et la prostitution ». Cette phrase peut avoir été enlevée parce qu'elle illustre le « flétrissement de la vertu », un élément contesté par les critiques, comme on l'a vu dans la première partie de ce mémoire. En effet, les filles enlevées n'ont pas choisi leur sort et, impuissantes devant les machinations de libertins, font figure de victimes plus que de criminelles endurcies. Leur sort misérable s'inscrit alors assez difficilement dans un processus de punition du vice.

Un peu plus loin, la description de la petite maison du père du Marquis est coupée en partie : « Il en fit un véritable harem peuplé de demoiselles à la mode, de filles de l'Opéra et même, bien souvent, de grandes dames d'une vertu douteuse ». Dans le résumé des soirées jadis organisées par ce libertin, ce passage manque : « [Q]uand minuit sonnait, l'amphitryon [...] donnait l'ordre qu'on éteignit toute les lumières, afin [...] qu'on pût [...] s'enterrer vivant dans les délices de l'orgie ». Ces deux derniers extraits présentent le tort de rendre trop explicites des éléments du récit qu'il aurait fallu voiler. La première phrase

² Cette citation et les suivantes : *La Nation*, 26 mars 1892.

associe de grandes dames à la corruption. L'adjectif « grandes » implique une célébrité sur le plan de la sphère publique, de même qu'une appréciation positive. Son association avec la « vertu douteuse » crée une valorisation du vice. Les « délices de l'orgie » s'inscrivent dans la même logique, laissant entendre qu'on peut trouver du plaisir au sein de la débauche. La façon positive de traiter les représentations du privé condamnées se combine ici avec un aspect quantitatif important (« un véritable harem »), d'où la suppression de ce passage. De même, ce commentaire sur les décors actuels de la petite maison de Presles est également enlevé pour une raison semblable : « [U]n ameublement approprié à la circonstance [...] pour les haltes forcées pendant cette frénésie de plaisirs ». L'imagination du lecteur est stimulée, et d'Ennery, en évoquant une « frénésie », pousse à l'excès la représentation d'actes privés condamnés.

Les protagonistes de cette soirée sont également sujets à la censure. D'Ennery, dans *La Nation* uniquement, précise que les succès de la coryphée Julie « se comptaient plus nombreux dans les petites soupers qu'au théâtre³ ». Or, malgré ce comportement contraire aux normes, la jeune fille remporte beaucoup de succès. En enlevant ce passage dans *La Patrie*, l'admiration manifestée envers Julie devient moins scandaleuse. Il en va de même pour la courtisane Florette, devant qui (dans *La Nation* seulement) le viveur D'Estrées se jette à genoux

pour approcher ses lèvres du bouquet de fleurs d'oranger qui ornait la

³ Cette citation et la suivante : *La Nation*, 29 mars 1892.

ceinture de la jeune fille, en murmurant [...] : – Laisse-moi aspirer le parfum de ces fleurs, ma mignonne rosière ! – Ce n'est pas l'heure ! soupira comiquement Florette. Mais le roué persista : – Tu sais bien, déesse, qu'ici l'on oublie les heures !... excepté une seule à minuit ! – Oui, interrompit de Mailly en prenant la taille à Julie, à minuit, sauve qui peut, mesdames !

Toute cette partie est coupée, probablement pour son contenu allusif. Le lecteur se doute bien que D'Estrées n'approche pas uniquement ses lèvres de la ceinture de Florette pour humer innocemment le parfum des fleurs. D'Ennery souligne d'ailleurs le caractère « roué » du libertin. Et, à en croire de Mailly, minuit marque le début d'une débauche où tous les excès sont permis. La relation du reste de la soirée est aussi supprimée, car elle est beaucoup trop explicite. L'auteur décrit délibérément une orgie où les actes et les paroles ne sont plus soumis à aucune convenance, les protagonistes donnant libre cours à toutes leurs passions privées, comme on peut en juger :

[L]es courtisanes, affolées de plaisirs, prenaient de l'avance sur l'heure convenue pour le sauve-qui-peut [...]. Et dans cet enchevêtrement de corps affolés, les imaginations en délire improvisaient les propos les plus audacieux, les interpellations les plus étonnantes, les apostrophes les plus licencieuses ! [...] Quelques dames, à bout de respiration, se laissaient aller dans les bras de leurs cavaliers⁴.

Pour conclure avec ce passage abondamment censuré, signalons la suppression de quelques descriptions de jeunes filles : les courtisanes « qui avaient la jambe bien faite⁵ » ; le costume de bergère de Julie qui « faisait ressortir d'admirables épaules » ; les invités de

⁴ *La Nation*, 6 avril 1892.

⁵ Cette citation et les suivantes : *La Nation*, 29 mars 1892.

Presles souhaitant « que le vent jouant dans les jupes découvrirait, fort à propos, les jolis pieds cambrés ». Ces descriptions sont probablement coupées pour leur appel à la complicité du lecteur dans l'admiration des attraits physiques (relevant de l'intimité et du privé) de courtisanes et pour l'aura érotique qui les entoure. Par ailleurs, toute cette scène d'orgie présente déjà un contenu fort subversif, par rapport à la littérature nationale où il fallait décrire des mœurs chastes et pures. Pour publier sans risques cette représentation du privé contestée, le responsable de sa publication dans *La Patrie* devait l'alléger, la diluer pour la rendre anodine. Cette situation explique une telle prudence au sujet de toute allusion trop claire. Les termes positifs associés à ces descriptions féminines : « bien faite », « admirable », « jolis », semblent marquer un plaisir certain dans la contemplation de courtisanes, et, par extension, encourager la débauche. Or, selon la littérature nationale, le vice ne doit jamais être présenté sous des couleurs attrayantes, ou comme objet d'admiration.

De même, il est question de déportées de la Louisiane dans la deuxième moitié du roman. Ces femmes, toutes des criminelles, ne sont toutefois pas exemptes de charmes (dans la version de *La Nation* seulement) : «[L]a majeure partie [d'entre elles] était fort agréable à voir. [...] [L]es compagnes de Marianne étaient toutes des créatures de figure attrayante, et quelques-unes réalisaient même de véritables types de beauté⁶ ». Ici, d'Ennery est clair : les déportées ont *toutes* une figure attrayante, bien qu'elles soient *toutes* des criminelles. De nouveau, on peut opérer une adéquation entre la valorisation de l'apparence

⁶ *La Nation*, 12 décembre 1892.

physique des criminelles et l'approbation de leur comportement, comme dans le cas des courtisanes présentes à la soirée du Marquis de Presles. Un dernier passage retranché, prenant place à la Salpêtrière, vient confirmer notre hypothèse : « [A]u milieu de toute cette fange, il arrivait que quelques grandes personnalités du vice dominaient cette plèbe de débauche et obtenaient, dans ce monde stigmatisé, comme une sorte de souveraineté⁷ ». Pour compléter cette section, on notera aussi un retranchement similaire au sujet d'une déportée qui, « [t]rès plantureuse, avait été convoitée par la plupart des intéressés⁸ ». En plus d'être trop complaisante, cette phrase valorisait une criminelle.

Toutefois, il semble que même les personnages vertueux ne doivent pas donner prise à de semblables descriptions. En effet, au début du roman, une coupe similaire est effectuée dans cette optique : il s'agit d'une brève réflexion du Marquis de Presles au sujet d'Henriette dont il admire « [u]n petit bas de jambe d'une finesse⁹ » singulière. Le reste de ses commentaires flatteurs sur Henriette, concernant ses yeux, est reproduit dans *La Patrie*. Cette singularité semble indiquer que toute description allusive de l'anatomie féminine risque d'être perçue comme trop dangereuse pour être reproduite dans *La Patrie*, d'où la censure de ce passage.

Le comportement des héros est lui aussi sujet à caution. Par exemple, le valet Picard espère pour Roger de Vaudrey un avenir gros « de plaisirs, d'amours, de querelles, de nuits

⁷ *La Nation*, 23 août 1892.

⁸ *La Nation*, 12 décembre 1892.

⁹ *La Nation*, 20 février 1892.

passées [...] à sabler le champagne¹⁰ ». Dans *La Patrie*, le mot « d'amours » est supprimé. En effet, Picard, fidèle allié du héros Roger de Vaudrey plaide ici les liaisons passagères comme façon souhaitable de vivre la jeunesse. Si on tolère l'idée vague des « plaisirs » et des « querelles », voire des nuits blanches au champagne, le modèle d'une jeunesse folle aux amours multiples ne convient pas aux lecteurs de *La Patrie*.

Enfin, D'Ennery, dans la seconde moitié du roman, évoque des mariages contractés par certains colons de la Louisiane avec « de jeunes négresses¹¹ », « cargaison de chair humaine qu'apportaient les négriers ». Les épousailles « devenaient l'occasion de danses et de scènes d'ivresse qui se prolongeaient pendant toute la journée ». Rappelons que les noces trop exubérantes étaient « fréquemment dénoncée[s] par l'épiscopat¹² » et que les campagnes de tolérance dénonçaient de tels excès alcooliques, d'où la raison probable de la censure de ce passage.

Représentations de la criminalité

Si les descriptions flatteuses de personnages libertins sont retranchées, il en va de même pour les appréciations de criminels. Ainsi, dans *La Patrie*, un passage qui confère un pouvoir de séduction à l'assassin Anatole Frochard est enlevé : « Il séduisait les femmes par

¹⁰ *La Nation*, 11 juin 1892.

¹¹ Cette citation et les suivantes : *La Nation*, 6 décembre 1892.

¹² Serge Gagnon, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, p. 193.

le charme étrange de son visage, par la puissance irrésistible de son regard ¹³ ». Cette phrase attribue un pouvoir fascinateur aux criminels et aux bandits. Elle peut, pour certains critiques, véhiculer une image positive de la déviance et de la criminalité. Rappelons que, pour être tolérée, la représentation du crime, des marginaux devait les montrer sous un jour peu enviable. C'est le contraire, dans le cas présent, bien que plus tard Anatole Frochard connaisse un sort désagréable – lequel, bien entendu, est intégralement reproduit dans *La Patrie*.

Dans *La Nation*, D'Ennery relate les conséquences de l'augmentation de la population, en Louisiane : certains hommes se livrent à la « chasse aux femmes ¹⁴ », se rendant « dans les prairies et les forêts vierges pour y [...] enlever les femmes et les jeunes filles des Peaux-Rouges ». Ce passage coupé dépeint assez crûment des rapt, actes criminels, en les présentant presque comme les conséquences normales de la surpopulation, sans poser de jugement de valeur. Comme ces explications n'engendraient aucun effet sur le déroulement du récit, elles ont facilement pu être supprimées de *La Patrie*.

Plusieurs passages coupés concernent les pensées suicidaires de divers personnages. Ainsi, Marianne songe au suicide dans la version publiée dans *La Patrie*. Toutefois, elle insiste encore plus sur cette idée dans *La Nation*, répétant deux fois : « – Vous voyez bien qu'il vaut mieux que je meure ¹⁵ », en désignant le fleuve dans lequel elle veut se jeter. Plus

¹³ *La Nation*, 20 avril 1892.

¹⁴ Cette citation et la suivante : *La Nation*, 6 décembre 1892.

¹⁵ *La Nation*, 11 mars 1892.

loin, Louise elle-même envisagera le suicide, dans *La Nation* seulement, cette fois : « Alors, c'était l'esclavage éternel, à moins de s'y dérober par la mort... Mourir ! Louise [...] pouvait-elle disposer d'elle-même, alors que, surveillée, elle n'avait pas un seul instant de liberté¹⁶ » ? Cette idée se trouve aggravée parce qu'elle est conçue par l'une des héroïnes, auxquelles les lecteurs populaires s'identifient naïvement, comme le croyaient les critiques du 19^e siècle. Même Pierre Frochard songe à se suicider, quand Louise est éloignée de lui : « Que lui importait de vivre, maintenant qu'il ne pouvait plus consacrer son existence à celle qui occupait une large place dans son coeur¹⁷ ». Pierre vit donc uniquement pour Louise, allant à l'encontre de la résignation chrétienne, et plaçant par là l'amour de Louise au-dessus de l'amour de Dieu et, par extension, ses passions privées devant ses devoirs publics.

Ces passages concernent aussi la sphère publique, car au 19^e siècle, le suicide était une affaire privée et publique, au Québec. Rappelons que se « donner la mort [était] une faute aussi grave que de commettre un meurtre¹⁸ », conséquemment, le suicide relevait alors de la sphère publique, comme crime grave. Dans la première partie de ce mémoire, nous avons exposé les raisons de la condamnation du suicide. À la lumière de ces considérations, il fallait éviter dans la mesure du possible de se référer à ce sujet. Un autre passage est à l'intersection des deux sphères : quand Marianne est capturée par les Indiens, ceux-ci l'entraînent vers le village. Le cadavre d'un ennemi fait également partie du butin qu'ils

¹⁶ *La Nation*, 26 juillet 1892.

¹⁷ *La Nation*, 22 mars 1893.

¹⁸ Serge Gagnon, Serge Gagnon, *Mourir, hier et aujourd'hui*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1987, p. 110.

rapportent. Les six phrases suivantes sont supprimées :

Tout à coup, le cadavre, lâché par toutes les mains qui le retenaient, et poussé brusquement, tomba l[a] face en avant sur la prisonnière dont on avait, à dessein, paralysé les mouvements. Et le visage grimaçant et glacé du cadavre vint s'appuyer sur la face blême, crispée d'horreur de l'infortunée Marianne. Et la malheureuse martyre sentit les traits glacés toucher sa chair frémissante. Un cri d'effroi jaillit de sa gorge. Un cri disant l'horreur, l'épouvante, la peur ! Un cri de détresse lancé vers l'Être-Suprême et auquel répondirent les sinistres ricanements, les chants, les exclamations de joie des Sioux¹⁹.

Ce passage poussait sans doute trop loin la complaisance dans l'horreur. Certains auraient en outre pu y voir un aspect blasphématoire : Marianne implore Dieu sans résultat, pendant que les Indiens s'amuse de sa détresse et de l'inutilité de ses prières. Mais nous reviendrons plus loin sur cette interprétation, dans la partie consacrée aux représentations de la sphère publique.

Représentations du public retranchées : transfert culturel d'un imaginaire collectif à l'autre

Abordons maintenant les représentations relevant plus spécifiquement de la sphère publique. Certains passages semblent avoir été coupés pour favoriser un transfert culturel France/Québec. En effet, quelques représentations françaises se référaient parfois à un imaginaire collectif spécifiquement français, lequel risquait de ne pas trouver de

¹⁹ *La Nation*, 19 juin 1893.

résonnances au Québec. De telles coupes se trouvent dans *La Patrie*, pratiquées dans un souci de vulgarisation, pour rejoindre le public-lecteur le plus vaste possible.

Par exemple, la Frochard reproche à son fils d'être « resté là, comme un nicodème²⁰ » pendant qu'elle s'enivrait. La comparaison de Pierre avec le pharisien qui posa des questions naïves au Christ est absente, dans *La Patrie*. Peut-être voulait-on ainsi éviter une obscure comparaison religieuse. Plus tard, le valet Picard entreprend de délivrer Roger de Vaudrey de la Bastille où il est prisonnier. Picard évoque à maintes reprises Jean Henry de Latude, célèbre aventurier français du dix-huitième siècle qui parvint à s'évader de plusieurs prisons²¹. Les allusions à Latude sont coupées dans *La Patrie*. Les exploits de ce héros français n'étaient sans doute pas aussi répandus dans l'imaginaire collectif québécois que dans son homologue français.

Dans la partie se déroulant en Amérique, certains termes à caractère exotique ont été supprimés, peut-être pour faciliter la lecture. Ainsi, plusieurs descriptions de forêt, où sont mentionnés des termes comme « mapon²² » (en italique, pour en souligner l'exotisme), ou « l'oiseau des lunes²³ » (encore en italique) ont été supprimés, ou remplacés, comme nous le verrons plus loin, dans la section consacrée aux modifications.

²⁰ *La Nation*, 20 mars 1892.

²¹ *La Nation*, 10 septembre 1892.

²² *La Nation*, 10 juin 1893 ; 14 juin 1893.

²³ *La Nation*, 8 juin 1893.

Représentations des institutions sociales dominantes et de la sphère publique

Certains passages, contestant les grandes institutions sociales du Québec du 19^e siècle, sont retranchés de *La Patrie*. Ainsi, lors de l'évocation de mariages tirés au sort entre les colons de la Louisiane et les déportées, d'Ennery explique, dans *La Patrie* et *La Nation*, que les colons avaient le droit de vendre leur femme à des confrères plus défavorisés. Une description élaborée de ces transactions est supprimée de *La Patrie*. D'Ennery évoque des entremetteurs, des femmes jouées aux cartes, éléments ayant pu sembler trop subversifs et divergents de la norme québécoise selon laquelle le mari doit vouer du respect à son épouse. La validité du mariage s'y trouvait infirmée, réduite à une opération commerciale qu'on pouvait traiter négligemment.

Certains commentaires de d'Ennery, critiquant les représentants de la sphère publique, sont coupés de la version québécoise. Ainsi, selon l'auteur, les dirigeants de la finance

rêvaient de devenir arbitres absolus de la fortune publique en affamant le peuple. On disait bien haut que le gouvernement était associé avec les grands banquiers pour tirer bénéfice des misères publiques et défendait aux fermiers d'apporter leurs blés à Paris, afin que les spéculateurs puissent vendre les leurs au prix le plus exorbitant. [...] [L]'impunité était assurée aux grands personnages qui s'enrichissaient d'une façon aussi scandaleuse²⁴.

24 *La Nation*, 3 mai 1892.

En associant le gouvernement avec des hommes d'affaire hauts-placés et malhonnêtes, d'Ennery donnait une représentation négative des dirigeants de la sphère publique. Comme la petite bourgeoisie exerçait une influence certaine dans le Québec de l'époque, et qu'elle était justement constituée des personnes les mieux nanties, leur association avec des malfaiteurs risquait de ne pas être appréciée. Cette coupe pouvait donc être pratiquée pour ne pas blesser ces lecteurs influents.

Dans cet ordre d'idées, les commentaires favorables à l'égard de la Révolution française étaient supprimés. Cette fois, comme le souvenir des conséquences de 1789 était mal perçu dans l'ensemble du Québec, la coupe ménageait la plupart des lecteurs. Deux passages de ce type sont retranchés : « Déjà l'idée révolutionnaire fermentait dans les têtes, au point de se manifester en propos que l'on se fût bien gardé d'émettre, quelques années auparavant, sous le règne du « Bien-Aimé²⁵ ». Dans cette citation, d'Ennery ne prend pas trop parti pour cette cause. Toutefois, dans la seconde partie retranchée, son opinion est claire :

Il y avait déjà, dans les masses, comme le sentiment d'une émancipation prochaine, et ce peuple français, en s'enthousiasmant pour ces populations qui cherchaient à devenir une nation forte, grande et libre, semblait préluder lui-même aux grandes revendications qu'il exercerait bientôt²⁶.

Le héros Roger de Vaudrey prédit lui aussi la Révolution française. Toutefois, ce

²⁵ *La Nation*, 12 septembre 1892

²⁶ *La Nation*, 18 mars 1893.

héros en apparence révolutionnaire finit par aller risquer sa vie aux États-Unis pour prouver sa valeur à Louis XVI, et convainc celui-ci de revenir sur le mariage qu'il veut lui imposer. La confrontation finale entre un roi et son sujet n'a donc finalement pas lieu ; ce qui désamorce le caractère rebelle de Roger.

D'autres passages coupés montrent des représentants du public discrédités : ces fonctionnaires exécutent mal leur travail, se livrent à des actes répréhensibles, dévalorisent leur profession ou leur réputation. Les exemples abondent. Ainsi, pendant la cérémonie des mariages tirés au sort des colons de la Louisiane, « [l]es officiers [...] faisaient de vains efforts pour garder leur sérieux. [...] [Q]uelques regards s'égarèrent, à la dérobée, sur le groupe des femmes, dont la majeure partie était fort agréable à voir²⁷ ». Plus tôt, les soldats et les cochers responsables du convoyage des déportées vers le bateau trouvaient la situation cocasse, dans les deux versions. Toutefois, dans *La Nation*, beaucoup plus irresponsables, « ils eussent applaudi aux lazzi et fait chorus, s'ils n'avaient été retenus par la discipline qui leur était imposée²⁸ ». Ils finissent d'ailleurs, dans *La Nation* uniquement, par prendre part à l'altercation : « Ils riaient comme pour exciter cette lie des badauds à se montrer plus cruelle, plus enragée ». Même les gentilshommes assistent au spectacle, et « [i]l s'en fallait de fort peu qu'ils n'applaudissent aux milles singeries des prostituées qui tenaient tête à la foule qui les insultait, leur renvoyant réplique pour réplique, avec tout le sans gêne de condamnées qui n'ont plus rien à redouter de la police ». Une fois loin des regards, « les

²⁷ *La Nation*, 12 décembre 1892.

²⁸ Cette citation et les suivantes : *La Nation*, 28 octobre 1892.

soldats, qui s'étaient fréquemment arrêtés dans les auberges, devenaient familiers et entreprenants²⁹ ». Alors, le pas est franchi et les représentants de la justice se placent au même niveau que les criminels. En effet, plusieurs des déportées subissent leur châtement pour leur débauche. Alors, les représentants de la justice, honorés et respectés, devraient-ils faire preuve de la même attitude condamnable ? Devraient-ils laisser libre cours à leurs passions privées dans l'exercice de leurs fonctions publiques ? On comprend la censure de *La Patrie* à la lueur de ces considérations.

Plus tôt dans le récit, le policier Marest commet une indiscretion : il jette un « coup d'oeil » en profondeur sur une lettre confidentielle écrite par le lieutenant général de la police de Paris, et en révèle ensuite le contenu à un valet de chambre³⁰. Dans *La Patrie*, il révèle le contenu de la lettre, mais sans spécifier qu'il l'a lue en outrepassant ses pouvoirs, ce qui, d'emblée atténue son discrédit.

Après l'État et ses représentants, le champ religieux est également protégé dans *La Patrie*. Nous évoquions plus haut la scène d'horreur au cours de laquelle Marianne, pressée contre un cadavre, implorait Dieu sans succès. Nous notions que cette partie du récit avait pu être coupée pour son caractère malsain, mais aussi pour l'inefficacité de la prière de Marianne. Un autre passage du roman témoignant de l'insuccès de la prière a été coupé de *La Patrie*, confirmant ainsi notre hypothèse. En effet, dans *La Nation*, après le départ du

²⁹ *La Nation*, 29 octobre 1892.

³⁰ *La Nation*, 29 septembre 1892.

brick chargé de conduire les déportées en Louisiane, le quartier-maître du bateau adresse une invocation à sainte Anne d'Auray, « prière que pas un marin quittant la France n'eût manqué d'adresser à la bienheureuse³¹ ». Toutefois, cette prière n'est pas exaucée puisque le bateau prendra feu, que plusieurs personnes mourront et que peu de survivants seront recueillis par une corvette française. En revanche, une superstition du même marin au sujet des requins, tournée en dérision par tous, aboutira à des résultats véridiques. Ce passage sur la vérité de certaines superstitions n'est pas coupé de *La Patrie*, car il aurait modifié une bonne partie de la diégèse. Il fallait donc couper la prière du marin, pour supprimer la comparaison (dans la version québécoise) entre la force de la superstition et la faiblesse de la religion. Dans la version française, la religion, bien que respectée par les héros dans les deux passages cités, ne donne aucun résultat. Pourtant, la superstition, tournée en dérision par la plupart des protagonistes, s'avère triomphante...

Les autres parties contestant la religion sont également coupées. À la mort de Jacques Frochard, tué par son frère, Pierre croit que sa mère prie, repentie par l'exemple du vice puni : « [R]emué jusqu'au fond de l'âme³² », il écoute. Mais sa mère chante une chanson à boire vantant les mérites de la paresse. Ce passage, supprimé de *La Patrie*, témoigne sans doute aussi de l'impossible conversion des criminels, inacceptable dans le contexte de la littérature nationale où la croyance religieuse occupe une place prépondérante. Plus tôt dans le roman, l'impiété de la Frochard est cernée dans une

31 *La Nation*, 5 novembre 1892.

32 *La Nation*, 25 octobre 1892.

description absente de *La Patrie*, dépeignant

[l]a veuve du supplicié qui avait, devant l'échafaud où râlait son mari, vomi d'ignobles imprécations contre les hommes et contre Dieu ; La cynique créature qui affichait son hypocrisie à la porte des églises qu'elle profanait de sa présence ; La mendiante impie qui maudissait Dieu de ne pas l'avoir élevée au-dessus de la misérable condition qu'elle s'était volontairement faite ; Cette alcoolisée qui n'avait dans son coeur que malédiction et blasphèmes³³.

Ce portrait d'Euphémie Frochard attaque directement la religion. Il montre une mère de famille détestant Dieu profondément, se livrant à la profanation, allant même jusqu'à maudire Dieu. Le correcteur de *La Patrie* a sans doute jugé que d'Ennery était allé trop loin dans la noirceur. En enlevant ce portrait, le responsable des modifications textuelles protégeait *La Patrie* contre d'éventuelles accusations critiquant la mise en scène des personnages impies au dernier degré, et de ternir l'image de la famille et de la religion.

Synthèse des passages supprimés

Les représentations du privé coupées relèvent principalement des moeurs et de la criminalité. Du côté des moeurs, les passages susceptibles d'être interprétés comme véhiculant une image positive de la déviance et du vice sont retranchés : Florette et Julie se complaisant dans leurs souvenirs de courtisanes, descriptions de maisons de débauche luxueuses, scènes de libertinage, descriptions anatomiques trop complaisantes. Sans supprimer le rôle de personnages essentiels à la narration, le correcteur de *La Patrie* pouvait,

³³ *La Nation*, 6 juin 1892.

en retranchant certaines de leurs caractéristiques, atténuer leurs défauts et les rendre plus inoffensifs, moins subversifs. De même, les héros ne sauraient être associés à des moeurs corrompus. Ainsi, Picard ne souhaite plus une jeunesse remplie « d'amours » pour Roger, et Henriette n'est plus perçue comme un objet de désir aussi précis pour le Marquis de Presles qui s'extasiait devant son « bas de jambe » admirable. La représentation de la criminalité va dans le même sens. Les qualités des criminels sont supprimées : Antoine Frochard, dans *La Patrie*, ne séduit plus les femmes avec son physique singulier ; les déportées criminelles ne sont plus belles ; les raptus ambigus de la Louisiane n'existent plus. Les idées suicidaires deviennent moins fréquentes, moins longues, et la scène d'horreur pure confrontant Marianne à un cadavre ne figure pas dans *La Patrie*. Ces modifications textuelles confirment donc notre hypothèse selon laquelle le trop grand nombre de représentations du privé dans les romans-feuilletons français entraînaient leur dévaluation, lors de leur publication au Québec.

Certaines représentations de la sphère publique concernent une vulgarisation, particularité propre à l'imaginaire collectif. Les autres modifications défendent la critique des grandes institutions sociales : le mariage, l'État, la société ou le champ religieux. Ainsi, certains commentaires favorables à la Révolution française disparaissent, les représentants de la sphère publique ne sont plus aussi irresponsables et la religion n'est plus l'objet du mépris profond d'Euphémie Frochard.

En comparant les coupes effectuées dans les représentations du public et du privé,

hormis le cas spécifique du transfert culturel, on peut conclure que les mêmes éléments attirent l'attention. Les représentations de la criminalité et de mœurs dissolues constituent en effet l'actualisation des théories antisociales, des critiques contre la société ou la religion supprimées des représentations du public. En schématisant, on pourrait donc placer les théories contestataires du côté des représentations du public et leur application du côté des représentations du privé. Nous classons le comportement déviant de fonctionnaires parmi les représentations du public puisqu'il implique les actes d'un représentant du public en fonction (dans une situation publique). Toutefois, ce comportement concerne aussi la sphère privée, puisqu'il constitue un comportement criminel ou marginal, où prime l'intérêt privé. Le censeur de *La Patrie* était sans doute attentif à cette relation entre les deux sphères d'activité, en supprimant les deux types de représentation. Par ailleurs, un certain nombre de représentations se trouvent à l'intersection des deux sphères, comme le suicide ou la soirée du Marquis de Presles, organisant une véritable *publicité du privé*, selon la terminologie de Habermas, où les participants forment une communauté de déviants, unis dans leur divergence commune, en créant une contre-norme dans un espace semi-privé restreint.

Passages ajoutés dans *La Patrie*

En comparaison des coupes, les ajouts effectués dans *La Patrie* sont très minoritaires. La plupart d'entre eux relèvent d'un travail éditorial opéré pour préciser un aspect psychologique du texte. En ce sens, il est permis de croire que ces ajouts sont

pratiqués pour mieux faciliter le transfert culturel, et nous les rangeons, par conséquent, parmi les représentations du public. L'exemple suivant donnera une idée de la teneur de ces ajouts : « Le bonhomme Picard ne fut nullement interloqué de cet abandon du policier. Il remercia Marest de ses obligeances et le pria de ne plus s'inquiéter de lui³⁴ ». Plusieurs autres ajouts décrivent la réaction de personnages pendant une discussion : « Roger, embarrassé par les paroles du docteur Hébert, voulut protester. Le bon docteur ne lui en laissa pas le loisir et continua³⁵ ». Certaines interventions permettent d'insister sur les qualités des héros : « M. Hébert essaya de nouveau de calmer les scrupules d'Henriette. Celle-ci ne voulut rien entendre et continua³⁶ ».

D'autres passages relèvent plus directement de la vulgarisation, expliquant aux lecteurs québécois des éléments qu'ils pourraient mal comprendre, ou simplifiant certains termes peu utilisés dans le langage courant. L'ajout suivant vise à clarifier les raisons de l'évanouissement d'Henriette, conduite à la Salpêtrière : « Cette émotion est facile à comprendre, lorsqu'on saura que les filles condamnées à la déportation, étaient emmenées en Louisiane, ce qui était pour cette époque une punition terrible³⁷ ». Enfin, certains ajouts expliquent les motivations des personnages :

Il est nécessaire ici de revenir sur nos pas et de dire, en donnant quelques détails, comment Charles d'Ouvelles en était arrivé à éprouver enfin cet amour irrésistible, qu'il

34 *La Patrie*, vol. 17, n° 109, 3 juillet 1895, p. 2.

35 *La Patrie*, vol. 17, n° 206, 25 octobre 1895, p. 2.

36 *La Patrie*, vol. 17, n° 195, 12 octobre 1895, p. 3.

37 *La Patrie*, vol. 17, n° 140, 8 août 1895, p. 2.

croyait de l'amitié, pour Marianne. Dans les circonstances que nous allons raconter, cet amour avait grandi chaque jour. D'Ouvelles avait intéressé la femme du gouverneur à sa protégée et nous avons vu qu'elle avait demandé à son mari la lettre du lieutenant de police recommandant la jeune exilée³⁸.

Les ajouts de *La Patrie* relèvent donc tous de transfert culturel. Ils ne viennent pas, comme on aurait pu le croire, placer des considérations religieuses, amplifier les qualités des héros, les rendre plus vertueux ou commenter de façon moralisatrice les actions des protagonistes. Toutefois, certaines modifications joueront ce rôle, comme nous allons le voir.

Modifications textuelles

Les modifications, plus nombreuses que les ajouts, sont toutefois inférieures en nombre aux coupes. La plupart d'entre elles relèvent d'un transfert culturel, mais quelques-unes posent un jugement moral sur l'action du livre de d'Ennery. Au début du roman, le père de Louise décide d'abandonner sa fille à la charité publique. Dans toutes les versions examinées, Michel a l'impression « qu'il allait commettre un crime³⁹ ». *La Patrie* va plus loin dans sa condamnation de l'acte déviant du père de famille : il semblait à Michel « qu'il allait commettre un meurtre⁴⁰ », le meurtre étant plus précis et plus répréhensible que le crime, qui exprime une idée générale. La place importante occupée par l'institution

38 *La Patrie*, vol. 17, n° 171, 14 septembre 1895, p. 3.

39 *La Nation*, 4 février 1892.

40 *La Patrie*, vol. 17, n° 12, 9 mars 1895, p. 6.

familiale dans le Québec du 19^e siècle permet de comprendre ce jugement porté sur l'abandon d'un enfant.

Plus loin dans le roman, Mme Dervigny, logeuse d'Henriette, refuse de lui louer son appartement plus longtemps, car des rumeurs courent selon lesquelles la jeune femme serait la maîtresse de Roger de Vaudrey. Plus tard, promise au chevalier, elle viendra se réhabiliter auprès de Mme Dervigny. Cette dernière s'excuse de sa méprise. Dans les versions françaises, Henriette réagit de cette façon : « Pour toute réponse, la jeune fille posa timidement ses mains dans celles que lui tendait Mme Dervigny⁴¹ ». Dans *La Patrie*, cependant, son attitude est tout autre : « – Oh ! madame, s'écria Henriette, vous n'avez pas à vous justifier de vous être montrée sévère dans le jugement que vous avez porté sur moi⁴² ». La version québécoise donne raison aux scrupules de Mme Dervigny : il est normal qu'une fille dont les mœurs sont jugées incorrectes, même à tort, soit mal perçue de son entourage. La version française n'implique qu'un pardon de l'erreur de Mme Dervigny. La version québécoise s'occupe donc plus de l'opinion publique et justifie la notion de scandale.

Les autres modifications relèvent d'un transfert culturel simple, n'impliquant pas la correction de valeurs morales ou idéologiques. Nous l'expliquions au chapitre précédent, de nombreux passages plus ou moins longs (plus d'une soixantaine) ont été coupés dans *La*

41 *La Nation*, 18 mars 1893.

42 *La Patrie*, vol. 17, n° 211, 31 octobre 1895, p. 2.

Patrie sans raison apparente, peut-être pour supprimer des longueurs, des récits parallèles ou des redites. Parfois, des modifications viennent résumer ces passages manquants. C'est notamment le cas dans la livraison publiée au Québec le 16 septembre 1895⁴³.

Les autres modifications viennent vulgariser des termes peu connus du lectorat général. Ainsi, « Le chant du *troupial*⁴⁴ » de *La Nation* devient « un champ [*sic*] d'oiseau » dans *La Patrie* ; « Le *mapon*⁴⁵ » de *La Nation* devient « l'arbre » dans *La Patrie* ; « M. de Vergennes » devient « [l]e ministre de la marine⁴⁶ » dans *La Patrie*. Ici, la référence à Charles Gravier, comte de Vergennes, homme politique français, risquait de ne rien signifier pour le lecteur peu au fait des personnalités politiques européennes du dix-huitième siècle. Comme les lecteurs de feuilletons étaient perçus comme un lectorat naïf et peu instruit, le correcteur n'a pris aucun risque afin de rendre le texte clair aux yeux de tout le public.

Au chapitre des modifications nombreuses d'un même terme, relevons la disparition ou la modification du mot « Sioux » à chacune de ses mentions. En effet, lors des aventures de Roger de Vaudrey en Amérique, le jeune homme sera confronté à maintes reprises à des adversaires sioux. Si dans les autres versions, ce mot revient à une fréquence élevée, dans *La Patrie*, ce terme n'est jamais employé. Il est soit coupé, soit remplacé par différents termes plus neutres : « Les Indiens », « ceux-ci », « Les Peaux-Rouges », « Les ennemis »...

43 *La Patrie*, vol. 17, n° 172, 16 septembre 1895, p. 2.

44 *La Nation*, 28 mai 1893.

45 *La Nation*, 13 juin 1893.

46 *La Patrie*, vol. 17, n° 227, 20 novembre 1895, p. 2.

Peut-être en est-il ainsi parce qu'il n'y avait pas de Sioux au Québec ? Quoi qu'il en soit, tous les autres types d'Indiens sont mentionnés, Hurons, Delawares, Iroquois ou Mohicans.

Une autre modification relève de changements plus facilement analysables. En effet, les adversaires anglais sont souvent appelés, dans le roman, les « *goddems* » ou « *goddams* ». Dans *La Patrie*, cette expression est systématiquement enlevée ou remplacée par « Les Anglais », « Les croquants », « Les habits-rouges », « Les gaillards »... Selon nous, ce changement s'explique par l'aspect blasphématoire de l'expression utilisée, considérée comme un juron répréhensible dans le Québec du 19^e siècle où on pouvait l'entendre plus régulièrement qu'en France, à la même époque. Pour un lecteur français, cette expression prenait un caractère exotique sans gravité, tandis qu'il devenait au Québec la représentation d'un comportement moral dévalué plus répandu. Nous ne croyons pas qu'on puisse invoquer les tensions entre anglophones et francophones pour expliquer cette modification. En effet, ce ne sont pas tous les anglophones qui sont considérés comme adversaires, dans *Les Deux orphelines*, mais bien les Britanniques seulement, ceux qui s'emparèrent du Québec en 1760. Ainsi, les « braves Américains⁴⁷ » sont perçus de façon positive, par opposition aux « habits-rouges » contre qui les Patriotes avaient eu à lutter. Enfin, si l'expression « goddem » avait été remplacée pour éviter de blesser d'éventuels lecteurs anglophones, le reste du texte contenant des passages hostiles aux Anglais aurait été adouci dans *La Patrie*. Or, il n'en est rien, puisque dans toutes les versions, il est question de «

⁴⁷ *La Nation*, 5 juillet 1893

[c]es Anglais que l'enfer confonde⁴⁸ » ou de « cette vermine⁴⁹ ».

Le troisième transfert culturel consiste en la modification de l'expression « les *boys* de la Montagne-Verte », désignant les alliés du Vermont. Cette expression n'est pas systématiquement changée, mais elle est souvent remplacée par d'autres expressions « Les volontaires », « Les gens du Vermont »... L'analyse des raisons de cette modification est plus malaisée. Peut-être, pour un Canadien français résidant près du Vermont, cette expression de la « Montagne-Verte » semblait-elle inappropriée ou précieuse. De même pouvait-on préférer « les gens » à « les *boys* » en raison des luttes linguistiques propres au Québec.

Synthèse générale

Les coupes opérées dans *Les Deux orphelines* constituent le type de modification le plus fréquent, qu'elles concernent ou non les représentations du privé et du public. Leur fréquence est peut-être due à leur relative facilité, n'exigeant aucun travail de réécriture. L'analyse comparée de ces interventions en rapport avec les sphères privée et publique a montré que les hypothèses exposées dans la problématique se vérifient dans le travail éditorial québécois opéré sur les feuilletons français. Ces coupes concernaient donc le respect des institutions dominantes et de la norme (dans les valeurs et les comportements). Des interventions éditoriales étaient également nécessaires pour favoriser un transfert

48 *La Nation*, 10 mai 1893.

49 *La Nation*, 8 mai 1893.

culturel plus harmonieux entre les deux pays.

Dans sa version originale française, *Les Deux orphelines* était un texte généralement moralisateur, le travail éditorial à opérer n'a donc pas été trop important. Les responsables de la publication des feuilletons dans les journaux québécois prenaient sans doute connaissance des romans avant de les publier, et, par conséquent, choisissaient des textes qui ne nécessitaient pas de transformations importantes, ni des romans trop susceptibles d'attirer la censure ecclésiastique ou gouvernementale. Ainsi, le choix même des romans à publier constitue déjà un acte de censure non négligeable. D'Ennery a déjà opéré une sorte de censure dans son texte, insérant un peu partout plusieurs commentaires moralisateurs, n'hésitant pas à guider le lecteur dans son appréciation éthique des personnages, appelant celui-ci " l'écervelé de Presles ", et celui-là " l'excellent homme " ou " le brave docteur ". Les critiques nombreuses de d'Ennery à l'égard de la mendicité, le châtement des personnages non travaillants (Jacques, Euphémie Frochard) et la récompense de tous ceux qui travaillent (Roger, Linières, Henriette, Louise, Pierre, Picard...) constituent autant d'indices d'une préoccupation envers le travail, socialement valorisé. La famille est également un centre d'intérêt, puisqu'elle permet l'union et l'épanouissement des quatre principaux protagonistes masculins et féminins du récit (par trois mariages et une adoption) ; la patrie, enfin, est mise en valeur par les aventures de Roger en Amérique, désireux de prouver la valeur des Français à l'étranger, et par le personnage de Pierre qui deviendra un soldat au service de l'armée. D'autre part, la vertu est récompensée et le vice, puni : la voleuse Marianne a effacé sa faute en s'unissant au père de l'orphelin, l'aveugle guérie se marie avec son

sauveteur réhabilité, éduqué, guéri de sa claudication, la mendiante cruelle Euphémie Frochard périt dans un incendie déclenché par son alcoolisme, la bonne sœur qui n'avait jamais menti de sa vie et qui se sentait coupable de cette mauvaise action est morte en croyant au pardon de Dieu, le comte de Linières et sa femme ont surmonté leurs difficultés conjugales grâce à la tolérance et à l'amour sincère, Henriette est réhabilitée aux yeux de Mme Dervigny qui la croyait sans vertu, et on pardonne sa trahison au valet Picard, qui avait agi dans l'intérêt de son jeune maître. *Les Deux orphelines* aborde également des sujets historiques, caractéristique souhaitée par la littérature nationale.

Il est également vrai que, malgré le travail de correction opéré sur les représentations du privé et du public condamnées, d'autres passages non conformes à la littérature nationale subsistent dans *La Patrie*, malgré leur condamnation par le clergé. Pensons à nombre d'amours coupables (Diane et son amant, père de Louise ; Marianne, amoureuse de Jacques Frochard, fils dissolu d'un assassin notoire ; les amours criminelles d'Euphémie Frochard et de son époux Anatole ; la passion de Rabusson pour une femme mariée). Plusieurs scènes se complaisent visiblement dans l'exploitation du crime. Celle-ci en donnera un échantillon représentatif :

Anatole Frochard, tirant de sa poche le large coutelas, [...] le plonge dans la gorge du malade qui pousse, en se réveillant, un rauque rugissement. [...] L'assassin appuie violemment sur son arme qui, élargissant en demi-cercle l'horrible plaie béante, sépare à moitié la tête du tronc ! Au cri de la victime, Marthe a tourné la tête, un flot de sang qui jaillit inonde son visage. Elle voit cependant en essuyant ses yeux [...] le malheureux vieillard luttant contre les dernières affres de la mort, elle voit les soubresauts de l'agonie et le sang qui coule à grands flots. [...] La main

ensanglantée du bandit la saisit à la gorge [...]. Le couteau déjà rouge du sang de l'homme, s'enfonce dans la poitrine de l'enfant qui tombe en expirant. Alors le meurtrier s'arrête [...] [s]on visage hideux s'éclaire d'un sourire féroce... Les pieds dans le sang, il marche vers la caisse⁵⁰...

Et la scène se prolonge encore dans cette atmosphère pendant plusieurs paragraphes, intégralement reproduits dans le journal libéral *La Patrie*. On le constate, beaucoup d'autres « passions interdites » subsistent dans *La Patrie* : avidité de plusieurs personnages pour l'argent, conduisant jusqu'au meurtre ; manipulations et abus de l'innocence et de la faiblesse ; indifférence face au meurtre d'un oncle ; complicité d'une famille entière dans un assassinat ; alcoolisme ; trahison d'un ami ; séduction et abandon d'une femme et de l'enfant né de ces amours coupables ; désir d'un homme envers une femme mariée et duel exécuté pour éliminer le mari ; volontés de vengeance nombreuses ; tentative d'un Amérindien de kidnapper une femme mariée pour la donner comme esclave à son chef ; opposition soutenue envers la volonté royale... Il convient cependant de nuancer ce dernier point puisque, comme nous le disions plus haut, ces valeurs sont exaltées dans *Les Deux orphelines* : Louis XVI comprendra sans peine la requête du héros, et le père de celui-ci accédera à sa demande s'il va faire honneur à la France en Amérique, ce que Roger accepte.

Les modifications opérées dans le texte ne supprimaient donc pas toutes les représentations du privé ou du public condamnées, même si plusieurs changements témoignent d'une volonté de réduire le nombre de « passions interdites » présentes dans le

⁵⁰ *La Nation*, 7 mai 1892.

texte original français. Les modifications en atténuèrent parfois la concentration, surtout lorsque ces représentations concernaient certaines institutions peu favorables au genre romanesque (le clergé, par exemple). Ces changements permettaient aux textes de se conformer en partie seulement à l'esthétique de la littérature nationale. Même après ce travail éditorial, les points communs entre la littérature nationale légitimée et le roman-feuilleton contesté n'étaient pas assez nombreux, et les divergences demeurent trop élevées. Ces raisons peuvent expliquer le déclassement du roman-feuilleton dans l'institution québécoise du 19^e siècle : même après toutes ces modifications, ils gardaient une teneur subversive impossible à éliminer complètement, car il aurait alors fallu réécrire le roman en entier, ou ne pas le publier du tout. Or, vu la grande demande pour ce genre de textes, les directeurs de journaux optaient pour un compromis, en tentant de conformer le mieux possible ces textes aux représentations valorisées, et en sélectionnant les feuilletons les plus proches de leur idéologie. Mais, ainsi qu'on l'a vu dans la première partie de ce mémoire, les critiques n'étaient pas dupes, et pensaient, comme Zacharie Lacasse, que « vous avez beau peindre une planche pourrie, elle reste toujours pourrie, et d'autant plus dangereuse qu'elle est peinte, car la croyant saine vous allez vous y appuyer et vous culbutez la tête en bas⁵¹ »...

51 Zacharie Lacasse, *Une nouvelle mine. Le prêtre et ses détracteurs*, Montréal, Imprimerie de l'Étendard, 1892, p. 226.

CONCLUSION

Comme nous l'indiquions dans l'introduction de ce mémoire, notre objectif consistait avant tout à poser des jalons théoriques, historiques, méthodologiques, critiques et analytiques pour l'étude des représentations du privé dans le roman-feuilleton français diffusé au Québec, au 19^e siècle. En conséquence, notre travail ne voulait pas se concentrer sur une analyse textuelle seulement. Nous avons préféré étendre notre contribution à tous les niveaux de la recherche. Nous souhaitions contextualiser de façon précise notre sujet, vérifier le plus d'hypothèses possibles, tout en demeurant conscient de l'ampleur du travail à effectuer, multipliée par l'absence de recherches en ce domaine, dans le cas du Québec. Nous comprenions d'emblée nos limites et l'impossibilité de prétendre, dans le présent mémoire, à l'exhaustivité et à l'épuisement d'un sujet aussi vaste.

La première partie de ce mémoire a servi de cadre à une réflexion théorique et sociolittéraire sur le roman-feuilleton, afin de bien mettre en place les éléments dont il était question. Dans cette optique, le premier chapitre devait nécessairement présenter les concepts utilisés. En plus de récapituler les procédés propres à l'esthétique feuilletonesque, il a permis d'expliquer le caractère social du feuilleton et, par là, l'utilité des concepts sociocritiques et d'analyse institutionnelle pour procéder à une étude rigoureuse du genre. Nous avons également compris le contenu fortement représentatif du privé présent dans les

romans-feuilletons français du 19^e siècle, de même que la profonde inscription sociale du genre dans la vie quotidienne, en France et au Québec, créée par la large diffusion de ces textes au sein d'un lectorat important réunissant plus d'une classe sociale. Ce chapitre a aussi questionné la pertinence des différents concepts sociocritiques utilisés, tels celui d'horizon d'attente emprunté à Jauss ou celui de contre-légitimation que nous proposons. Une réflexion sur l'analyse institutionnelle a de plus souligné les liens étroits entre les feuilletonistes et leurs lecteurs, entre le genre et son support, et l'importance de sa réception critique, tous ces aspects contribuant à ancrer ce phénomène dans une réalité fortement sociale. Ce premier chapitre a en outre servi de support à une réflexion sur la notion de représentation. Il a fait ressortir le potentiel subversif des représentations et leur puissance de re-création, éléments-clé pour la compréhension de la condamnation d'un genre littéraire en vertu des valeurs et des idéologies qu'il peut véhiculer, créer ou stimuler.

La question du privé et du public étant primordiale, puisque le genre s'articule autour de nombreuses représentations du privé, comme l'a montré notre analyse des *Deux orphelines*, nous avons dû définir les notions de privé et de public, en relation avec le roman-feuilleton. Il s'agissait d'un travail inédit, puisque le feuilleton, en France comme au Québec, n'avait jamais été analysé dans l'optique de l'étude des représentations du privé. Ce questionnement important a souligné la perception négative des représentations du privé dans le Québec du 19^e siècle et, par conséquent, le déclassé social des genres littéraires porteurs de telles représentations. Nous avons également vu quelles représentations étaient propres à l'espace privé (marginalité, drames familiaux...), en opposition avec les

représentations du public (importance de la patrie, de la tradition...). Une analyse de la sphère publique s'imposait, pour compléter ce tour d'horizon. Elle a cerné le caractère inséparable des deux sphères, mais aussi la façon dont les feuilletons pouvaient dévaloriser l'espace public en brossant un portrait négatif de ses représentants. Notre analyse des *Deux orphelines* a prouvé la véracité de cette avancée, puisque les comportements carnavalesques de représentants du public étaient supprimés. Ce chapitre a donc permis de poser de nouveaux jalons méthodologiques pour l'étude du roman-feuilleton, en prouvant que le genre fournissait un matériau privilégié pour l'analyse des représentations du privé et des transferts culturels.

Le deuxième chapitre s'est intéressé à la réception, à la perception et à la position du roman-feuilleton français et québécois au 19^e siècle. Nous avons amorcé cette partie par un retour sur la réception du roman-feuilleton en France, déjà connue grâce aux travaux d'Anne-Marie Thiesse et de Lise Queffélec. Nous avons résumé la réception critique du genre dans le champ littéraire français, mais aussi dans les institutions non littéraires, sans oublier la contre-légitimation identifiable par les lettres des lecteurs.

La réception du feuilleton au Québec étant indissociable de celle du roman, nous avons étudié les discours critiques de l'époque sur le roman et sur le feuilleton, pour conclure que le feuilleton était souvent perçu comme porteur d'une amplification des défauts du roman. Sur le plan historique, cette recherche n'avait pas encore été faite. Il existait des études sur le roman en général, mais aucun examen comparatif du discours tenu

sur les feuilletons par rapport à celui des romans n'avait été effectué, ni aucune étude sur la réception des feuilletons français au Québec. Nous étions conscient, dès le départ, de l'impossibilité d'analyser la réception critique du genre au Québec en utilisant les paramètres de Thiesse ou de Queffélec pour vérifier la légitimation du feuilleton en France. En effet, l'institution littéraire québécoise encore en formation à l'époque ne permettait pas l'existence d'un discours strictement littéraire. La critique provenant d'autres institutions (sphères religieuse, politique, économique) se souciait avant tout de moralité, de religion, de valeur sociale du texte. Les effets du roman sur les lecteurs étaient pris en cause dans les différents articles dénonçant la propagation du vice, la perte de la foi, le trouble de l'ordre établi, le refus du type de gouvernement en place. Ces reproches étaient amplifiés dans le cas du feuilleton, dont on critiquait la censure imparfaite.

En revanche, la littérature nationale prescrivait une sorte de remède à tous ces maux, en stimulant la foi, l'amour de la patrie, la vertu, le respect des lois, la transmission de la tradition et de la langue. Notre réflexion inédite sur les liens entre le feuilleton et la littérature nationale montre des liens entre les deux genres : sujets historiques, passages moralisateurs, vertu récompensée... Selon nous, il s'agit là d'une autre contribution personnelle capable d'expliquer la tolérance dont témoignaient les autorités envers le feuilleton. Le dosage différent des éléments légitimés ou condamnés sur lequel nous nous sommes attardés propose un autre élément explicatif nouveau. Pour approfondir cette question, il serait intéressant de comparer les différentes versions de feuilletons québécois afin de vérifier si le texte était toujours reproduit dans son intégralité dans les différents

journaux. De même, une étude comparative des feuilletons français publiés dans plusieurs journaux québécois (comme *l'Abbé Constantin*, feuilleton paru sous différents titres dans *L'Étendard*, *Le Courrier des États-Unis* et dans *Le Constitutionnel*) aiderait à déterminer si la situation géographique et l'allégeance politique des différents journaux influaient sur la censure du roman publié. Les limites de ce mémoire n'ont malheureusement pas permis de présenter ici une telle analyse.

Nous nous sommes également penché sur les considérations plus strictement littéraires identifiables dans les critiques québécoises. Si ces articles vantaient la beauté du style des feuilletonistes, c'était pour la dénoncer comme un piège tendu au lecteur afin de mieux transmettre des valeurs nocives. L'idée d'un style pauvre et d'une valeur littéraire médiocre se retrouvaient plus souvent sous la plume des critiques québécois. Une autre attitude consistait à parler du feuilleton en termes insouciantes, presque méprisants, comme le faisaient les rédacteurs de *La Patrie*, publiant des plaisanteries sur le feuilleton et ses lecteurs, relevant les perles du genre ou dénonçant les journaux qui accordaient trop d'importance à ces romans. Lors de la poursuite de notre recherche au doctorat, nous nous pencherons sur la critique des feuilletons dans les journaux ruraux ou d'allégeances politiques différentes, pour saisir les préoccupations propres à diverses tendances et en dresser une liste comparative. Ce travail donnerait une bonne idée des préoccupations et des conditions de légitimation littéraire propres à certains types de journaux.

Nous avons terminé ce deuxième chapitre par une analyse comparative de la

réception du genre en France et au Québec, grâce à laquelle nous avons pu constater la présence d'une contre-légitimation, identifiable par des lettres de lecteurs adressés aux journaux québécois au sujet de leurs feuillets. Même si la présence de telles lettres était connue en France, leur existence n'avait pas été prouvée dans le cas du Québec, jusqu'à maintenant.

Ces considérations nous ont conduit à la problématique exposée au troisième chapitre. Nous nous interrogeons sur les motifs fondamentaux qui avaient conduit les critiques à formuler leurs dénonciations. Quels éléments jugeaient-ils immoraux, et pour quelles raisons ? À quelles valeurs ces articles se référaient-ils ? Une grande part de la problématique du transfert culturel de ces textes français semblait résider dans ces questions liées à la légitimation du genre au Québec.

Nous avons donc réfléchi sur les différents éléments condamnés par les critiques. Nous posons l'hypothèse que les représentations du privé condamnées contestaient les normes sociales de différentes manières. Le vice, considéré comme déviance, causait une infraction aux normes ; le suicide niait l'implication sociale, les valeurs familiales ; l'adultère contestait la cellule familiale productrice et reproductrice du social, commune à la majorité ; la débauche s'inscrivait dans cette logique anarchique dangereuse pour l'ordre établi, dont l'exemple ultime était le crime. Les représentations du privé dérangent donc par leur place trop importante dans les textes, par leur contestation de la sphère publique. Les institutions dominantes du champ social n'appréciaient pas la critique prononcée par des

individualistes à leur endroit, laquelle allait à l'encontre des intérêts de la majorité. Notre analyse du roman de d'Ennery nous a permis de vérifier une bonne partie de ces hypothèses. Les passages supprimés relevaient en effet des vices, du suicide, de la débauche, des contestations de la sphère publique.

Du côté des représentations légitimées, notre problématique a identifié les mêmes préoccupations pour la vertu, la religion, les « bonnes moeurs », la famille, modèles sociaux valorisés, jugés bons pour la régulation sociale et le fonctionnement de la société établie, profitable à la majorité. Les représentations légitimées du public vont dans ce sens : admiration de la patrie, primauté des intérêts publics sur les intérêts privés... Le feuilleton, genre plus propice à diffuser des représentations du privé non légitimées, devait par conséquent être modifié pour se rapprocher le plus possible de la littérature nationale et de ses valeurs. Encore une fois, notre analyse des *Deux orphelines* a confirmé cette hypothèse. La sélection de ce roman pour une publication dans *La Patrie* a sans doute été opérée parce que la famille, la vertu, le patriotisme y étaient déjà présentés de façon positive, dans la version originale française. Selon notre hypothèse, le dosage des représentations, de même que la façon de les utiliser et de problématiser le réel, expliquaient la légitimation positive ou négative d'un texte. La version des *Deux orphelines* publiée dans *La Patrie* confirme cette idée, puisqu'elle rapproche le roman des prescriptions de la littérature nationale. Elle confirme aussi la nature indispensable des modifications dans le cadre d'un transfert culturel, car les représentations françaises et québécoises légitimées ou tolérées n'étaient pas les mêmes (le concubinage, le divorce étaient des pratiques courantes en France, à l'époque

; au Québec, il s'agissait d'exceptions). Plusieurs éléments modifiés dans la version québécoise relèvent de cette optique (suppression de considérations sur la Révolution ; critique de la religion par les actes d'Euphémie Frochard).

Notre première partie aura donc posé, comme nous le désirions, différents jalons historiques (éléments nouveaux découverts sur l'histoire du feuilleton au Québec, sa réception, sa diffusion, les différences entre sa situation en France et au Québec), théoriques (utilisation du concept de représentation, nombreuses hypothèses présentées dans la problématique) et méthodologiques (notamment notre façon d'analyser des versions comparées de textes, présentée en détail à la fin du quatrième chapitre). Ces éléments analytiques offrent l'avantage d'être opératoires pour l'étude des transferts culturels en général, et non pas seulement dans le cas du roman-feuilleton.

La seconde partie du mémoire consacrée à l'analyse des représentations du privé et du public dans le roman-feuilleton français publié au Québec apporte aussi de nouvelles contributions. La légitimation de l'oeuvre d'Adolphe d'Ennery n'avait jamais été étudiée au Québec, et, à notre connaissance, il n'existe aucune étude de son oeuvre (ouvrages ou articles) en France et au Québec, toutes approches confondues.

Les deux chapitres suivants forment notre apport analytique. Le cinquième chapitre applique le modèle théorique d'analyse de texte présenté par Hans Robert Jauss dans son

ouvrage *Pour une esthétique de la réception*¹. L'utilisation nouvelle de ces éléments d'analyse, jusqu'ici utilisés dans le cas de la poésie, aura montré leur efficacité pour étudier un texte littéraire, mais aussi dans le cadre d'une recherche sur les représentations du privé. En choisissant un roman fortement représentatif du genre feuilletonesque, en l'occurrence *Les Deux orphelines*, nous avons signalé l'importance des représentations du privé dans les feuilletons publiés au Québec, à l'époque. Si cet exemple est pertinent grâce à notre sélection opérée pour retenir un texte typique du genre, nous n'oublions pas cependant qu'il s'agit tout de même d'un exemple isolé, et qu'il conviendrait de refaire ce travail en comparant plusieurs feuilletons différents, pour s'assurer de la pleine validité de nos conclusions. Toutefois, cette première analyse aura eu l'avantage de montrer l'efficacité du cadre théorique de Jauss, de même que la présence de versions modifiées de textes français reproduits dans les journaux québécois, résultat d'interventions éditoriales conçues pour diminuer le nombre de représentations du privé. L'une de nos hypothèses principales aura pu être vérifiée grâce à cette analyse : la censure du genre, due à ses abondantes représentations du privé, au Québec plus qu'en France. Une telle analyse de textes n'avait jamais été effectuée auparavant, et elle a circonscrit les différentes méthodes de modification textuelle en usage au Québec, décelable à tous les niveaux : ajouts, suppressions, modifications. Il reste cependant à vérifier si, comme dans le cas des *Deux orphelines*, les suppressions constituent dans tous les feuilletons la forme de censure la plus utilisée.

1 Hans Robert Jauss, « La douceur au foyer : la poésie lyrique en 1857 comme exemple de transmission des normes sociales par la littérature », p. 263-299, dans Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978, 305 p.

Notre chapitre final aura également montré que de nombreuses représentations du privé subsistent dans les textes modifiés, malgré le rapprochement opéré avec certaines caractéristiques de la littérature nationale. Les autres romans-feuilletons que nous avons pu lire dans *La Patrie* semblent confirmer cette hypothèse, puisqu'on y retrouvait les mêmes représentations du privé que dans *Les Deux orphelines*. N'ayant malheureusement pas pu en faire une lecture aussi approfondie que celle des *Deux orphelines*, nous ne pouvons pas statuer définitivement à ce sujet. La même situation prévalait-elle dans les autres journaux québécois du 19^e siècle, puisque certains textes, publiés dans *La Patrie*, étaient reproduits dans d'autres journaux (comme *Le Maître de Forges*, aussi publié dans *L'Événement*) ? La suite de nos études au doctorat nous permettra de vérifier cette question rattachée à notre hypothèse principale selon laquelle les trop nombreuses représentations du privé causent le déclassé du genre au Québec.

Ce mémoire aura donc posé différents jalons en plus de fournir un exemple d'analyse significatif. Compte tenu de la nouveauté du sujet et du nombre imposant de textes du genre publiés au Québec, il convenait de réfléchir et de relever les problèmes qu'ils soulèvent. Néanmoins, même après ce travail étendu sur plusieurs niveaux de la recherche, la richesse de la matière demeure immense. C'est pourquoi nous souhaitons poursuivre ce travail au doctorat.

BIBLIOGRAPHIE

I. Sources primaires

Bibliographie (versions livre) des *Deux orphelines* d'Adolphe d'Ennery
pour la France et le Québec¹

1887, Paris, Rouff. 201 livraisons, totalisant 1604 pages, réunies ensuite en deux volumes (p. 1 à 760 et 761 à 1604). Chaque livraison comptait 8 pages (sauf la dernière, comportant 4 pages) et contenait une illustration occupant 75 % d'une page. Il s'agit ici de notre édition-livre de référence.

[1894], Paris, *Lectures intéressantes* (journal bi-mensuel), grd in 8^o ².

1895, Paris, Rouff et Cie, 2 volumes : 468 et 419 p.

1899-1900, Rouff et Cie, 220 livraisons de 8 pages, totalisant 1604 pages³.

1908, Paris, J. Rouff⁴.

1923, Paris, Tallandier. Trois tomes de 96 pages. 32 pages hors-texte.

1926, Paris, Jules Tallandier, 3 tomes de 96 pages.

1 Une vérification bibliographique nous indique qu'il n'existe pas d'édition belge des *Deux orphelines*, en langue française ; ce qui aurait été intéressant d'un point de vue comparatiste. Rappelons aussi que nous n'avons pas utilisé toutes ces versions des *Deux orphelines*, mais bien les trois versions spécifiées à la fin du chapitre 4 et mises ici en caractères gras.

2 L'exemplaire détenu par la Bibliothèque Nationale de France est incomplet. Rien n'assure donc que ce roman fut reproduit dans son intégralité dans ce périodique.

3 Il s'agit vraisemblablement de la réimpression de l'édition de 1887. Bien que nous n'ayons pas eu cette édition en main, la dernière livraison comprend probablement 12 pages au lieu de 8, afin d'atteindre 1604 pages.

4 Nombre de pages non disponible dans les bibliographies et études consultées.

1928, Paris, Rouff, 160 p.

1933, Paris, Tallandier. Tome 1 : 97 pages, tomes 2 et 3 : 96 pages chacun.

1937, Paris, Rouff, 160 p.

1941, Paris, Rouff, 224 p.

1946, Paris, Rouff, 224 p.

1950, Montréal, Les Éditions Modernes Ltée. Tome 1 : 286 p., tome 2 : 240 p.

1951, Paris, Rouff, 224 p.

1954, Montréal, Les Éditions Modernes Ltée. Tome 1 : 191 p., tome 2 : 188 p.

1956, Paris, Rouff, 224 p.

1962, Paris, Rouff, 379 p.

1972, Lausanne, Marguerat⁵.

1972, Paris, L'Amicale, 468 p.

1979, Bagneux, Le Livre de Paris, 417 p.

1979, Paris, Garnier Frères, 418 p.

1979, Montréal, Presses Sélect, deux volumes. Tome 1 : *Louise et Henriette*, 239 p. ; Tome 2 : *L'aube du bonheur*, 174 p.

1980, Paris, Garnier Frères, 420 p.

1982, Caen, L. O. Four, quatre volumes : 222 p., 210 p., 145 p., 162 p.

Version théâtre des *Deux orphelines* : drame en 5 actes et 8 tableaux par d'Ennery et
Eugène Cormon

⁵ Nombre de pages non disponible dans les bibliographies et études consultées.

1875, Clichy, Librairie Tresse, 142 p.

1876, Clichy, Librairie Tresse, 142 p.

1877, Clichy, Librairie Tresse, 142 p.

1878, Clichy, Librairie Tresse, 142 p.

1892, Paris, Tresse et Stock, 138 p.

1948, Paris, Delamain et Boutelleau, 144 p.

1979, Paris, Librairie théâtrale, 144 p.

Versions journal retenues des *Deux orphelines*

***La Patrie* (Montréal), 9 mars 1895 au 11 janvier 1896, vol. 17, n^{os} 12 à 269, 229 livraisons.**

***La Nation* (Paris), 3 février 1892 au 2 août 1893, vol. 9 et vol. 10, n^{os} 2835 à 3373, 457 livraisons.**

Articles français et québécois du 19^e siècle, concernant Adolphe d'Ennery et son oeuvre, en partie ou en totalité

[Anonyme], [Publicité sans titre pour la pièce de théâtre *Les Deux orphelines*], *La Patrie*, vol. 4, n^o 76, 26 mai 1882, p. 3.

[Anonyme], [Publicité pour le feuilleton *Les Deux orphelines*], *La Nation*, vol. 9, n^o 2828, 27 janvier 1892, p. 1.

[Anonyme], « Chronique-Montréal », *La Patrie*, vol. 3, n^o 246, 17 décembre 1881, p. 3.

[Anonyme], « Chronique-Montréal », *La Patrie*, vol. 3, n^o 248, 20 décembre 1881, p. 3

- [Anonyme], « Chronique théâtrale », *La Patrie*, vol. 18, n° 30, 28 mars 1896, p. 6.
- [Anonyme], « Courrier des spectacles », *La Patrie*, vol. 16, n° 89, 9 juin 1894, p. 7
- [Anonyme], « Les Deux orphelines », *La Patrie*, vol. 15, n° 70, 18 mai 1893, p. 3.
- [Anonyme], « Les Deux orphelines », *La Patrie*, vol. 15, n° 70, 18 mai 1893, p. 3.
- [Anonyme], « Les Deux orphelines », *La Patrie*, vol. 16, n° 88, 8 juin 1894, p. 4.
- [Anonyme], « Les Deux orphelines », *La Patrie*, vol. 17, n° 68, 15 mai 1895, p. 4.
- [Anonyme], « Les théâtres », *La Presse*, vol. 10, n° 183, 9 juin 1894, p. 10
- [Anonyme], « Les théâtres », *La Presse*, vol. 10, n° 185, 12 juin 1894, p. 3
- [Anonyme], « M. Adolphe d'Ennery », *La Presse*, vol. 15, n° 73, 27 janvier 1899, p. 5.
- [Anonyme], « Montréal au jour le jour », *La Patrie*, vol. 1, n° 56, 1 mai 1879, p. 3.
- [Anonyme], « Montréal au jour le jour », *La Patrie*, vol. 1, n° 58, 3 mai 1879, p. 3.
- [Anonyme], « Montréal au jour le jour », *La Patrie*, vol. 1, n° 61, 7 mai 1879, p. 3.
- [Anonyme], « Notre nouveau feuilleton », *La Patrie*, vol 17, n° 12, 9 mars 1895, p. 8.
- [Anonyme], « Revue dramatique », *La Revue des deux mondes*, LIX^e année – troisième période, tome 96, 15 novembre 1889, p. 461-465.
- [Anonyme], « Théâtre des variétés », *La Patrie*, vol. 22, n° 4, 28 février 1900, p. 3.
- [Anonyme], « Théâtre Royal », *La Patrie*, vol. 1, n° 62, 8 mai 1879, p. 3.
- [Anonyme], « Un deuxième feuilleton – Les Deux Orphelines », *La Patrie*, vol 17, n° 7, 4 mars 1895, p. 4.
- [Anonyme], « Une cause célèbre », *La Patrie*, vol. 15, n° 98, 20 juin 1893, p. 3.
- Blavet, Émile, « La semaine dramatique », *La Presse* (Paris), vol. 48, n° 280, 8 octobre 1883, p. 3.
- Brunetière, F[erdinand], « Revue littéraire », *La Revue des deux mondes*, LIX^e année – troisième période, tome 92, 1^{er} avril 1889, p. 695-706.

Ganderax, Louis, « Revue dramatique », *La Revue des deux mondes*, LV^e année – troisième période, tome 67, 1 février 1885, p. 692-704.

Picard, André, « Romans-Feuilletons et drames populaires », *La Patrie*, vol. 21, n^o 8, 4 mars 1899, p. 2.

Articles critiques du 19^e siècle québécois sur le roman et/ou le roman-feuilleton

[Anonyme], (s.t.), *La Patrie*, vol. 15, n^o 265, 8 janvier 1894, p. 3

[Anonyme], « Ça et là », *La Patrie*, vol. 5, n^o 203, 24 octobre 1883, p. 2.

[Anonyme], « Chronique », *L'Écho du cabinet de lecture paroissial de Montréal*, vol. 7, n^o 4, 15 février 1865, p. 49-51.

[Anonyme], « “Claude Paysan” », *La Patrie*, 29 avril 1899, vol. 21, n^o 55, p. 1.

[Anonyme], « Étude littéraire », *L'Écho du cabinet de lecture paroissial de Montréal*, vol. 4, n^o 4, 15 février 1862, p. 80-81.

[Anonyme], « La lecture des romans », *Le Foyer domestique*, vol. 4, n^o 2, 1 février 1879, p. 100.

[Anonyme], « Les mauvais livres », *Le Foyer domestique*, vol. 4, n^o 7, 1 juillet 1879, p. 338⁶.

[Anonyme], « “Le Monde” et notre nouveau feuilleton », *La Patrie*, vol. 4, n^o 203, 26 octobre 1882, p. 2.

⁶ René Dionne et Pierre Cantin attribuent ce texte au frère Baudevin, dans René Dionne et Pierre Cantin, *Bibliographie de la critique de la littérature québécoise et canadienne-française dans les revues canadiennes (1760-1899)*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1992, p. 36, notice 646. La situation est plus complexe, car l'article présente une double mise en abyme. En effet, l'auteur de l'article du *Foyer domestique* est bel et bien anonyme. Un paragraphe d'introduction à son texte non signé introduit un article tiré du journal *Le Nouveau Monde*. Or, ce texte du *Nouveau Monde* est le résumé d'un sermon de Baudevin. Baudevin n'en est donc pas l'auteur, même si ses propos sont rapportés. Nous sommes probablement en présence de deux anonymes : l'auteur du paragraphe d'introduction au texte du *Foyer Domestique*, et l'auteur du résumé du sermon de Baudevin imprimé dans le *Nouveau Monde*.

[Anonyme], « Montréal au jour le jour – Chronique locale », *La Patrie*, vol. 1, n° 9, 5 mars 1879, p. 3.

[Anonyme], « Notre feuilleton », *La Patrie*, vol. 6, n° 225, 20 novembre 1884, p. 1 et p. 4.

[Anonyme], « Les romans honnêtes », *Le Foyer domestique*, vol. 5, n° 1, 1 janvier 1880, p. 41-42.

[Anonyme], « Terrible résultat de la lecture des mauvais livres », *Album des familles*, vol. 5, n° 3, 1^{er} mars 1880, p. 141-142.

[Anonyme], « Varia », *La Patrie*, vol. 7, n° 288, 8 février 1886, p. 2

Beauchamp, J[ean]-J[oseph], « Esquisses historiques sur le roman [première partie] », *Revue canadienne*, vol. 4, n° 5, mai 1884, p. 310-313.

Beauchamp, J[ean]-J[oseph], « Esquisses historiques sur le roman [deuxième partie] », *Revue canadienne*, vol. 4, n° 7, juillet 1884, p. 401-409.

Beaugrand, Honoré, « Dans le panneau », *La Patrie*, vol. 15, n° 300, 17 février 1894, p. 1.

Bédard, [Marie]-H[ercule], « La prohibition des livres », *Revue canadienne*, vol. 29, n° 6, juin 1893, p. 341-350.

Casgrain, Henri Raymond, « Le mouvement littéraire en Canada », *Le Foyer canadien*, vol. 4, 1866, p. 1-31.

David, Laurent-Olivier, « Extrait d'une conférence au cabinet de lecture paroissial », texte datant de 1861 reproduit p. 12-17, dans Laurent-Olivier David, *Mélanges historiques et littéraires*, Montréal, Beauchemin, 1917, 338 p.

Desrosiers, Joseph, « L'exploitation du crime », *Revue canadienne*, vol. 29, n° 10, octobre 1893, p. 585-590.

Desrosiers, Joseph, « Naturalisme et réalisme. Étude sur le roman en France au XIX^e siècle », *Revue canadienne*, vol. 24, 1888, p. 40-45, 88-94, 166-173, 232-237.

Faucher de Saint-Maurice, Narcisse Henri Édouard, « L'homme de lettres. Sa mission dans la société moderne », p. 7-35 dans Narcisse Henri Édouard Faucher de Saint-Maurice, *Choses et autres*, Montréal, Duvernay, Frères & Dansereau, 1874, 294 p.

Franc, Louis, « Mauvais livres et mauvais feuilletons », *Revue canadienne*, vol. 27, n° 4, avril 1891, p. 194-199.

Françoise (pseudonyme de Robertine Barry), « Chronique du lundi », *La Patrie*, vol. 21, n° 132, 31 juillet 1899, p. 4

Fontaine, J[oseph] O[ctave], « À propos d'un nouveau livre », *Revue canadienne*, vol. 15, n° 6, 1879, p. 415-419.

Larue, Dr. [François-Alexandre-] H[ubert], « Devant les magasins de la rue St-Jean, de Québec », *La Famille*, vol. 1, n° 19, 10 mai 1891, p. [298-299]⁷.

Leclaire, Alphonse, « L'attrait du bon livre », *Revue canadienne*, vol. 15, n° 3, mars 1878, p. 178-188.

Le May, Pamphile, « Discours de M. Pamphile Lemay [sic], sur la littérature canadienne-française et sa mission », p. 374-383 dans Honoré-Julien-Jean-Baptiste Chouinard, *Fête nationale des canadiens-français, célébrée à Québec en 1880*, Québec, de l'imprimerie A. Côté et cie, éditeurs, 1881, 630 p.

[Le May, Pamphile], « Pourquoi *Le chien d'or* traduit en français » p. V-IX dans William Kirby, *Le chien d'or. Légende canadienne*, vol. 1, Montréal, Imprimerie de l'Étendard, 1884, 483 p.⁸

Marchand, Louis-Wilfrid, « Lecture de L. W. Marchand, Ecr., Avocat sur l'heureuse influence des Cabinets de Lecture, et l'influence funeste des mauvais Romans, le 17 Mars 1857 », *L'Écho du cabinet de lecture paroissial de Montréal*, vol. 1, n° 5, 1^{er} mars 1859, p. 73-76.

Noiseux, Henri, « L'action malsaine du roman », *Revue canadienne*, vol. 25, 1889, p. 63-69.

Parent, Étienne, « Importance de l'étude de l'économie politique » (1846), p. 19-42, dans James Huston, dir., *Le répertoire national*, tome 4, Montréal, J. M. Valois & Cie, libraires-éditeurs, 1893, 427 p.

Picard, André, « Romans-Feuilletons et drames populaires », *La Patrie*, vol. 21, n° 8, 4 mars 1899, p. 2.

Rousseau, Edmond, « Préface », p. V-XI dans Edmond Rousseau, *Les Exploits d'Iberville*, Québec, Typographie de C. Darveau, Québec, 1888, 254 p.

7 Huit pages de cette livraison de *La Famille* sont mal numérotées, soit de la page 297 (qui porte le nombre 305) à 303. À partir de la (véritable) page 304, la pagination redevient correcte. C'est pourquoi l'édition originale du texte cité se trouve sur la page 299, mal identifiée comme étant la page 307 dans ce numéro de *La Famille*.

8 Ce texte est attribué à Pamphile Le May, notamment par Guildo Rousseau, dans son anthologie *Préfaces des romans québécois du XIX^e siècle*, Ottawa, Éditions Cosmos, 1970, p. 75. La notice, dans l'édition citée, est signée « Les éditeurs ».

Routhier, Adolphe-Basile, « Coup d'oeil général sur la littérature française au XIX^e siècle », p. 141-153 dans Adolphe-Basile Routhier, *Causeries du dimanche*, Montréal, C.-O. Beauchemin & Valois, libraires-imprimeurs, 1871, 294 p.

Tremblay, Rémi, « Les feuilletons », p. 180-183, dans Rémi Tremblay *Coups d'aile et coups de bec*, Montréal, Imprimerie Gebhardt-Berthiaume, 1888, 268 p.

Ouvrages du 19^e siècle québécois contenant des considérations sur le roman et/ou le feuilleton

Crémazie, Octave, *Oeuvres complètes, tome 2 : prose*, éd. d'Odette Condemine, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1976, 438 p.

Lacasse, Zacharie, *Une cinquième mine. Autour du drapeau*, Montréal, Chs. B. Coutu, Imprimeur, [1895], 197 p.

Lacasse, Zacharie, *Une nouvelle mine. Le prêtre et ses détracteurs*, Montréal, Imprimerie de l'Étendard, 1892, 276 p.

Lareau, Edmond, *Histoire de la littérature canadienne*, Montréal, Lovell, 1874, 496 p.

Anthologie de textes du 19^e siècle

Rousseau, Guildo, éd., *Préfaces des romans québécois du XIX^e siècle*, Ottawa, Éditions Cosmos, 1970, 111 p.

II. Sources secondaires

Ouvrages et articles de référence

[« Notice biographique d'Adolphe d'Ennery »], dans d'Amat, Roman, et Limouzin-Lamothe, R., dir., *Dictionnaire de biographie française*, tome 10, Paris, Librairie Letouzey et Ané, 1965, p. 1062.

[« Notice biographique d'Adolphe d'Ennery »], dans Derenbourg, Hartwig *et alii*, dir., *La grande encyclopédie*, tome 14, Paris, H. Lemirault & Cie, p. 114.

[« Notice biographique d'Adolphe d'Ennery »], dans Guérin, Paul, dir., *Dictionnaire des dictionnaires*, tome 3, Paris, Librairies-Imprimeries réunies, s.d., p. 576.

[« Notice biographique d'Adolphe d'Ennery »], dans Mortier, Raoul, dir., *Dictionnaire encyclopédique Quillet*, Librairie Aristide Quillet, Paris, 1955, p. 1460.

[« Notice biographique d'Adolphe d'Ennery »], dans Robert, Paul, dir., *Le Petit Robert 2*, 1974, Paris, S.E.P.R.E.T., p. 524.

Lemire, Maurice, dir., *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, tome premier, Montréal, Fides, 1980, 927 p.

Ricard, François, « Honoré Beaugrand », p. 56-58, dans Cook, Ramsay, dir., *Dictionnaire biographique du Canada*, tome 13, Québec/Toronto, Presses de l'Université Laval/University of Toronto Press, 1994, 1396 p.

Rousseau, Guildo, *Index littéraire de L'Opinion publique, 1870-1883*, Trois-Rivières, Publications du Centre de documentation en littérature et théâtre québécois de l'Université du Québec à Trois-Rivières, 1978, 107 pages.

Références théoriques et méthodologiques

Ariès, Philippe et Duby, Georges, dir., *Histoire de la vie privée, tome 4 : de la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 1987, 636 p.

Baudoin, Daphni, « Stratégies énonciatives dans le journal intime féminin du XIX^e siècle », p. 167-179 dans Brunet, Manon et Gagnon, Serge, dir., *Discours et pratiques de l'intime*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, 267 p.

Baechler, Jean, *Les suicides*, Paris, Calmann-Lévy, 1975, 650 p.

Belleau, André, « Carnavalesque pas mort ? », *Études littéraires*, vol. 20, n° 1, printemps 1984, p. 37-44.

Belleau, André, « Carnavalisation et roman québécois : mise au point de l'usage d'un concept de Bakhtine », *Études littéraires*, vol. 19, n° 3, hiver 1983-1984, p. 51-64.

Bourdieu, Pierre, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, 670 p.

Bourdieu, Pierre, *Les règles de l'art*, Paris, Seuil, 1992, 480 p.

Brunet, Manon et Gagnon, Serge, dir., *Discours et pratiques de l'intime*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, 267 p.

Brunet, Manon, « Introduction. Le territoire de l'intime », p. 9-13, dans Brunet, Manon et Gagnon, Serge, dir., *Discours et pratiques de l'intime*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, 267 p.

Cliche, Anne Élane, « Un romancier de carnaval ? », *Études littéraires*, vol. 23, n° 3, hiver 1988, p. 43-54.

Corbin, Alain, « La relation intime ou les plaisirs de l'échange », p. 503-561 dans Ariès, Philippe et Duby, Georges, dir., *Histoire de la vie privée, tome 4 : de la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 1987, 636 p.

Cros, Edmond, *Théorie et pratiques sociocritiques*, Paris, Messidor/Éditions sociales, 1983, 373 p.

David-Jougneau, Maryvonne, *Le dissident et l'institution ou Alice au pays des normes*, Paris, L'Harmattan, 1989, 255 p.

Dubois, Jacques, *L'institution de la littérature*, Paris/Bruxelles, Nathan/Labor, 1978, 188 p.

Duchet, Claude et Vachon, Stéphane, dir., *La recherche littéraire : objets et méthodes*, Montréal, XYZ, 1993, 503 p.

Durkheim, Emile, *Le suicide*, Paris, Quadrige/Presses universitaires de France, 1981, 463 p.

Guyard, Marius-François, *La littérature comparée*, Paris, Presses universitaires de France, Que sais-je ?, 1961, 123 p.

Habermas, Jürgen, *L'espace public: archéologie de la Publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978, 324 p.

Hall, Catherine, « Sweet Home », p. 53-87, dans Ariès, Philippe et Duby, Georges, dir., *Histoire de la vie privée, tome 4 : de la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 1987, 636 p.

Hunt, Lynn, « Révolution française et vie privée », p. 21-51 dans Ariès, Philippe et Duby, Georges, dir., *Histoire de la vie privée, tome 4 : de la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 1987, 636 p.

Hurtubise, Roch, « Les amoureux et l'intime : à propos du discours et du silence amoureux », p. 149-163, dans Brunet, Manon et Gagnon, Serge, dir., *Discours et pratiques de l'intime*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, 267 p.

Jauss, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978, 305 p.

Jodelet, Denise, dir., *Les représentations sociales*, Paris, Presses universitaires de France, 1993, 424 p.

Jodelet, Denise, « Représentations sociales : un domaine en expansion », p. 31-61, dans Jodelet, Denise, dir., *Les représentations sociales*, Paris, Presses universitaires de France, 1993, 424 p.

Jodelet, Denise, « Réflexion sur le traitement de la notion de représentation sociale en psychologie sociale », *Communication information*, vol. 6, n°2/3, 198[3], p. 14-41.

Lawson, Annette, *Adultery, an Analysis of Love and Betrayal*, New York, Basic Books, Inc., Publishers, 1988, 440 p.

Liska, Allen E., *Perspectives on Deviance*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, inc., 1987, 230 p.

Marino, Adrian, *Comparatisme et théorie de la littérature*, Paris, Presses universitaires de France, 1988, 390 p.

Messadié, Gérald, *La fin de la vie privée*, Paris, Calmann-Lévy, 1974, 219 p.

Michon, Jacques, « Fondements d'une histoire institutionnelle de l'histoire littéraire », p. 53-61, dans Duchet, Claude et Vachon, Stéphane, dir., *La recherche littéraire : objets et méthodes*, Montréal, XYZ, 1993, 503 p.

Moore, Jr., Barrington, *Privacy : studies in social and cultural history*, Armonk/Londres, M. E. Sharpe, Inc., 1984, 328 p.

Ostrowetsky, Sylvia, « La représentation et ses doubles », *Communication information*, vol. 6, n° 2/3, 198[3], p. 325-344.

Pelletier, Jacques, dir., *Littérature et société*, Montréal, VLB Éditeur, 1994, 446 p.

Pelletier, Jacques, « Présentation », p. 7-13, dans Pelletier, Jacques, dir., *Littérature et société*, Montréal, VLB Éditeur, 1994, 446 p.

Perrot, Michelle, « Introduction », p. 9-13 dans Ariès, Philippe et Duby, Georges, dir., *Histoire de la vie privée, tome 4 : de la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 1987, 636 p.

Perrot, Michelle, « Figures et rôles », p. 121-185, dans Ariès, Philippe et Duby, Georges, dir., *Histoire de la vie privée, tome 4 : de la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 1987, 636 p.

Saint-Jacques, Denis, dir., *L'acte de lecture*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, 1994, 305 p.

Schiele, Bernard et Bélisle, Claire, « Introduction », *Communication information* vol. 6, n°2/3, 198[3], p. 7-13.

Sperber, Dan, « L'étude anthropologique des représentations : problèmes et perspectives », p. 115-130, dans Jodelet, Denise, dir., *Les représentations sociales*, Presses universitaires de France, 1993, 424 p.

Références historiques

Angenot, Marc, *1889 : un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, 1989, 1167 p.

Beaulieu, André et Hamelin, Jean, *La presse québécoise des origines à nos jours, tome 2 : 1860-1870*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1975, 350 p.

Bethléem, Louis, *Romans à lire et romans à proscrire*, Paris, Éditions de la revue des lectures, 1932, 620 p.

Bonville, Jean de -, *La Presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1988, 416 p.

Brunet, Manon, « La constitution d'une tradition littéraire québécoise par l'institution littéraire en formation au 19^e siècle », dans Pierre Lanthier et Guildo Rousseau, dir., *La culture inventée : les stratégies culturelles aux 19^e et 20^e siècles*, Québec, IQRC, 1992, p. 23-44.

Brunet, Manon, « Les femmes dans la production de la littérature francophone du début du XIX^e siècle québécois », p. 167-178 dans Galarneau, Claude et Lemire, Maurice, dir., *Livre et lecture au Québec, 1800-1850*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988, 269 p.

Dostaler, Yves, *Les infortunes du roman dans le Québec du 19^e siècle*, Montréal, Hurtubise

HMH, 1977, 175 p.

Gagnon, Serge, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, 300 p.

Gagnon, Serge, *Mourir, hier et aujourd'hui*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1987, 192 p.

Gagnon, Serge, *Plaisir d'amour et crainte de Dieu. Sexualité et confession au Bas-Canada*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, 202 p.

Galarnau, Claude, *La France devant l'opinion canadienne, 1760-1815*, Québec/Paris, Presses de l'Université Laval/Armand Colin, 1970, 401 p.

Galarnau, Claude et Lemire, Maurice, dir., *Livre et lecture au Québec, 1800-1850*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988, 269 p.

Lamonde, Yvan, « La France puis l'Angleterre, les États-Unis et le Vatican devant l'opinion québécoise », p. 45-59 dans Lamonde, Yvan et Gallichan, Gilles, dir., *L'histoire de la culture et de l'imprimé*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996, 239 p.

Lamonde, Yvan et Gallichan, Gilles, dir., *L'histoire de la culture et de l'imprimé*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996, 239 p.

Lemire, Maurice, *La littérature québécoise en projet*, Montréal, Fides, 1993, 276 p.

Monière, Denis, *Le développement des idéologies au Québec, des origines à nos jours*, Montréal, Québec/Amérique, 1980, 381 p.

Robert, Lucie, *L'institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, 272 p.

Roy, Fernande, *Histoire des idéologies au Québec aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Boréal, 1993, 127 p.

Tourangeau, Rémi et Laflamme, Jean, *L'Église et le théâtre au Québec*, Montréal, Fides, 1979, 356 p.

Études sur la littérature populaire

Angenot, Marc, *Le roman populaire*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1975, 145 p.

Beauchamp, Claude, *Henry-Émile Chevalier et le feuilleton canadien-français, 1853-1860*, mémoire de M.A., Montréal, Université McGill, Département de langue et littérature françaises, 1992, 137 p.

Bettinotti, Julia, « Lecture sérielle et roman sentimental », p. 145-158, dans Saint-Jacques, Denis, dir., *L'acte de lecture*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, 1994, 305 p.

Bory, Jean-Louis, *Eugène Sue*, Paris, Hachette, 1979, 447 p.

Lemire, Maurice, « Romans-feuilletons et extraits littéraires dans les journaux canadiens de 1830 à 1850 », p. 183-194, dans Lemire, Maurice et Galarneau, Claude, dir., *Livre et lecture au Québec, 1800-1850*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988, 269 p.

Lord, Michel, *En quête du roman gothique québécois, 1837-1860 : tradition littéraire et imaginaire romanesque*, Québec, Université Laval, Centre de recherche en littérature québécoise, 1985, 155 p.

Nathan, Michel, *Splendeurs et misères du roman populaire*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1991, 236 p.

Queffélec, Lise, *Le roman-feuilleton français au XIX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, Que sais-je ?, 1989, 126 p.

Robine, Nicole, « Lecture, lectures et projet de vie ou comment lit le lecteur populaire ? », p. 133-144, dans Saint-Jacques, Denis, dir., *L'acte de lecture*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, 1994, 305 p.

Thiesse, Anne-Marie, *Le roman du quotidien : lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Le Chemin vert, 1984, 270 p.

Vareille, Jean-Claude, *Le roman populaire français, 1789-1914*, Québec/Limoges, Nuit Blanche Éditeur/Presses universitaires de Limoges, 1994, 349 p.